

HISTOIRE

DES

PHILOSOPHES

MODERNES,

PAR M. SAVÉRIEN,

AVEC leurs Portraits gravés par FRANÇOIS.

TOME TROISIÈME.

Histoire des Restaurateurs de la Philosophie : première Partie.

RAMUS.
BACON.
GASSENDI.



DESCARTES.
PACSAL.



A PARIS,

Chez { BLEUET, Libraire, sur le Pont-Saint-Michel,
GUILLAUME fils, Libraire, Place du Pont-Saint-Michel.

M. DCC. LXXIII.

AVEC PRIVILÉGE DU ROI.





DISCOURS

PRÉLIMINAIRE

SUR LA RENAISSANCE

DE LA PHILOSOPHIE.

IL ne faut pas eſpérer que la Philoſophie faſſe de grands progrès, & que les hommes deviennent par conſéquent plus ſavans & plus ſages, tant qu'on ſoutiendra la vanité par des diſtinctions arbitraires, ou des prérogatives frivoles. L'eſprit humain n'eſt pas ſeulement amoureux de lui-même : il eſt auſſi naturellement jaloux, envieux & malin à l'égard des autres. Son but eſt preſque toujours de dominer; & dès qu'il trouve une voie aiſée d'y parvenir, il néglige les moyens qui donnent par le mérite une diſtinction réelle. Lui porter alors une nouvelle lumiere, c'eſt s'attirer ſa haine, parce que c'eſt un avantage que de ſe montrer plus éclairé qu'autrui, en quelque matiere que ce ſoit. Auſſi l'amour propre a mis bon ordre contre, cette eſpèce d'humiliation. Il a inventé une manœuvre, qui en affermiſſant l'erreur, maintient avec une ſorte de gloire l'imperfection & l'ignorance : c'eſt d'établir d'abord pour axiome & pour principe, qu'on a raiſon; & de regarder enſuite comme une vérité conſtante, que l'inté-

rêt particulier doit l'emporter sur toute autre considération. Avec ces armes on se rend invulnérable. On n'écoute plus les meilleurs raisonnemens. On méprise la vérité avec hauteur. On s'applaudit impunément de ses sottises. On dédaigne & on écarte les gens éclairés, & on étouffe sans pudeur le goût & le savoir. Si cette opinion se répand, la barbarie leve la tête, accompagnée des maux innombrables qui viennent toujours à sa suite. Et c'est ce qui arriva dans les temps qui précéderent la renaissance de la Philosophie.

Lorsque les Gots s'emparerent de l'Italie, après la chute de l'Empire Romain, non-seulement ils proscrivirent l'étude : ils chercherent encore à effacer la mémoire de l'ancienne Philosophie, en détruisant ses annales. Ils n'estimerent que le luxe, dépraverent les mœurs, opprimerent la vertu, détruisirent les chefs-d'œuvres des Romains, allumerent le flambeau d'une sanglante guerre, & répandirent partout la désolation & le dégât.

L'ignorance revêtue de l'autorité & de la force, éteignit les facultés naturelles de l'entendement. On ne pensa plus : on ne fit que végéter. Ce désastre alla si loin, qu'une partie des temps suivans fut appellée l'âge de plomb, qui ne le céda en rien à l'âge de fer des Poëtes. Quelques génies privilégiés essayerent bien de secouer le joug de cette dure servitude, mais ils furent peu écoutés.

Plusieurs siécles s'écoulerent sans qu'on s'apperçût d'un changement sensible. Le Clergé, qui prétendoit avoir quelques lumieres, étoit encore si ignorant dans le VIIIe siécle, qu'il n'entendoit pas même le latin des Offices divins. Sa plus haute ambition étoit de savoir bien chanter au lutrin. Les Ecclésiastiques se défioient les uns les autres, sans être curieux de savoir ce qu'ils disoient. Cette émulation alla elle-même si loin, que *Charlemagne* se trouvant à Rome dans le feu de cette querelle, crut devoir user de son autorité pour la faire cesser (a). L'éducation de ce Prince avoit cependant été tellement négligée, qu'il ne savoit pas même lire ; mais il avoit assez de jugement pour connoître le prix des Sciences, & il forma le dessein d'en être le Promoteur & le Protecteur. Il demanda au Pape *Adrien* de lui procurer quelques personnes qui fussent en état d'enseigner les premiers élémens de la Grammaire & de l'Arithmétique à ses Sujets; car ces Arts étoient absolument ignorés dans ses Etats. Il établit dans son propre Palais une école publique sous la direction du fameux *Alcuin*. Mais l'ignorance étoit si profonde, que ses sollicitudes &

(a) *Joannis Launoii Opera*, Tom. IV.

les soins de ce Savant n'eurent aucun succès. *Charlemagne* gémissoit de voir qu'on eût si peu d'ardeur à s'instruire. Il étoit sur-tout touché de la stupidité du Clergé. On lui écrivoit des lettres de différens Monasteres, pour lui apprendre qu'on offroit pour lui au Seigneur de fréquentes prieres; & la plupart de ces lettres, quoique pleines de bons sentimens, étoient si mal composées, qu'il ne pouvoit les lire sans une espèce d'indignation. Son zèle pour le bien des hommes, égal à son affliction sur leur état actuel, le porta à mettre une barriere insurmontable aux progrès de l'ignorance. Il assembla à cet effet plusieurs Conciles, où l'on fit de beaux réglemens pour obliger les Ecclésiastiques & les Moines à étudier. Dans celui qu'on tint à Châlons dans le IXe siécle, les Peres de ce Concile firent un canon pour les exhorter à écrire exactement leurs manuels, crainte qu'en priant Dieu pour une grace, on lui demandât précisément tout le contraire.

Ce n'étoit pourtant pas du côté de l'écriture & de la diction que l'ignorance du Clergé étoit déplorable. Ce qu'il y avoit de plus fâcheux, c'est qu'il donnoit de fort mauvaises instructions aux Fidelles confiés à ses soins. Au lieu de les guider par les préceptes de l'Evangile, il les amusoit avec de faux miracles, ou les épouvantoit par des contes controuvés sur les démons & les spectres. Du reste, il ne leur parloit ni des vices, ni de la vertu; & il confondoit souvent les uns avec l'autre. La dépravation des mœurs que cette confusion avoit produite étoit si grande, qu'on fut obligé de convoquer des Conciles pour défendre l'adultere, l'inceste, & la pratique des superstitions païennes; pour empêcher qu'on ne reconnût plus de trois Anges; pour enjoindre aux Evêques de ne plus convertir leurs Palais en auberges publiques, & de ne plus vendre les excommunications; & pour séparer les Moines des Religieuses, avec lesquelles ils habitoient péle-mêle dans le même Couvent.

Toutes ces défenses produisirent encore peu d'effet. Dans le XIe siécle les Ecclésiastiques étoient si bornés, qu'ils ne connoissoient pas même leur état. Ils exerçoient la fonction de Clercs sans en porter l'habit. Ils prenoient les armes, & alloient à la guerre. Les Moines quittoient librement leurs Monasteres, & passoient dans d'autres où l'on vivoit sans règles. Ils faisoient l'usure sans scrupule. Les Confesseurs donnoient pour de l'argent l'absolution des plus grands péchés. La simonie & le concubinage des Clercs étoient publics. On avoit rendu les bénéfices héréditaires dans les familles. On vendoit les Evêchés du vivant même des Evêques. Ceux qui étoient riches disoient hautement, qu'ils se passeroient bien de bons

a ij

Eccléfiaftiques & des canons, parce qu'ils avoient tout cela dans leur bourfe.

La fuperftition, fille de l'ignorance, jouoit auffi fon rôle. On s'imaginoit que la validité du ferment dépendoit des reliques fur lefquelles on le faifoit; de forte que le Roi *Robert*, pour prévenir les faux fermens fi communs alors, prit la précaution de faire faire un reliquaire de criftal orné d'or, mais fans reliques; & un autre d'argent, où l'on mit un œuf de Grifon. Sur le premier il faifoit jurer les Seigneurs, & fur l'autre les gens du commun. Enfin l'aveuglement étoit tel, que les Evêques s'attribuoient le pouvoir de faire venir des lettres du Ciel, & on les en croyoit (*a*).

Il y avoit pourtant encore dans un coin de la Terre des hommes qui favoient penfer. C'étoient les Sarrafins. Ces peuples cultivoient la Philofophie, & confervoient avec foin les ouvrages des anciens Philofophes. Ils en faifoient un cas infini: ils n'oublioient rien pour les recueillir. Dans leurs traités avec les Empereurs Grecs, ils en demandoient toujours des copies par des articles particuliers. Le Calife *Almaimon* ayant défait *Michel le Begue*, Empereur de Conftantinople, mit dans une des conditions de la paix qu'il fit avec lui, qu'il lui enverroit une certaine quantité de livres des Philofophes Grecs. Ce Calife faifoit traduire ces livres, & excitoit tous fes fujets à s'en rendre la lecture familiere. Toutes les Sciences lui étoient précieufes; mais l'Aftronomie avoit des droits particuliers fur lui. Auffi s'attacha-t-il à la perfectionner. Il fit élever dans fes Etats un grand nombre d'Obfervatoires qu'il pourvut d'inftrumens d'une grandeur prodigieufe. Il calcula luimême des Tables Aftronomiques, & fit mefurer pour la premiere fois un dégré du cercle de la Terre. Les autres Califes, ceux de Syrie, d'Egypte & de Perfe, fuivirent cet exemple, & pafferent eux-mêmes pour de grands Aftronomes, ou en eurent toujours avec eux.

Ces peuples embrafferent dans la fuite un plus grand nombre de Sciences, & prirent *Ariftote* pour guide. Ils étudierent avec attention les Ouvrages de ce Philofophe, & ce fut avec des tranfports d'admiration. Un de leurs Savans, nommé *Alfarade*, fe vantoit d'avoir lu quarante fois fes Livres de Phyfique. Un autre (*Avicenne*) avoit appris par cœur fa Métaphyfique. *Averroës* trouvoit tout excellent dans cet Auteur. Il foutenoit même que la nature n'avoit été perfectionnée qu'après fa naiffance. Malgré cette haute eftime, cet Arabe ofa établir des principes de Phyfique différens des fiens: l'un, que toutes les parties de

(*a*) *Hiftoire Littéraire de la France*, Tom. IV. pag. 7.

l'Univers correſpondent les unes aux autres, & qu'elles participent à la même ame : l'autre, que cette ame ſubſiſte toujours, mais diviſée en un nombre infini de parties attribuées à chaque être, leſquelles rentrent dans la maſſe générale lorſqu'elle ſe décompoſe.

A l'étude de la Métaphyſique & de la Phyſique, les Arabes joignirent celle de la Médecine & de la Chymie. *Hyppocrate* fut l'Auteur qu'ils ſuivirent pour l'étude de la premiere de ces Sciences. Ils y firent auſſi des découvertes eux-mêmes, & nous leur devons la connoiſſance de la Caſſe, de la Rhubarbe & des Tamarins. Quant à la Chymie, ils la créerent en quelque ſorte. Le principe d'après lequel ils travailloient, étoit que dans tous les corps ſimples ou compoſés, il y a toujours un phlogiſtique, c'eſt-à-dire, quelque choſe de ſulphureux & d'inflammable, qui unit & conſtitue en quelque ſorte la nature de ces corps. Enfin ces peuples cultivoient preſque toutes les Sciences, dans le temps que les autres Nations croupiſſoient dans l'ignorance la plus profonde. Deux hommes ſeuls ſuivoient leurs travaux, & entretenoient un commerce avec eux : c'étoient *Raimond Lulle*, de l'Iſle de Maïorque, & *Arnaud de Villeneuve*. Ces bons Citoyens, inſtruits ſur-tout de leurs connoiſſances en Chymie, dont ils avoient fait une étude particuliere, les répandirent dans la France, dans l'Italie & dans l'Allemagne. Le premier ne ſe borna pas là. Il ſollicita *Philippe le Bel*, Roi de France, à introduire dans ſon Royaume l'étude des Langues Hébraïques, Arabes & Chaldéennes : mais il ne fut pas écouté. On étoit trop ignorant alors à la Cour de ce Roi, pour ſe rendre à des raiſons. L'autorité ſeule faiſoit agir les hommes, & celle d'un Savant n'étoit d'aucune conſidération.

Ce projet tranſpira. Le Clergé s'en occupa particulierement ; de ſorte que *Clément V* ayant convoqué un Concile à Vienne en 1311, auquel il préſida, il fut examiné & adopté. Le Concile ordonna donc qu'à Rome & dans les Univerſités de Paris, d'Oxford, de Boulogne & Salamanque, on établiroit des Maîtres pour enſeigner l'Hébreu, l'Arabe & le Chaldéen, qui ſeroient entretenus à Rome par le Pape, à Paris par le Roi, & dans les autres Villes par les Prélats, les Monaſteres & les Chapitres. Quelque ſage & reſpectable que fût cette Ordonnance, elle n'eut point d'exécution. Toute l'Europe étoit enveloppée dans des ténébres ſi épaiſſes, que ſes Habitans ne voyoient abſolument rien. Ils exiſtoient preſque ſans mouvement. Une langueur & un affaiſſement inconcevables engourdiſſoient toutes leurs facultés. En vain les Univerſités firent les plus grands efforts pour réveiller en eux l'amour de la vie, laquelle ne con-

ſiſte que dans la penſée ou dans l'action de l'eſprit; elles ne purent détruire cette ſorte de léthargie. Il falloit encore du temps & de plus grandes ſecouſſes pour produire cet effet.

Au quatorziéme ſiécle, quelques perſonnes d'eſprit eſſayerent d'adoucir les mœurs, & d'inſpirer le goût des Lettres par les charmes de la Poëſie. Ce furent *Dante*, *Pétrarque* & *Bocace*. Leurs écrits plurent, & on chercha à les imiter. Dans ce temps-là pluſieurs Savans Grecs s'étant expatriés volontairement, ſe répandirent dans l'Italie, & déclamerent par-tout hautement contre l'ignorance. On les entendoit crier dans les rues, *Science à vendre*. *Emmanuel Chryſoloras*, le plus diſtingué de ces Grecs, enſeigna la Langue Grecque à Veniſe, à Rome & à Pavie, & forma beaucoup de diſciples. Bientôt après il en arriva un plus grand nombre. En 1453, *Mahomet II* s'étant emparé de Conſtantinople, pluſieurs Savans de cette Nation vinrent en Italie & en France. Cette multitude cauſa une fermentation dans ces Etats, qui produiſit enfin une révolution ſalutaire. C'eſt ſur-tout au Cardinal *Beſſarion*, à *Gémiſte Pléton* & à *George de Trébizonde* qu'on en fut redevable. *Gémiſte Pléton* ouvrit la carriere par un petit Ecrit Grec qu'il publia à Florence, dans lequel, après avoir comparé la Philoſophie de *Platon* à celle d'*Ariſtote*, il donnoit la préférence à la premiere. *George de Trébizonde* prit la défenſe d'*Ariſtote*. Le Cardinal *Beſſarion* entra dans cette diſpute. Comme il craignoit que les Diſciples de *Pléton* ne décréditaſſent la doctrine de *Platon*, dont il faiſoit un cas infini, il mit au jour un Ouvrage en faveur de cette doctrine. Ce qui le déterminoit à ſe déclarer pour ce Philoſophe, c'eſt que ſa Philoſophie paroiſſoit plus conforme au Chriſtianiſme. Les Eccléſiaſtiques croyoient y trouver le Verbe ou la parole divine, parce que *Platon* a dit « que Dieu eſt un « Entendement qui eſt Pere & Au« teur de cet Univers ; que ſon idée « eſt la connoiſſance qu'il a de ſoi« même, & le modèle du monde ». Ils vouloient auſſi qu'il eût connoiſſance de la doctrine des Hébreux. On ne trouvoit pas tout cela dans les Ecrits d'*Ariſtote*, & on ſavoit que dans le Concile qui fut tenu à Paris vers l'an 1209, ils avoient été cenſurés comme des ſources exécrables de toutes ſortes d'erreurs & d'héréſies. C'en étoit bien aſſez pour qu'on l'eſtimât moins que *Platon*. Afin de ne pas tout perdre de ſa doctrine, on crut devoir la rectifier. On ajouta de nouvelles opinions aux ſiennes, & on forma par ce mélange une Science ſi monſtrueuſe, que la Logique, d'une obſcurité inintelligible, n'étoit fondée que ſur des idées purement abſtraites, & ſur des queſtions abſolument frivoles & ridicules. La Phyſique n'é-

toit ni plus claire, ni plus instructive. On expliquoit les causes des effets de la nature par des qualités occultes.

Ceux qui défigurerent ainsi la Philosophie d'*Aristote*, sont connus sous le nom de Scholastiques. Ils ont eu pour chef *Lanfranc*, Archevêque de Cantorbery. Comme ils ne s'entendoient ni les uns ni les autres, ils se diviserent bientôt dans leurs disputes. Cette division forma deux partis, l'un qu'on nomma *Nominaux*, dont *Rucelin* fut le pere, & *Occham*, Cordelier Anglois, antagoniste de *Schot*, le défenseur (*a*). Les Savans qui composoient l'autre parti, furent appellés *Réalistes*. *Schot* les soutenoit avec beaucoup d'ardeur. La rivalité de ces deux partis devint si grande, qu'elle dégénéra en querelle. On se traita réciproquement d'hérétiques en Logique, & on terminoit ordinairement la dispute à coups de poing. Le combat étoit quelquefois si sanglant, que plusieurs portoient pendant le reste de leurs jours les marques des blessures qu'ils avoient reçues, & que d'autres y perdoient la vie.

Le sujet principal de leur querelle rouloit sur les cinq *Universaux*, qui sont le *Genre*, l'*Espèce*, la *Différence*, le *Propre* & l'*Accident*, sorte de division des idées dont on ne fait aujourd'hui plus usage. Les Réalistes soutenoient que ces cinq Universaux étoient quelque chose de *réellement existant*. Les Nominaux, qu'on appelloit aussi *Terministes*, prétendoient que ce n'étoient que des *noms*, des *termes* qui ne signifioient que les diverses manieres dont la Logique pouvoit envisager les objets de la premiere opération de l'esprit. Cela étoit plus sensé que ce que disoient les Réalistes. Cependant ceux-ci obtinrent contre les Nominaux un Edit de *Louis XI*, aussi sanglant que s'il eût été question du renversement de l'Etat & de la Religion.

Malgré cet Edit, les nouveautés introduites par l'un & l'autre parti, firent beaucoup plus de progrès qu'on ne l'avoit cru. On continua à ajouter à la doctrine d'*Aristote* tant d'absurdités, qu'il n'étoit plus possible d'y rien comprendre. On ne parloit que d'*Entités modales*, de *Distinctions du lieu interne & externe*, d'*Intentions réflexes*, de *Parties entitatives*, d'*Eduction de formes matérielles*, &c. Cela paroissoit si beau, que les chefs de chaque parti étoient honorés par leurs sectateurs de titres également pompeux & ridicules, comme le *Docteur profond*, le *Subtil*, le *Merveilleux*, le *Séraphique*, la *Lumiere du Monde*, le *Très-Résolu*, l'*Irréfragable*, l'*Illuminé*, le *Famigératissime* ou le *Très-Renommé*, &c. C'étoit l'Université de Paris qui étoit la distributrice de tous ces titres d'hon-

---

[a] *Morofii Polyhistor.* Tom. II.

neur. Elle en accordoit même plusieurs à la même personne suivant le mérite. Pour reconnoître celui de *Richard Midleton*, elle lui en donna quatre : savoir, le *Docteur solide*, le *Docteur abondant & recherché*, le *Docteur très-fondé*, & le *Docteur mis à l'enchere & au plus haut prix*, sans qu'on sache les raisons qui ont donné lieu à toutes ces qualités (*a*).

Tout cela entretenoit l'ignorance des Scholastiques, & fortifioit leurs préjugés & leurs travers. Plusieurs d'entr'eux croyoient que *Schot*, qui avoit si fort combattu pour le parti des Nominaux, étoit une espèce de divinité. Ils trouvoient tant de profondeur & de subtilité dans ses écrits, qu'ils soutenoient que neuf années ne suffisoient pas pour entendre ce que ce Docteur avoit écrit seulement sur la Préface de *Pierre Lombard*. D'autres vouloient que tous les Savans sussent par cœur sa Métaphysique (*b*). On pense bien que les Réalistes n'étoient pas absolument de cet avis. Mais une question importanre qui les occupoit alors, ne leur permit pas de rompre là-dessus leurs antagonistes en visiere.

Il s'agissoit de savoir si les futurs contingens sont vrais ou faux. Un certain Docteur nommé *Pierre Thomas*, avoit avancé sans doute témérairement qu'ils n'étoient ni vrais ni faux. Cette proposition causa une contestation très-vive. On s'attendoit à voir les Scholastiques aux prises comme dans leur derniere dispute. Mais une des premieres attentions de *Sixte IV*, après son exaltation au souverain Pontificat, fut de décider cette question, afin de prévenir les voies de fait. Il convoqua à cette fin tous les Prélats & tous les Théologiens qui étoient à Rome ; & le sentiment de *Pierre Thomas* fut condamné (*c*).

Ces dispures produisirent cependant un avantage : ce fut d'exciter une louable émulation dans les études. On ne connoissoit point de cours de Philosophie aussi complet que celui d'*Aristote*, & on fit les plus grands efforts de tête pour l'entendre parfaitement. C'étoit assurément une très-forte entreprise ; car la plupart des traités de ce Philosophe sont incompréhensibles. Mais ce qu'on ne put comprendre, on l'adopta sur la foi de son Auteur. Par ce qu'on entendoit, on conçut une si grande idée de lui, qu'on le croyoit infaillible. Son nom seul décidoit les plus grandes difficultés ; & dès qu'*Aristote* l'avoit dit, il falloit que les propositions les plus fausses en apparence & en réalité, fussent des vérités démontrées. La prévention & l'aveuglement furent portés au point de mettre les livres

[a] *Jugement des Savans*, par M. Baillet, Tom. I. pag. 183.

[b] *Jac. Brukeri Histor. critica Philos.* T. III.

[c] *Rainaldus*, 1473. N° 25.

de

de ce Philosophe en parallele avec les divines Ecritures. Son opinion étoit regardée comme la raison même, & les Ecoliers dans leurs exercices académiques, étoient obligés de faire voir que leurs conclusions n'étoient pas moins conformes à sa doctrine qu'à la vérité. Enfin aucun Philosophe n'avoit jamais été dans une estime si haute & si universelle.

On croyoit donc fermement d'après lui, que la matiere, la forme & la privation étoient les principes de toutes choses, quoique ces principes ne fussent d'aucun usage pour expliquer les effets ou les phénomènes de la nature. Aussi la raison qu'*Aristote* donne de ces effets est tout-à-fait ridicule. Cherchez, par exemple, dans sa Physique ce que c'est que la lumiere, & vous trouverez, c'est *l'acte du transparent en tant que transparent.* Demandez-lui ensuite ce que c'est que la couleur, & vous aurez cette réponse : *La couleur est ce qui meut le corps, qui est actuellement transparent.* La chaleur est, selon lui, *ce qui assemble les choses homogènes ou de même nature, & qui dissipe les choses hétérogènes ou de diverse nature.* Et la froideur est *ce qui assemble indifferemment les choses homogènes & les choses hétérogènes.* Le son n'est, dit-il, autre chose que *le mouvement local de certains corps, & du milieu qui s'applique à nos oreilles.* La pesanteur des corps est un *appétit particulier que les corps ont d'arriver au centre de la terre ;* & les corps ne sont légers, que parce qu'ils ont *un appétit tout contraire, qui est de s'éloigner du centre de la terre, &c.*

Voilà comment avec des mots vuides de sens, *Aristote* rend raison de tout ; & voilà quel étoit la maniere de philosopher au commencement du seiziéme siécle. Les personnes éclairées en étoient scandalisées ; mais aucune d'entr'elles n'étoit ni assez hardie, ni assez habile, pour pouvoir la réformer. Elles se contentoient d'en gémir lorsque la Providence produisit un homme ardent, doué d'une grande sagacité, qui osa contredire hautement les Scholastiques, & qui voulut les ramener à la raison & à l'expérience. Ce fut *Pierre Ramus.* Son entreprise passa pour téméraire. On le bafoua, il tint ferme, & la glace fut rompue. Il eut un grand nombre de disciples qui abandonnerent *Aristote.* Le Chancelier *Bacon* confirma par de nouvelles raisons le sentiment de *Ramus. Gassendi* les fortifia, & composa une nouvelle Philosophie. Les Aristotéliciens ou Péripatéticiens se roidirent contre ces attaques, parce qu'ils ne voyoient point qu'en détruisant les erreurs de leur Maître, on donnât un cours de Philosophie assez étendu pour suppléer à celui qu'ils suivoient. *Aristote* étoit sans contredit un grand génie, & ses connoissances étoient infinies. Aucun de ceux qui le dé-

crioient, ne paroissoit point comparable à lui, & cela formoit un fort préjugé en sa faveur. Il falloit qu'il parût encore un homme plus grand qu'*Aristote*, pour qu'on l'écoutât. C'est ce que la France a la gloire d'avoir produit à la fin du XVI[e] siécle. *Descartes* (c'est le nom de ce grand homme) ne s'amusa pas à décrier *Aristote ;* mais il commença à apprendre aux hommes l'art de penser, & de faire usage de sa raison. Il établit un doute méthodique ; ramena la connoissance de la vérité à l'évidence ; forma un plan d'étude ; créa une nouvelle Physique, & appliqua les Mathématiques à la Philosophie Naturelle. Il répandit ainsi une lumiere vive sur tous les objets, & dessilla presque tous les yeux.

Tous les Aristotéliciens ne se convertirent pourtant point. Les plus puissans qui étoient à la tête de l'Université de Paris, furent les plus entêtés. Au défaut de raisons contre la doctrine de *Descartes*, ils employerent la force. Ils présenterent une Requête au Parlement de Paris, pour défendre qu'on enseignât cette doctrine. Quoique *Pascal*, qui est le cinquiéme Restaurateur des Sciences, eût fait plusieurs découvertes qui la confirmoient, & qui ruinoient la Philosophie d'*Aristote ;* quoique plusieurs Savans du premier ordre l'eussent adoptée, & qu'on découvrît tous les jours des erreurs dans l'autre ; cependant le crédit de l'Université étoit si grand, que cette Cour étoit prête à donner un Arrêt comme elle le souhaitoit, lorsqu'un Poëte Satyrique (M. *Boileau Despréaux*) composa une Requête & un Arrêt burlesques qui couvrirent les Péripatéticiens de honte, & qui empêcherent que le Parlement ne rendît un Arrêt véritable. Ce font deux pièces très-piquantes, & qui doivent figurer dans l'Histoire de la Renaissance de la Philosophie. La Requête est adressée à *Nosseigneurs du Mont-Parnasse*, & conçue en ces termes :

» Supplient humblement les Maîtres-ès-Arts, Professeurs-Régens de l'Université de Paris ; Disant qu'il est de notoriété publique que c'est le sublime & incomparable *Aristote* qui est sans conteste le premier fondateur des quatre premiers élémens, le Feu, l'Air, l'Eau & la Terre ; qu'il leur a accordé par grace spéciale la simplicité qui ne leur appartenoit pas de droit naturel ; qu'il a donné aux uns la pesanteur, & aux autres la légéreté, afin de se pouvoir maintenir dans les lieux & places qu'il leur avoit assignés pour y être en repos ; qu'il a ajouté à la nature de chaque corps particulier une horreur si considérable de leur ennemi commun le vuide, qu'il n'y en a pas un qui ne souffre plus volontiers sa propre destruction, que de permettre qu'il occupe la moindre place dans le monde, étant

» tous fort bien instruits, par ce » qu'il en a écrit, que si cet affreux » vuide se pouvoit insinuer en quelque part, il empêcheroit les influences des Astres d'y descendre, » & causeroit par ce moyen la destruction de toute la nature; qu'il » a de plus réglé par des loix non » invariables tous les mouvemens » des Cieux & des Astres; & de peur » qu'ils ne se perdissent & s'égarassent dans les routes si contraires » qu'ils sont obligés, pour suivre ses » ordres, de tenir en même temps, » il leur a, par une prévoyance admirable, destiné autant de créatures spirituelles, c'est-à-dire, autant d'Anges qui les guident & les » conduisent avec tant de justesse, » qu'ils ne tournent jamais ni plus » vîte, ni plus lentement; qu'il a » enfin établi une si belle subordination entre toutes les choses naturelles, qu'il a mérité tout seul » d'être reconnu pour le Génie de la » Nature, le Prince des Philosophes, » & l'Oracle de l'Université; & quoique pendant plusieurs siécles il ait » été maintenu d'un commun consentement dans une paisible possession de tous ses droits, & qu'il » y ait lieu de prescription contre » tous les prétendans au contraire, » néanmoins depuis quelques années en-çà, deux Particulieres, » nommées la Raison & l'Expérience, se sont liguées ensemble pour » lui disputer le rang qui lui appartient avec tant de justice, & ont » tâché de s'ériger un trône sur les » ruines de son autorité; & pour » parvenir plus adroitement à leurs » fins, ont excité certains esprits » factieux, qui sous les noms de *Cartistes* & de *Gassendistes*, ont commencé à secouer le joug du Seigneur *Aristote*; & méprisant son » autorité avec une témérité sans » exemple, lui ont voulu disputer le » droit qu'il s'étoit acquis, de pouvoir faire passer la vérité pour » fausse, & la fausseté pour véritable; ...... & parce que l'autorité d'*Aristote* s'est acquise un droit » de prescription contre ladite Raison & l'Expérience, & qu'il n'y a » point de meilleur moyen pour les » combattre que de ne les point entendre, & de les renvoyer aux fins » de non-recevoir ..... *Ce considéré*, » Nosseigneurs, il vous plaise ordonner ...... Que le Soleil se débarbouillera bien le visage, & ne paroîtra plus en public avec ses vilaines taches, qui sont des signes » de corruption, & qui vont à la » destruction de la quintessence céleste d'*Aristote*.... Que Monsieur » *Denis* (savant Cartésien) sera tenu » & obligé de faire réparer incessamment à ses frais & dépens toutes » les brèches & crevasses qu'il a faites à la voûte des Cieux, pour y » donner passage aux dernieres Comètes qui parurent en 1664 & » 1665; & que les sieurs *Petit*, *Auzout*, *Cassini*, qui les virent alors » de leurs guérites se promener nui-

» tamment au-dessus de la Lune & » du Soleil, sans y former opposi- » tion quelconque, seront déclarés » complices de l'attentat qui a été » fait en ce cas à l'autorité du vénéra- » ble *Aristote*, qui les avoit placées » au-dessous de la Lune, avec très- » expresses défenses de passer outre. » Que le Feu Elémentaire ne sera » plus imaginaire, & qu'il sera hono- » ralement rétabli en son lieu & » place dans le concave de la Lune. » Que l'Air sera reconnu de nouveau » plus léger qu'une plume, & qu'on » rompra tous les tuyaux de Mes- » sieurs *Pascal* & *Roberval*, & au- » tres, qui le rendent pesant, & qui » attentent aux intérêts du plein par- » tie adverse du vuide...... Que » les accidens seront de nouveau » reconnus, non pas en qualité d'ê- » tres absolus & impérieux, mais » pour jolies petites entités. Qu'on » rappellera au plutôt tous les êtres » de raison qui s'étoient réfugiés en » Hibernie, & qu'ils seront rétablis » dans tous leurs biens dans notre » bonne Université de Paris...... » Que *Gassendi*, *Descartes*, *Rohaut*, » *&c.* & leurs adhérans, seront con- » duits à Athènes, & condamnés d'y » faire amende honorable devant » toute la Grèce, pour avoir com- » posé des Livres diffamatoires & » injurieux à la mémoire du défunt » Seigneur *Aristote*, jadis Précepteur » d'*Alexandre* le Grand, Roi de Ma- » cédoine, & en dix mille livres d'a- » mende applicable moitié au Re- » ceveur, & l'autre moitié aux ré- » parations des Colleges ruinés de » notre Université. Que *Gassendi* sera » lui seul condamné en pareille som- » me de dix mille livres, pour avoir » osé afficher ces placards séditieux.

» *Quod immeritò Aristotelici liber- » tatem philosophandi sibi ademerint.*

» *Quod rationes nullæ sint quibus » secta Aristotelis videatur præfe- » renda.*

» *Quod se, &c.*

» ..... qu'on a voulu ci-devant » faire passer pour de grands & longs » Chapitres très-doctes & très-judi- » cieux. Cette amende applicable » auxdits Professeurs-Régens de la- » dite Université pour la moitié, & » l'autre aux Répétiteurs Hiber- » nois, pour tenir la main à l'exécu- » tion des Présentes.

» Enfin, pour ôter tout sujet de » contestation entre les parties, qu'il » soit ordonné qu'on continuera tou- » jours de raisonner aveuglément » en matieres philosophiques. Que » la seule autorité d'*Aristote*, fondée » sur un titre de prescription qu'il » s'est acquis depuis tant d'années, » prévaudra à la Raison & à l'Expé- » rience, & qu'à l'avenir on ne » prétendra plus sottement & im- » pertinemment, comme l'on fait, » (sauf la révérence due à la Cour) à » de nouvelles découvertes qui ne » soient point dans *Aristote*, à peine » de punition exemplaire, de mille » livres d'amende, & de tous dé- » pens, dommages & intérêts ».

Voici l'Arrêt supposé rendu sur ladite Requête.

» *Extrait des Regiſtres de la Cour Souveraine du Mont-Parnaſſe.*

» Vu par la Cour la Requête pré»sentée par les Maîtres-ès-Arts, »Régens & Profeſſeurs de l'Univer»ſité de Paris, tant en leurs noms, »que comme Tuteurs & Défen»ſeurs de la Doctrine de Très-Haut, »Très-Admirable & Très-peu En»tendu Philoſophe, Meſſire *Ariſtote*, »ci-devant Profeſſeur Royal en Lan»gue Grecque à Athènes, & Pré»cepteur du feu Roi de triomphante »mémoire, *Alexandre* le Grand, »Acquéreur de l'Aſie, Europe, & »autres lieux, contenant que de»puis quelques années en-çà, une »inconnue, nommée la *Raiſon*, au»roit entrepris d'entrer par force »dans les Ecoles de Philoſophie de »ladite Univerſité, & pour cet effet, »à l'aide de certains Quidams fac»tieux prenant les ſurnoms de *Car»téſiens* & *Gaſſendiſtes*, gens ſans »aveu, ſe feroit miſe en état d'en »expulſer ledit *Ariſtote*, ancien & »paiſible poſſeſſeur deſdites Ecoles, »contre lequel elle & ſes conſorts »avoient déjà publié pluſieurs Li»vres & raiſonnemens diffamatoi»res, voulant aſſujétir ledit *Ariſtote* »à ſubir devant elle l'examen de ſa »doctrine : ce qui eſt directement »oppoſé aux Loix, Us, Coutumes »& Statuts de ladite Univerſité, où »ledit *Ariſtote* a été reconnu pour »Juge ſans appel & non comptable »de ſes argumens : Que même ſans »l'aveu d'icelui *Ariſtote*, elle auroit »changé, mué & innové pluſieurs »choſes au-dedans & au-dehors de »la nature...... & non contente »de ce, auroit entrepris de bannir »deſdites Ecoles les Formalités, »Matérialités, Entités, Identités, »Virtualités, Véléités, Pétréités, »Evéités, Policarpéités, & autres »enfans & ayant cauſe de défunt »Maître *Jean Schot*, leur pere & »premier Auteur; ce qui porteroit un »préjudice notable, & cauſeroit la »totale ruine & ſubverſion de ladite »Philoſophie Scholaſtique, qui tire »d'elle toute ſa ſubſtance. Auroit »auſſi attenté par une entrepriſe »inouie d'ôter le feu de la plus haute »région de l'air, nonobſtant les viſi»tes & deſcentes faites ſur les lieux.

» Vu auſſi les Libelles intitulés, *Phy»ſique de Rohaut, &c.*..... Oui le »rapport..... *Tout conſidéré.* LA »COUR, ayant égard à ladite Re»quête, a maintenu & gardé, garde »& maintient ledit *Ariſtote* en la »pleine & paiſible poſſeſſion & jouiſ»ſance deſdites Ecoles. Fait défen»ſes à ladite Raiſon de l'y troubler, »ni l'inquiéter, à peine d'être décla»rée hérétique & perturbatrice des »diſputes publiques. Ordonne que »ledit *Ariſtote* ſera toujours ſuivi »& enſeigné par leſdits Profeſſeurs »& Régens de ladite Univerſité, »ſans que pour ce ils ſoient obligés »de lire ni ſavoir ſon ſentiment; »& ſur le fond de ſa doctrine, les

» renvoie à leurs cahiers. Enjoint au » Cœur de continuer à être le principe des Nerfs, & à toutes personnes de quelque condition ou profession qu'elles soient, de le croire » tel, nonobstant & malgré toutes » expériences à ce contraires. Ordonne pareillement au Chyle d'aller droit au Foie, sans plus passer » par le Cœur, & au Foie de le recevoir. Fait très-expresses inhibitions & défenses au Sang d'être » plus vagabond, errer, ni circuler » dans le Corps...... Remet les Entités, Identités, Pétréités, Policarpéités, & autres Formules Scholistes, en leur bonne fame & renommée. A réintégré le Feu dans » la plus haute région de l'Air, suivant & conformément aux descentes. A relégué les Comètes au » concave de la Lune, avec défenses d'en jamais sortir pour aller espionner ce qui se fait dans les » Cieux...... Enjoint à tous Professeurs de tenir la main à l'exécution du présent Arrêt, &c ».

Cette plaisanterie fit plus d'effet que les meilleurs raisonnemens & les plus belles expériences. Tout le monde la lut, & put juger si la Philosophie de l'Ecole méritoit d'être protégée. Les Cartésiens triomphérent. La doctrine de leur Maître se répandit dans toute l'Europe, & fut presque par-tout adoptée.

Cependant la nature ne s'étoit point épuisée en mettant *Descartes* au monde. Comme si elle avoit voulu se dédommager de ce long repos, où elle n'avoit produit que des hommes ordinaires, elle forma presque dans le même temps deux Génies sublimes, qui étendirent infiniment la sphère des connoissances humaines. Le premier étoit Anglois: c'est le grand *Newton*. Le second naquit en Allemagne : c'est l'illustre *Leibnitz*. Après avoir lu avec attention les ouvrages de *Descartes*, *Newton* trouva qu'il n'avoit pas tout dit sur la Métaphysique ; que sa Géométrie pouvoit être perfectionnée ; que son Optique n'étoit pas assez développée, & que sa Théorie du mouvement des corps célestes étoit absolument défectueuse. Dans cette Théorie, le Philosophe François suppose que les Astres sont emportés par des tourbillons soumis à des loix qu'il établit. Ces loix sont déduites de la formation même du monde. *Descartes*, pour les établir, s'étoit transporté en idée dans le premier temps où la matiere étoit informe, sans ordre, sans arrangement, & là il s'étoit donné le spectacle de la création. Il se plaçoit ainsi à la source de tout, & tâchoit de se rendre maître des premiers principes par quelques idées claires & fondamentales, pour n'avoir plus qu'à descendre aux Phénomènes de la nature par des conséquences nécessaires. *Newton* jugea au contraire qu'il falloit commencer sa marche par s'appuyer sur les Phénomènes, pour remonter aux principes incon-

nus, réfolu de les admettre quels que les pût donner l'enchaînement des conféquences (*a*).

C'étoit fans doute une idée bien judicieufe, que celle de vouloir d'une caufe établie, déduire les effets connus. Mais ces effets font fi compliqués, que, quelqu'habile que fût *Defcartes*, il étoit bien difficile qu'il pût les ramener, au premier coup d'œil, à un feul point. Pour une entreprife auffi hardie, les découvertes aftronomiques n'étoient point en affez grand nombre, & il n'étoit pas poffible que ce Philofophe pût les prévoir. L'efprit le plus vafte n'a qu'une force déterminée. Dès que les objets à dévoiler font trop multipliés, le temps qu'il a pour les développer eft trop court; & la fagacité la meilleure plie fous les vues les plus belles & les plus heureufes. Il ne peut donc produire alors que des idées informes, dont fes neveux, munis de plus grandes connoiffances, que la continuité du travail procure néceffairement, doivent tirer de précieux avantages.

Newton fut par conféquent en état de porter plus loin fon entreprife que *Defcartes*. Pour y parvenir avec fuccès, il ne crut point devoir s'occuper de la création du monde. Il ne chercha pas comment il avoit pu fe former; mais il voulut favoir de quelle maniere il étoit formé. Les Aftres fe meuvent fuivant certaines régles. Quelles font ces régles? C'eft la pure queftion à laquelle ce docte Anglois fe propofe de répondre. Rien n'eft plus grand ni plus heureux que la folution qu'il a donnée de cette queftion. Il établit deux forces, en fait voir les loix, les combine, & démontre les effets de cette combinaifon. Or il arrive que ces effets tout-à-fait mécaniques, foumis à la plus rigoureufe Géométrie, font les mêmes que ceux que manifeftent les obfervations aftronomiques. Donc, conclud *Newton*, les Aftres font en proie à ces deux forces.

Cette conféquence admife, ce grand homme démontre toutes les loix du mouvement général des corps céleftes. L'Univers eft dans fes mains une grande machine, dont il calcule les mouvemens avec autant de jufteffe, que fi le reffort qui l'anime, & l'action propre de ce reffort, lui étoient connus. *Newton* convient cependant qu'il ne le conçoit point ce reffort. Il fuppofe que les corps céleftes font en proie à deux forces qui fatisfont aux régles de leur mouvement: mais il ignore fi ces régles ne pourroient pas fe conferver dans toute autre fuppofition.

---

[a] Voyez le parallele de *Defcartes* & de *Newton*, qu'a fait M. *de Fontenelle* dans l'éloge de ce dernier. *Suite des Eloges des Académiciens de l'Académie Royale des Sciences*, pag. 198 & 199.

Une cause que je connois, dit ce Restaurateur des Sciences, produit tels effets. Je ne connois point la cause que je cherche dans le systême du monde. Les effets seuls sont soumis à mes lumieres ; & ces effets s'accordent parfaitement avec ceux que donne la cause que je suppose. Concluez : puisque les effets sont les mêmes, la cause doit être la même.

Les forces dont il s'agit, sont la *force centripéte*, qui tend sans cesse à faire tomber les Astres sur le Soleil, laquelle est produite par l'*attraction* du Soleil même. L'autre est *la force centrifuge*, qui les retient dans leur orbite, en contrebalançant la force centripéte ou la force attractive. Et ces deux forces combinées, suivant les principes de la Mécanique, font mouvoir les Astres autour du Soleil avec les mêmes variations qu'on observe dans leurs mouvemens.

Quand on considere cet accord merveilleux, on est saisi de l'admiration la plus profonde. *Newton* paroît là un confident du Créateur. Tant de connoissances mises en œuvre si heureusement, semblent franchir les bornes de l'intelligence humaine. Aussi lorsque M. le Marquis *de Lhôpital* vit ce travail de *Newton*, il en fut si étonné, qu'il demandoit à tous les Anglois qu'il rencontroit en France : *Newton* boit-il, mange-t-il, dort-il de même que les autres hommes ? Je me le représente, ajoutoit-il, comme un être d'une espéce différente de la nature humaine, & qui n'est point assujetti à ces besoins humilians.

Cependant, malgré cette harmonie si admirable, qui fait le mérite de l'ouvrage de *Newton*, les suppositions d'une attraction & d'une force centrifuge reviennent toujours. On demande, qu'est-ce que cette attraction ? une qualité occulte que nous ne connoissons pas ? *Newton*, le grand *Newton* répond à cela avec une simplicité bien conforme à la beauté de son génie : je n'en sais rien. Ce que j'appelle attraction, appellez-le impulsion, si vous voulez : mon systême ne s'en soutiendra pas moins. Je n'ai jamais prétendu, continue ce grand homme, connoître absolument la cause du mouvement des corps célestes, mais soumettre à des loix des effets bien connus. Tant que les effets ne démentiront point mon explication, mes suppositions ont tous les caracteres de la vérité.

Il faut avouer qu'il n'y a pas de réplique à faire à cette réponse. *Newton* conviendra encore, si l'on veut, que quiconque pourra assujettir le mouvement des corps célestes à des loix, sans supposer une gravitation, aura découvert la véritable théorie du monde. Ainsi on sera bien reçu à faire évanouir les suppositions qui sont la base du systême de *Newton*. S'il s'agissoit de juger ici à la rigueur le fond de ce systême, on

on pourroit ajouter qu'on ne rend point encore raiſon de tous les mouvemens des corps céleſtes.

En effet, pourquoi les Planètes ſe meuvent-elles d'Occident en Orient? Après bien des efforts pour réſoudre ce problême, *Newton* convient qu'il eſt inſoluble. Il regarde ce mouvement régulier des Planètes comme un miracle (*a*).

En ſecond lieu, pourquoi les Planètes décrivent-elles une ellipſe plutôt que toute autre courbe? C'eſt qu'elles ſont projetées, dit-on, ſuivant deux forces, une qui eſt uniforme, & l'autre qui varie en raiſon inverſe du quarré des diſtances des Planètes au Soleil. Mais cette réponſe ne ſignifie autre choſe, ſi ce n'eſt qu'elles décrivent une ellipſe, parce qu'elles décrivent une ellipſe. Car elles décrivent une ellipſe, parce que les deux forces auxquelles elles ſont en proie ſe combinent, comme l'on vient de voir; & elles ſont en proie à ces deux forces, parce qu'elles décrivent une ellipſe. La réponſe ſe réduit là précisément; & comme l'on dit en Logique, n'eſt autre choſe qu'un cercle vicieux.

On tâche encore inutilement dans le ſyſtême de *Newton*, d'expliquer la rotation des Planètes ſur leur axe (*b*), & l'inclinaiſon des plans de leur orbite par rapport à l'équateur.

Ces dernietes difficultés portent directement contre ce ſyſtême. Les autres ne touchent que ſa généralité. Et tout ce qu'on pourroit en conclure, c'eſt que *Newton* n'a point donné une Théorie complette du mouvement abſolu des corps céleſtes, mais qu'il a rendu ſeulement raiſon de leurs mouvemens principaux, en ſuppoſant la matiete douée de la propriété d'attraction.

En ſe bornant là, ce grand homme a cru remplir la tâche qu'il étoit permis à un mortel de ſe preſcrire. Voilà pourquoi il n'a point cherché, ainſi que *Deſcartes*, à être ſpectateur de la création de l'Univers. Il a peut-être regardé cette entrepriſe comme étrangere au fond de la queſtion. La chute de *Deſcartes* l'en a ſans doute dégoûté. Il lui a paru qu'il y avoit trop de vanité à vouloir faire un monde; parlons plus exactement, à rechercher l'origine des mouvemens des corps céleſtes. Mais *Newton* a bien pu ſe tromper. Que ſait-on ſi, en ſuivant l'exemple du Philoſophe François, il n'eût point ſauvé de ſon ſyſtême la ſuppoſition d'une attraction ou gravitation univerſelle, & s'il n'eût pas trouvé par ce moyen la cauſe même de la gravitation?

Ceci pourroit ſe juſtifier par la conduite toute oppoſée qu'a tenue

[a] *Hi motus regulares Planetarum* (dit-il) *originem non habent ex cauſis mecanicis. Philoſophiæ Naturalis Principia Mathematica*, pag. 527. Ed. 3e.

[b] Il faut voir là-deſſus un beau Mémoire de M. de *Mairan*, dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de* 1720.

Newton dans un cas preſque ſemblable à celui-ci. Les anciens Géomètres, pour connoître les courbes, les ſuppoſoient compoſées d'une infinité de petites lignes droites (*a*). Cette ſuppoſition fit de fâcheux progrès dans la Géométrie, qui ne comporte aucune hypothèſe. *Newton* le comprit le premier, & blâma cette méthode. Il ne voulut point qu'on regardât les courbes comme formées pour en développer la nature. Il prétendit que leur caractere devoit dépendre de leur formation. Il ne chercha pas quelle raiſon ou quel rapport déterminoit telle ou telle courbe, mais pourquoi telle courbe étoit déterminée par telle raiſon. En un mot, il oublia qu'il ÿ eût des courbes; & à l'aide de principes inconteſtables, il forma toutes celles qui étoient connues, & beaucoup d'autres qu'on ne connoiſſoit pas. Par ce moyen il n'y eut plus d'hypothèſe; & le calcul des infiniment petits, qui étoit l'objet du travail de *Newton*, & contre lequel de grands Géomètres s'étoient révoltés, gagna tous les eſprits, & acquit la même certitude que la Géométrie.

Tel eſt le cas où ſe trouve le ſyſtême du monde de *Newton*. Tant qu'on ne remontera pas au principe du mouvement des corps céleſtes, on ne pourra ni en établir une théorie générale, ni la former ſans une ſuppoſition. Car il ne ſuffit pas, d'après les effets connus, de ſuppoſer une cauſe. Il faut encore indiquer une cauſe d'où les effets découlent néceſſairement. Je veux dire, que de même que *Newton* a oublié le caractere des courbes pour en connoître la nature, on doit fermer les yeux ſur les différens mouvemens des Aſtres, pour mettre à découvert la cauſe de ces mouvemens. Enfin le véritable principe de tous ces mouvemens doit être tel qu'un homme qui l'auroit trouvé, ſans les avoir obſervés, les devinât en quelque ſorte, en les déduiſant de ce principe.

Or ce principe a dû exiſter. De quelque maniere qu'on enviſage la durée du monde, les Planètes ont été déterminées dans leur ſituation par une cauſe. C'eſt juſtement cette cauſe qu'il s'agit de découvrir; & cette recherche eſt très-raiſonnable. Car les corps céleſtes n'ont pu de toute éternité être en mouvement, & en même temps appéter le repos par la tendance ou l'attraction dont on ſuppoſe qu'ils ſont doués. Il faut opter. Ou le propre de la matiere eſt d'être en mouvement, ou en repos. Si elle tend ſans ceſſe à ſe mouvoir, elle ne tend à

(a) *Voyez l'Hiſtoire critique du Calcul des infiniment petits, contenant la Métaphyſique & la Théorie de ce calcul*, imprimée à la tête de *l'Application du Calcul différentiel & intégral à la réſolution de pluſieurs Problèmes.*

aucun centre de repos, & par conséquent les Planètes ne sont point attirées par le Soleil. Si au contraire de soi, le repos est la situation propre, ou la propriété essentielle de la matiere; que dans l'état des choses elle travaille à se réunir étant divisée, & que ses parties s'attirent réciproquement. 1°. Pourquoi se trouve-t-elle dispersée? 2°. Qui empêche que les Astres ne se réunissent au Soleil où ils tendent? De quelque maniere qu'on conçoive la chose, deux contradictoires ne sauroient coexister. Il est impossible qu'un corps soit doué tout à la fois de la propriété d'appéter le repos, & de celle d'en sortir.

Concluons donc que pour faire évanouir toutes ces difficultés, il faut remonter à l'origine du mouvement des corps céleftes. Ce n'est que par-là qu'on peut en établir une théorie complette.

Pendant que *Newton* formoit un nouveau systême du monde, *Leibnitz* faisoit usage des principes de *Descartes* pour en établir un autre. Il retenoit la matiere subtile, le plein universel & les tourbillons de ce Philosophe, & représentoit cet Univers comme une machine, dont les mouvemens continueroient toujours, suivant les loix du méchanisme, dans l'état le plus parfait, par une nécessité absolue & inviolable. Il expliquoit le mouvement des Planètes, en les supposant circuler avec l'Ether, lequel produit en même temps une gravité qui modifie cette circulation; mais il ne faisoit pas voir comment ces deux forces doivent être combinées ensemble, pour produire les révolutions des Planètes, ou comment l'impulsion de l'Ether peut causer la gravité. Ses vues étoient presque toutes métaphysiques. De la sagesse & de la bonté de Dieu, il concluoit que ce monde est le meilleur de tous les mondes possibles. Il proposoit ensuite deux principes comme le fondement de toutes nos connoissances. Le premier, qu'il est impossible qu'une chose soit & ne soit pas en même temps: ce qui est le fondement de la vérité spéculative. L'autre, qu'il n'y a rien sans une *raison suffisante*, c'est-à-dire, pourquoi cela est ainsi plutôt qu'autrement; & de-là il déduisoit une transition des vérités abstraites aux vérités physiques. Ce principe le conduisit à cette conclusion. L'ame est naturellement déterminée dans son choix ou sa volonté, par l'apparence du plus grand bien, & il est impossible qu'elle fasse un choix sur des choses parfaitement semblables. Il rejetta donc les particules similaires de la matiere, & leur attribua à chacune d'elle une *monade*, c'est-à-dire, une sorte de principe actif, dans lequel il y a comme une perception & des volitions. Il faisoit consister l'essence de la substance dans l'action ou l'activité, c'est-à-dire, en quelque chose qui est entre l'action & la faculté

d'agir, & soutenoit que le repos absolu est impossible, & que le mouvement ou une sorte de tendance est essentiel à toutes les substances matérielles (*a*). Enfin ce grand homme vouloit que le systême du monde soit une machine absolument parfaite, qui ne peut jamais être dérangée, ou avoir besoin d'être rétablie. Croire que Dieu le gouverne, c'est, disoit-il, diminuer la science de l'Auteur & la perfection de son Ouvrage.

Newton pensoit au contraire que la structure de l'Univers s'altéroit, & qu'il falloit à la suite du temps, que la même main qui l'avoit formé, le rétablît. Et ces deux sublimes génies, quoique souvent opposés de sentimens, créoient une nouvelle Métaphysique, & soumettoient la construction du monde à des loix. Dans tout ce travail, ils faisoient un usage de la Géométrie de *Descartes* & de celle de *Pascal*, & les perfectionnoient. L'analyse de ces Philosophes avoit pour objet des quantités finies : mais *Newton* & *Leibnitz* pousserent cette analyse aux quantités infinies. Ils déterminerent par ce moyen la nature & la propriété de toutes sortes de courbes, tant géométriques que méchaniques, leurs points d'inflexion, de rebroussement, leur dévelopée, &c. & résolurent toutes les questions où il s'agit de trouver les plus grands & les moindres effets, c'est-à-dire, pour parler le langage des Géomètres, les *maxima* & les *minima*.

Ces deux grands hommes firent tant de découvertes, & dans la Métaphysique, & dans les Mathématiques, & dans la Physique, qu'ils formerent un nouveau Corps de Sciences, que trois de leurs disciples ont infiniment étendus. Ce sont *Wolf*, *Bernoulli* & *Halley*. Le premier a totalement remanié & refondu les systêmes métaphysiques de *Leibnitz*, & se les est rendus propres par les additions considérables qu'il y a faites.

[a] Cette pensée mérite plus d'attention qu'on ne lui en a fait jusqu'ici. Si le repos absolu est impossible, & que le mouvement soit essentiel à toutes les substances, il est certain que ce mouvement ou cette tendance est la cause de la pesanteur des corps, & il ne faut plus la chercher ailleurs. Si au contraire le repos absolu est possible, & qu'on puisse le concevoir, il faut pour qu'un corps soit dans cet état, qu'il soit doué d'une certaine vertu par laquelle il persiste dans le lieu où il est. Et qu'est-ce que cette vertu ? Quelle qu'elle puisse être, il est toujours évident qu'une force quelconque ne peut faire passer un corps de l'état de repos à celui de mouvement, sans qu'elle éprouve une résistance proportionnelle à la masse de ce corps. Car il est impossible qu'une même cause produise le même effet sur des corps de différentes grosseurs ; ou ce qui revient au même, qu'une force déterminée communique le même mouvement à un petit corps comme à un corps infiniment grand. La cause de la pesanteur doit donc dépendre de l'état propre des corps.

J'ose le dire, puisque l'occasion se présente. Un grand défaut qui règne dans la Physique, c'est qu'on n'y donne point toujours des notions bien claires des choses qu'on établit. Il faudroit, pour le corriger, joindre la Métaphysique à la Physique : car la Métaphysique est la science des idées ; & sans cette science, toute étude n'est qu'un tâtonnement, une pratique aveugle, sans principes & sans raisonnement.

Jean Bernoulli a développé la Géométrie des infiniment petits, & lui a donné la forme qu'elle a aujourd'hui. Car entre les mains de leurs Auteurs cette Géométrie n'étoit pas seulement ébauchée, & il falloit un génie du premier ordre, qui vînt à leur secours, pour en bien saisir les principes. *Jean Bernoulli* en vit la fécondité. Il les développa, les réduisit à un juste nombre, en ajouta d'autres nécessaires; & après un essai de ses travaux, il appliqua cette Géométrie de l'infini aux Mathématiques & à la Physique avec tant de sagacité, qu'il a presque perfectionné toute la théorie de ces deux Sciences. Enfin *Halley* tira du systême du monde de *Newton* les plus belles conséquences, & l'événement vérifia les prédictions que ces conséquences avoient amenées. Il travailla aussi d'après ses propres idées. Il inventa de nouveaux systêmes de Physique, donna une infinité de vues, imagina plusieurs expériences, & fit des découvertes très-belles & très-utiles. Il ne mérita guère moins de l'Astronomie; & tous ces travaux lui ont justement acquis le titre de Restaurateur des Sciences.

On verra dans la suite de cette Histoire combien les vues & les travaux de ces grands hommes ont fait faire de découvertes. Leurs systêmes, quelque imparfaits qu'ils soient, ont beaucoup étendu la sphère de nos connoissances. Ils ont guidé les Savans dans l'étude de la nature; les ont engagé dans mille recherches également curieuses & utiles; ont soutenu leur ardeur, piqué leur émulation, & ont fourni l'idée d'une infinité d'observations & d'expériences. On a pourtant oublié dans ces systêmes, de remonter à l'origine des mouvemens des corps célestes, ou du moins à la cause des forces auxquelles ils sont en proie.

Je l'ai dit en parlant du systême de *Newton*; & comme je crois que cette omission est très-grave, je vais terminer ce discours par le projet d'un nouveau systême qui servira à développer ma pensée.

Avant la création, la matiere existoit toute dans un point de l'espace, & formoit ce que *Moyse* appelle *le Chaos*. Dieu dit, & tout fut fait. (*Dixit, & facta sunt*). Mais comment par un seul acte de sa volonté, l'Etre suprême forma-t-il l'Univers? Suspendons la réponse à cette question, pour prévenir que je ne prétends point donner un systême de la création; que je m'en tiens au récit du Législateur des Juifs, & que je ne veux que connoître le principe du mouvement des corps célestes, afin d'en déduire les loix. Je dis donc: la matiere étoit en repos: c'est la matiere proprement dite. Dieu l'embrase en soufflant, ou en créant dans le centre du chaos une matiere active qui la pénétre de toutes parts. Dès-lors il est mû dans tous les sens, parce que cette

matiere s'élançant du centre à la circonférence, doit faire tourner ce chaos autour de ce même centre. De-là cette matiere active en pénétre les parties, les désunit, & les détache.

La matiere active s'exerçant ainsi du centre à la circonférence, pousse hors de ce centre des parties de la matiere passive, & les chasse dans l'espace à une distance d'autant plus considérable, qu'elles sont plus petites.

Une fois détachées ces parties, elles sont en proie à deux mouvemens. En premier lieu, c'est celui d'impulsion, que détruit leur pesanteur. Secondement, c'est celui de rotation, qu'elles avoient déjà avec tout le chaos. Ce dernier se manifeste lorsque le mouvement d'impulsion est absorbé, & qu'il ne reste plus que la pesanteur. Il se combine alors avec la tendance qu'a vers le chaos la partie détachée, effet de cette même pesanteur; & de cette combinaison résulte un mouvement composé, dont la direction forme une ellipse, qui est la courbe que décrivent les Planètes.

Donc les Planètes sont des parties du chaos; le chaos embrasé, le Soleil; la matiere active réunie, le Feu; & dispersée, la Lumiere, &c.

Arrêtons-nous là. Ecartons même toutes ces conséquences. Bornons-nous à adopter celle de l'origine des Planètes. Elles sont, disons-nous; des parties du Soleil. Tout concourt à le démontrer. Cet Astre tourne autour de son centre, dans le même sens que les Planètes circulent autour de lui. Il lance de temps en temps des corps opaques, appellés *noyaux* par le fameux *Hevelius* (a), lesquels nagent sur sa surface, & se dissipent par éclats en s'échappant. Ces noyaux ne deviennent point Planètes, parce que le Soleil est épuisé, qu'il a vieilli; je veux dire que son globe étant infiniment moins gros que lors de la création, son mouvement est infiniment ralenti, & la matiere active qui l'embrase, a bien moins de puissance.

Quoi qu'il en soit de cette derniere conjecture, les Planètes ne peuvent graviter vers le Soleil sans en avoir été détachées. En effet, ces corps ont été poussés hors du Soleil par une matiere active, c'est-à-dire, chassés loin de cet Astre par une plus grande quantité de matiere en mouvement qu'il y a dans ces mêmes corps de matiere en repos. Cette action de la matiere en mouvement, pour détacher des corps ou des Planètes de la masse du Soleil, s'est exercée de bas en haut: il faut donc qu'elle ait eu à vaincre une résistance de haut en bas de la part des corps sur lesquels elle a agi. Il y a donc ici deux actions dans

(a) Voyez sa *Cométographie*, Liv. I.

une, celle de la matiere active, & celle de la matiere passive. Car pousser en haut un corps, c'est être poussé en bas par ce même corps. Ainsi cette derniere action doit avoir lieu lorsque rien n'agit plus sur le corps; c'est-à-dire, lorsque ou la force qui le mettoit en mouvement s'est retirée, ou que l'impulsion qu'il avoit reçue est détruite. Par conséquent les satellites qui tendent à tomber sur leurs planètes principales, doivent aussi en avoir été détachées, comme celles-ci l'ont été du Soleil.

De-là naissent les forces centripéte & centrifuge auxquelles les planètes sont en proie; & dans cette hypothèse la combinaison de ces deux forces est la premiere conséquence du principe qui est établi. Les mouvemens particuliers des planètes tant principales que subalternes, & leur situation respective, en découlent encore nécessairement.

On aura occasion dans la suite de cette Histoire, de donner le développement de tout ceci. En attendant, il importe de remarquer que les plus habiles Astronomes estiment que les systêmes physiques, pour expliquer méchaniquement les mouvemens des corps célestes, ne méritent plus aucune considération. Ils veulent qu'on s'en tienne à la simple combinaison d'une force centrale, variable en raison inverse du quarré de la distance au point où elle tend, jointe à une *force constante d'impulsion primitivement imprimée.* » L'existence de ces deux forces est » si palpable, dit M. l'Abbé *de la* » *Caille*, & se prouve par tant d'in- » ductions évidentes, que s'il y a » quelque systême général à éta- » blir, *il faut que la combinaison de* » *ces deux forces soit la premiere con-* » *séquence du principe qu'on établira.* » *Il faut que dans ce systême on éta-* » *blisse l'origine de la loi générale qui* » *suit, ou du moins d'une loi qui lui* » *soit parfaitement analogue* (a) ».

[a] *Leçons Elémentaires d'Astronomie*, page 368.

FAUTES A CORRIGER.

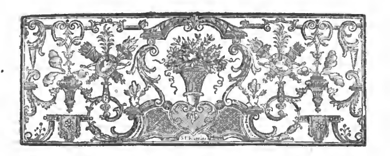
PAge ij, *colonne* 2, *ligne* 23, ne savoit pas même lire, *lisez*, savoit à peine lire.
Pag. 17, *col.* 2, *ligne* 22, & son maître les juges, *lisez*, son maître & les juges.
Pag. 18, *col.* 1, *lig.* 7, il se distingua, *lis.* il le distingua.
Pag. 2, *col.* 1, *lig.* 1, après ces mots, *Charles I. ajoutez*, voulut voir BACON. Notre.
Ibid. col. 2, *lig.* 42, L'Histoire naturelle se subdivise, *lis.* L'Histoire se subdivise.
Pag. 43, *col.* 2, *lig.* 20, soixante-six de, *lis.* soixante six lieues de.
Pag. 87, *col.* 2, *lig.* 49, L'Ambassadeur, *lisez*, Le Résident.

TABLE DES PHILOSOPHES

Contenus en ce Volume.

XXV





HISTOIRE DES RESTAURATEURS DES SCIENCES.

RAMUS. *

ARISTOTE compare les révolutions de la Philoſophie au lever & au coucher du ſoleil. Cette comparaiſon eſt d'autant plus juſte, que ſans la Philoſophie le monde intellectuel n'eſt que ténébres, & que ſon flambeau peut ſeul éclairer la raiſon & la régler. Auſſi voyons-nous que les temps où on l'a négligée, ont été ceux de la barbarie. L'hiſtoire nous apprend, que dans la chute de l'Empire Romain, cette ſcience ayant été en quelque ſorte proſcrite avec toutes les belles connoiſſances, les ſiecles qui ſuivirent cette décadence, furent non-ſeulement plongés dans une épaiſſe obſcurité, mais encore dans une corruption générale. Le luxe & la molleſſe s'introduiſirent à Rome, dépraverent les mœurs, & dégraderent l'humanité. Le culte du Tout-Puiſſant fut profané & avili dans le renverſement abſolu de toutes les regles & de toutes les loix; & la ſuperſtition étendant ſon règne, ſans aucun obſtacle, couvrit du voile de la religion les actions les plus honteuſes & les déréglemens les plus criminels. Une nuit noire envelopa

* *Petri* RAMI *Veromandui, Eloquentiæ & Philoſophiæ Profeſſoris Regii vita. A* Nic. Nancelio *Trachyeno Noviodunenſi*, RAMI *Diſcipulo. Theophilus Banoſius in vitâ Petri* RAMI. *Thomas Freigius, in vitâ* RAMI.
Vit. Illuſtrium Scriptorum. Tom. II. *Elog. Gallor. Dictionnaire de Bayle*, Art. RAMUS. *Diſſertatio de Hiſtoriâ* RAMI. *Diſſertatio de tribus Logicæ Reſtauratoribus* RAMO, *Verulamio, atque Carteſio. Mémoires du Pere Niceron*, Tom. XIII. *Jacobi Brukeri Hiſtoria critica Philoſophiæ*, Tom. IV. pars altera. *Hiſtoire de l'Univerſité de Paris* par M. Crévier. Et ſes Ouvrages.

ainsi toute l'Europe. Ni la nature, ni la raison ne pouvoient se faire entendre. Les facultés de l'entendement étoient presque anéanties. L'autorité usurpoit la raison avec tant d'empire, que sous prétexte de rendre l'homme plus soumis à Dieu, elle l'abrutissoit & le réduisoit en esclavage. Ceux qui s'appliquoient à la Philosophie, n'osoient le faire ouvertement; & lorsqu'ils étoient obligés d'expliquer leurs sentimens, ils le faisoient d'une maniere mystérieuse. Il auroit été dangereux dans ces temps barbares de paroître instruit ou sage : on se seroit attiré un traitement févere & cruel de la part des superstitieux.

Ce ne fut qu'en 1453, après le sac de Constantinople, qu'on commença à ouvrir les yeux. On ne connoissoit alors que la Philosophie d'*Aristote*, & on en fit une étude sérieuse. Le petit nombre des bons esprits, qui se livra à cette étude, y trouva de belles choses; communiqua ses découvertes aux amateurs de nouvelles connoissances, & produisit une révolution. On goûta d'abord cette Philosophie; & comme l'homme garde difficilement un milieu, d'une estime juste pour quelques-unes des opinions de son Auteur, on passa à une admiration outrée. Les Scholastiques crurent y trouver la science universelle. Ils s'enthousiasmerent au point, qu'ils y virent l'explication des mysteres les plus incompréhensibles, même celui de la sainte Trinité. Peu s'en fallut qu'on ne canonisât ce grand homme. Du moins on fit des dissertations pour prouver qu'il ne falloit pas douter de son salut, quoiqu'on le reconnût pour un bon païen.

Telle étoit la disposition des esprits, lorsque parut dans le monde un Philosophe, ardent amateur de la vérité, nommé *Pierre* RAMUS. Cet homme, aussi hardi qu'éclairé, osa soutenir que tout ce qu'*Aristote* avoit avancé dans ses Ouvrages de Philosophie, étoit faux & ridicule. Cette proposition téméraire, & au fond un peu injuste, souleva tous les Scholastiques, & ne fut goûtée que de peu de personnes. Elle forma cependant une sorte de schisme parmi les Savans, & produisit une révolution assez subite dans la Philosophie : mais elle procura en même temps à son Auteur autant de disgraces & de chagrins que d'honneur & de gloire. Ce mélange de biens & de maux moraux compose une vie extrêmement intéressante; & si le succès répond à mon zèle & à mes soins, je me flatte que le compte que je vais en rendre pourra intéresser avec fruit le Lecteur.

Pierre RAMUS, ou *de la Ramée*, qui est son véritable nom, naquit à Cuth, village de Picardie dans le Vermandois, en 1515 (*a*). Ses ancêtres étoient nobles; mais son aïeul ayant été réduit à la derniere misere par les malheurs de la guerre, il fit & vendit du charbon pour subsister. Cette industrie suffit à peine à son entretien; de sorte que son fils se vit obligé de gagner sa vie en labourant (*b*).

Dès son enfance, RAMUS fut attaqué

(*a*) L'Auteur du *Mémoire Historique & Littéraire du College Royal* (M. l'Abbé *Goujet*) Tom. II, p. 24, prétend qu'il est né en 1508; & il appuye son sentiment sur des raisons assez plausibles. Cependant *Nancelius*, qui étoit disciple de RAMUS, dit qu'il vint au monde en 1515, & il y a lieu de présumer qu'il étoit très-bien instruit là-dessus. Tous les autres Historiens de notre Philosophe s'accordent aussi en ce point avec lui.

(*b*) On avoit reproché à RAMUS la bassesse de son extraction; & il répondit à ce reproche dans le Discours qu'il prononça, lorsqu'il prit possession de sa Chaire de Philosophie & d'Eloquence au College Royal. Il convient que ses parens étoient pauvres, qu'il l'étoit par conséquent lui-même; & il demande à Dieu, non des richesses, qui ne sont pas nécessaires pour avoir de l'encre, du papier & des plumes; mais l'esprit sain, actif & intelligent. La maniere dont il s'exprime est trop piquante pour n'en pas faire part au Lecteur.

Carbonarius pater probri loco nobis objectus est. Avus certè in Eburonum gente, familia imprimis illustris fuit: sed patria à Carolo Burgundiorum duce capta & incensa, in Veromanduorum agrum profugus, ob paupertatem Carbonarius fuit: pater Agricola fuit: uterque etiam paupertate fuit; & sic in malo devote nescio quo, cujus & puer & patens ignoratur, generis ingenui paupertas in nobis accusatur. At Christianus sum, nec unquam paupertatem malum putavi: Aristotelicus non sum, ut difficile putem esse praeclaras res agere cui magna opes desunt. Fortuna necessitate coactus, multos annos duram servitutem servivi: animo tamen nunquam servus fui, animum nunquam despondi vel abjeci. Ergo Deus Opt. Max. qui potes a lapidibus suscitare filios Abraha, suscita in Carbonii nepote, Agricola filio, tot indignationibus afflicto, non magnas opes magnamque fortunam, quibus ad instrumenta professionis mea atramentum, chartam, pennam, non admodum opus est, sed totâ vitâ mentem rectam, perpetuamque diligentiam & industriam. Petri Rami, Regii Eloquentiæ & Philosophiæ Professoris, Oratio initio suæ professionis habita. An. 1551, pag. 15 & 16.

deux fois de la peste. Lorsqu'il fut rétabli, son pere songea à le mettre en état de le seconder dans son travail : mais la Providence, qui avoit d'autres desseins sur lui, ne permit pas qu'il en fit même l'apprentissage. A l'âge de huit ans, il quitta secrétement la maison de son pere pour venir à Paris. Comme il n'y avoit ni connoissance ni protection, l'indigence l'obligea bientôt d'en sortir. Il retourna chez lui ; & n'y trouvant pas un meilleur sort que quand il en étoit parti, il se hazarda à faire une seconde fois le voyage de Paris. Cette nouvelle tentative ne fut pas plus heureuse que la premiere. Il se retira de nouveau auprès de son pere. Enfin un de ses oncles qui avoit quelque bien, instruit de toutes ces démarches, ayant appris que c'étoit l'amour de l'étude qui les avoit suggérées, se chargea de fournir à son entretien, s'il persistoit dans sa résolution. Le jeune Ramus se hâta de profiter de ses offres. Il partit pour la troisiéme fois pour Paris, & commença à faire ses études. Son oncle mourut au bout de quelques mois. Ce malheur le priva du secours qui le faisoit vivre. Afin d'y suppléer, il prit le parti de servir. Il se présenta dans cette vue au College de Navarre, & il fut reçu domestique. Son but, en servant dans un College, étoit de subsister & d'être à portée de continuer en même temps ses études. Son ardeur étoit même si grande à cet égard, qu'il employoit le jour au service de ses maîtres, & la nuit à son instruction. L'activité de son esprit, & une application continuelle, le mirent bientôt en état d'aspirer au degré de Maître-ès-Arts. Egalement passionné pour la gloire, pour l'amour de la vérité, & pour une meilleure condition, il voulut se faire connoître par un coup d'éclat. Comme il devoit soutenir une thèse pendant un jour entier, il prit un sujet tout à la fois abondant & propre à piquer l'attention des Savans. Ce sujet étoit conçu en ces termes : *Quæcumque ab Aristotele dicta sint, falsa & commentitia esse*, c'est-à-dire, *Tout ce qu'Aristote a enseigné n'est que fausseté & chimere*.

L'Ecole outroit alors l'admiration pour *Aristote*, quoique l'assujettissement aveugle à l'autorité de ce Philosophe retardât les progrès des connoissances humaines. Aussi fut-on révolté de la proposition de Ramus. On l'attaqua de toutes parts avec beaucoup de hauteur & de mépris. Un savant Italien regarda cette entreprise comme une audace impardonnable (*a*). Cependant le jeune Répondant soutint, pendant toute la journée, les attaques vives d'un grand nombre de combattans. Il répliqua à tout, & repoussa leurs argumens avec tant de force & de subtilité, qu'il s'attira l'admiration de toutes les personnes désintéressées. Quoiqu'il parût trop présomptueux, & qu'il manquât absolument d'égards pour la façon de penser dominante, il développa tant de sagacité, qu'on le reçut Maitre-ès-Arts.

Sa mere étant morte dans ce temps-là, il vendit une petite terre qu'elle lui laissoit, & se trouva ainsi en état de subsister & de se livrer entierement à l'étude. Il forma alors le projet d'enseigner sa doctrine. Paris lui parut un champ trop vaste & trop dangereux pour y faire ses premiers essais. Il crut qu'il réussiroit mieux dans la Province. Il choisit le Mans, & alla y établir une école. Plusieurs écoliers de Paris le suivirent. Deux hommes de mérite s'associerent avec lui. L'un, qui étoit grand Orateur, s'appelloit *Audomar Tæleus*; & le nom de l'autre étoit *Bartholomée-Alexandre Campan*. Celui-ci possédoit parfaitement la langue grecque. Ces trois associés se jurerent une amitié éternelle. Le Mans étoit un endroit bien borné pour des hommes de ce mérite. Le désir de paroître à Paris les fit bientôt venir dans cette grande Ville. Ils se logerent au College de l'*Ave-Maria*, & y donnerent des leçons. Ramus se laissant emporter par son zèle, ne cessoit de déclamer contre *Aristote*, & de demander qu'on joignît l'étude de la Philosophie à celle de l'Eloquence. Les Aristotéliciens ne virent pas avec plaisir qu'on déchirât leur maître. Ils l'accuserent de séditieux & d'impudent, &

(*a*) *Alexandro Tassoni, Pensieri diversi.*

le déférerent comme tel au Magistrat. Notre Philosophe implora la protection du Cardinal de Lorraine, qui favorisoit les gens de lettres, & cette Eminence le mit à couvert des coups de ses ennemis.

Cette protection donna une nouvelle activité à son zèle. Il recommença ses leçons, & il eut un si grand concours d'auditeurs, qu'il fut obligé de chercher un endroit plus vaste que celui où il enseignoit. Le College de Presle, rue des Carmes, lui parut convenable à ses desseins. Il s'y retira, & y obtint une bourse. C'est-là qu'il se détermina à examiner avec plus d'attention la Philosophie d'*Aristote*, & à la censurer sans ménagement. Enflé par ses succès, il se livra à l'étude avec plus d'assiduité qu'il n'avoit encore fait, & se retrancha rigoureusement les plaisirs & les agrémens de la vie qui auroient pu le distraire. Il commença par la Logique. Les remarques qu'il fit sur cet Ouvrage du chef des Péripatéticiens, se multiplierent tellement, qu'elles formerent un juste volume. RAMUS crut devoir les rendre publiques : mais il jugea à propos de suppléer par une nouvelle Logique à celle qu'il venoit de détruire. C'est ce qui l'engagea à composer des Institutions de Logique. Ces deux productions parurent en 1543 ; l'une sous ce titre, *Animadversiones in Dialecticam Aristotelis*, Lib. XX. in-8°. (*Remarques sur la Dialectique d'Aristote*) ; & l'autre sous celui d'*Institutiones Dialecticæ*, Lib. III. in-8°. (*Institutions de Dialectique*).

Ces deux Livres furent lus avec autant d'avidité que de surprise. Comme le premier contenoit une réfutation vigoureuse de la Logique qu'on enseignoit alors dans les Colleges, tous les Professeurs jetterent les hauts cris. L'Université de Paris en fut si scandalisée, qu'elle crut devoir en faire punir l'Auteur. Elle intenta à cet effet une action criminelle contre lui, & l'accusa au Châtelet d'énerver la Théologie & les Arts par le discrédit où il entreprenoit de faire tomber *Aristote*. Du Châtelet cette affaire fut portée au Parlement. Le Roi (*François I.*) l'évoqua ensuite à son Conseil par des Lettres Patentes (*a*). *Antoine de Govea* étoit le principal adversaire de RAMUS. Sa Majesté ordonna que chacun des contendans donneroit deux arbitres, & elle se réserva de fournir le cinquiéme pour examiner & discuter contradictoirement les Livres de notre Philosophe, & en porter un jugement. *Govea* nomma le célebre *Pierre Danès* & *François de Vico-Mercato*, tous deux Membres distingués de l'Université. Son adversaire choisit *Jean Quintin*, Docteur en decret, & *Jean de Bomont*, Médecin. Le surarbitre nommé par le Roi, fut *Jean de Salignac*, Docteur en Théologie. *Ramus* & *Govea* comparurent devant ces Juges, & plaiderent contradictoirement l'un contre l'autre. Mais dès le premier point sur lequel il fallut prononcer, les Avocats ou Parties choisies par *Govea*, formerent une chicane. *Quintin* & *Bomont* voulurent l'écarter ; mais voyant que M. *de Salignac* en prenoit la défense, ils comprirent qu'ils ne pouvoient rien faire pour leur ami, & se retirerent. Les trois qui resterent n'en poursuivirent pas moins l'instruction du procès. Absolument dévoués à l'adversaire de RAMUS, ils déciderent hardiment en sa faveur, & dresserent leur avis d'une façon très-dure pour notre Philosophe. Après l'avoir taxé de téméraire, d'arrogant, d'impudent, ils conclurent à la suppression de ses Livres. Ils prévinrent ensuite tellement l'esprit du Roi, que ce Prince confirma ce Jugement sans vouloir entrer dans une plus grande discussion. L'Arrêt du Conseil qui intervint sur leur avis, en adopta les dispositions, & y ajouta des défenses à RAMUS de lire & d'expliquer dans son école les deux Ouvrages condamnés. Il est dit dans le préambule de l'Arrêt, qu'après le désistement de *Quintin* & de *Bomont*, RAMUS fut sommé de nommer d'autres arbitres, qu'il le refusa, & qu'il s'en tint aux trois restans : mais c'est-là une formalité pure qu'on crut devoir observer pour tempérer la rigueur du Jugement. Notre Philosophe eut encore à craindre un traitement plus dur. On avoit telle-

(*a*) Elles sont imprimées dans la *Bibliotheque Françoise de du Verdier*, dans l'*Histoire de l'Université*, par du Boulay, & dans le *Dictionnaire* de Bayle, &c.

ment indisposé le Roi contre lui, que Sa Majesté vouloit l'envoyer aux galeres ; & il ne se désista de sa résolution, que par l'avis que lui proposa *Pierre Castellan*, de le punir d'une maniere plus mortifiante : c'étoit de l'engager à une dispute publique, & de mettre sa folie dans le plus grand jour, en le réduisant au silence. Le Roi goûta d'abord cet expédient ; mais dès qu'il sut la confusion qu'il avoit reçue de l'Arrêt, il se contenta de cette peine (*a*).

Le triomphe de ses ennemis étoit en effet fort grand. Ils en firent trophée avec un éclat extraordinaire. Ils publierent l'Arrêt en latin dans toutes les rues de Paris, & dans tous les lieux de l'Europe où ils purent l'envoyer. Ils firent ensuite des piéces de théâtre, dans lesquelles RAMUS fut bafoué en mille manieres, au milieu des acclamations & des applaudissemens des Aristotéliciens. Notre Philosophe souffrit ces disgraces sans murmurer, & se renferma dans le silence. Mais l'année suivante (1544) la peste faisant des ravages affreux dans Paris, les Ecoliers abandonnerent les Colleges, & RAMUS crut devoir profiter de ce temps pour donner cours à ses opinions. Les jeunes gens étant en quelque sorte desœuvrés, alloient écouter les leçons qu'il donnoit au College de Presle, dont il étoit devenu Principal. La raison qu'il avoit pour lui, & la maniere dont il la faisoit valoir, lui attirerent un grand concours d'auditeurs. L'Université en prit l'allarme. La Faculté de Théologie présenta requête au Parlement pour l'exclure du College, vu le mauvais usage qu'il faisoit de sa place, & les troubles qu'il excitoit dans les études. Mais cette Cour le confirma & le maintint dans son emploi.

François I. mourut dans ce temps-là. Cet événement fut favorable à RAMUS. Ses Protecteurs qui n'avoient point osé agir en sa faveur, pendant le règne de ce Prince, s'employerent pour lui rendre service. Le Cardinal de Lorraine qui l'estimoit beaucoup, le protégea hautement. Devenu tout-puissant sous *Henri II*, successeur de *François I*, il obtint la cassation de l'Arrêt du Conseil qui avoit été rendu en 1544. Cette faveur fit taire pendant quelque temps ses ennemis. Mais l'un d'eux, nommé *Jacques Charpentier*, ayant été élu Recteur de l'Université, chercha à troubler la tranquillité dont il jouissoit. Il lui suscita une querelle qui, quoique très-mal fondée, devint cependant très-sérieuse. RAMUS enseignoit à la fois la Philosophie & la Rhétorique. Le nouveau Recteur l'attaqua là-dessus. Il prétendit que c'étoit une contravention aux statuts de l'Université, & exigea que notre Philosophe optât. Celui-ci soutenoit au contraire que ces deux études s'accordoient parfaitement ; qu'elles se prêtoient un secours mutuel, & qu'elles ne pouvoient être perfectionnées qu'étant alliées. Il avoit pour lui *Ciceron*, *Quintilien*, & même *Aristote*. Le Recteur & RAMUS plaiderent leur cause devant l'Université. La dispute s'échauffa & dégénéra en aigreur. On jugea à propos, pour éviter les suites, de nommer six Commissaires de chaque Faculté, à l'effet d'examiner paisiblement la chose. Notre Philosophe n'étoit point agréable à l'Université. Elle le regardoit même comme son ennemi. Elle ne lui fut donc point favorable. Il appella au Parlement de sa décision. On a écrit d'une part que cette Cour le condamna, & on lit ailleurs qu'elle lui donna gain de cause. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il continua de mêler ses leçons de Philosophie & d'Eloquence.

Toutes ces altercations, bien loin d'affoiblir les sentimens d'estime que le Cardinal de Lorraine avoit pour lui, ne faisoient que les fortifier. Une occasion se présenta où il put lui en donner une preuve réelle, & il la saisit avec empressement. Les Chaires d'Eloquence & de Philosophie au College Royal étant devenues vacantes en 1551, le Cardinal les lui procura. Le jour de son installation, le nouveau

(*a*) *Petrus Gallandius in vitâ Petri Castellani.*

Professeur prononça un beau discours latin, dans lequel il défendit sa méthode d'enseigner. Ce discours avoit pour sujet l'union de la Philosophie & de l'Eloquence, (*De studiis Philosophiæ & Eloquentiæ conjungendis*). L'assemblée étoit si nombreuse, que beaucoup de personnes ne purent point entrer, & que plusieurs se trouvant trop incommodés de la foule, furent obligés de sortir.

On l'écouta paisiblement, & il fut même applaudi. Mais à la premiere leçon qu'il donna, il fut sifflé ; on fit des huées ; on battit des mains & des pieds, pour empêcher qu'on ne l'entendît. Ce procédé, quoique violent, ne déconcerta pas le Professeur. Il s'arrêtoit de temps en temps jusqu'à ce que le bruit cessât ; & il acheva ainsi sa leçon par reprises. Cette patience & cette douceur toucherent les auditeurs, & ils prêterent désormais une oreille attentive à ses instructions.

Notre Philosophe continua plusieurs années à mêler ainsi l'Eloquence avec la Philosophie. Il croyoit que cette instruction avoit enfin pris faveur, lorsqu'il se forma tout à coup en 1553 un nouvel orage contre lui à ce sujet. On s'anima beaucoup de part & d'autre ; & l'affaire n'ayant pu être décidée par la Faculté des Arts, elle fut portée à l'Université, & ensuite au Châtelet. Cela alloit renouveller l'ancienne querelle, & faire un éclat scandaleux. Pour concilier les esprits, & appaiser la rumeur, l'Université se chargea de terminer elle-même le différend à la satisfaction des Parties. Elle publia un Décret le 13 Février 1553, par lequel elle ordonna à RAMUS de se conformer à l'usage & aux statuts dans ses leçons ordinaires, en n'y traitant que de matieres philosophiques : mais elle lui permit de donner des leçons extraordinaires dans lesquelles il pourroit interpréter les Poëtes & les Orateurs.

Cette condescendance de l'Université pour notre Philosophe, lui procura une tranquillité permanente. Il en profita en se vouant entierement à la perfection de la Philosophie & de l'Eloquence. Il réforma tout ce qu'il trouva de défectueux dans *Aristote*. Il voulut encore corriger *Euclide*. Il réduisit ensuite les arts libéraux en tables ; & il composa une Grammaire pour les Langues Latine & Françoise.

L'Université étoit alors en usage de prononcer la lettre Q comme la lettre K ; de sorte que l'on disoit *kiskis*, *kankam*, *kalis*, *kantus*, *miki*, &c. au lieu de dire *quisquis*, *quanquam*, *qualis*, *quantus*, *mihi*, &c. Cela parut ridicule à notre Philosophe ; & comme il voulut rectifier cette prononciation vicieuse, il s'éleva là-dessus une dispute fort plaisante, qui fit dire à un railleur que la seule lettre Q faisoit plus de *kankam* que toutes les autres lettres ensemble. On a écrit peu sérieusement, sans doute, qu'un disciple de RAMUS, pour s'être conformé à cette prononciation, fut poursuivi comme hérétique par la Sorbonne, & dénoncé comme tel au Parlement. Quoi qu'il en soit, *Freigius* assure que notre Restaurateur des Sciences corrigea encore un autre abus : ce fut de dire *ego amo*, & non *ego amat*, suivant l'usage reçu dans ce temps-là.

Malgré cette rixe, RAMUS devint si agréable à l'Université, que dans toutes les affaires que ce Corps eut dans la suite, il fut choisi pour Député au Roi, & porta même souvent la parole. Il fit plus. Dans un Discours qu'il adressa à *Charles IX*, & qui a été imprimé en 1562, il proposa un plan de réforme de l'Université, pour répondre à la demande que les Etats du Royaume en avoient fait. Il étoit divisé en trois parties.

RAMUS vouloit d'abord qu'on diminuât les frais des études ; qu'on fit plusieurs changemens dans la méthode d'étudier & d'enseigner ; qu'on réduisît à un prix plus modique les frais des grades, qui étoient fort hauts dans la Faculté de Théologie, où l'on mettoit la Licence à l'enchere ; qu'on fixât les honoraires des Professeurs ; que huit Professeurs en titre enseignassent les Mathématiques, la Physique & la Morale ; & qu'on ne laissât aux Colleges que les leçons de Grammaire, de Rhétorique & de Logique. Et comme dans les Facultés de Médecine & de Théologie, il n'y avoit point de Professeurs ordinaires, &

que tous les Docteurs étoient obligés par état à enseigner, il proposa aussi qu'on établit dans ces Facultés des leçons ordinaires, qui seroient faites par les Docteurs. (Ce qui a été suivi).

Il approuvoit, en second lieu, la méthode qu'on suivoit dans les leçons de Grammaire & de Rhétorique, laquelle consistoit à s'occuper principalement de la lecture des bons Auteurs, & à donner peu de préceptes.

Enfin le dernier objet de sa réforme étoit de faire main-basse sur tout ce qui est dispute & argumentation en Médecine, en Philosophie & en Théologie; de sorte qu'il ne vouloit ni thèses ni examen. En Médecine, il proposoit la pratique de l'Art sous les yeux des Professeurs, en suivant pour la théorie *Hippocrate* & *Galien*. En Théologie, il demandoit des conférences & des sermons, & vouloit qu'on se bornât à expliquer l'ancien Testament en Hébreu & le nouveau en Grec. Il exigeoit en Philosophie une réforme plus considérable; mais comme il craignoit de renouveller l'ancienne querelle sur *Aristote*, il s'expliqua à cet égard avec beaucoup d'ambiguité.

Dans toute cette réforme, les personnes éclairées apperçurent un levain de Protestantisme. Notre Philosophe étoit en effet de cette secte; & lorsque le Parlement eut enregistré l'Edit du Roi, qui permettoit aux Protestans l'exercice de leur religion, il leva le masque. Il ôta & brisa même les images du College de Presle, dont il étoit toujours Principal, disant qu'il n'avoit pas besoin d'auditeurs sourds & muets. C'étoit contrevenir formellement à l'Edit, qui défendoit tout excès sous peine de la vie. Aussi l'Université crut devoir prendre connoissance de ce fait. Elle chargea le Recteur d'en informer: mais cette démarche n'eut pas de suite. RAMUS fit bonne contenance. Il s'opposa même à l'exécution d'une délibération qui portoit que le Roi seroit supplié par l'Université de défendre la foi en danger. Il osa encore davantage. Il réclama contre le Discours qu'elle avoit adressé au Parlement pour s'opposer à l'enregistrement de l'Edit. Il s'en plaignit aussi à la Reine, désavouant le Recteur tant en son nom, qu'en celui de quelques suppôts de l'Université, qui étoient infectés comme lui des nouvelles erreurs. Cet éclat lui fit tort; & la commotion générale qui causa la guerre civile, l'obligea à sortir de Paris. L'Université profita de cette occasion pour le destituer de sa place qu'elle déclara vacante.

Malgré ses sentimens, le Roi, qui l'estimoit, lui donna un asile à Fontainebleau. Il y trouva une bibliothèque assez bien composée de livres de Mathématiques; & sans penser à ses malheurs, il en profita pour continuer ses travaux sur la Géométrie & l'Astronomie. Pendant qu'il cherchoit ainsi à bien mériter des humains par des découvertes utiles, on pilloit son College & ses livres, qui formoient une bibliothèque assez considérable. L'acharnement étoit si violent, qu'ayant su l'endroit où il s'étoit retiré, on le poursuivit sans égard à l'asile dans lequel il étoit. RAMUS se sauva; & comme il craignoit toujours de tomber entre les mains de ses ennemis, il passa de retraite en retraite.

Cependant le Roi étant mort, la Reine pour rétablir le calme, donna une Déclaration en faveur des Protestans, contenant une absolution générale pour tout le passé. Notre Philosophe profita de cette sorte d'amnistie pour rentrer dans son poste: mais l'Université s'étant assemblée à ce sujet, décida qu'il n'y seroit point reçu. Ce ne fut qu'à la mort du Duc de *Guise*, où les affaires des Protestans changerent tout-à-fait de face, qu'il fut rétabli dans sa charge de Principal du College de Presle, & dans celle de Professeur au College Royal.

Jouissant ainsi de tous ses droits dans l'Université, il voulut en faire un digne usage par rapport à la discipline des Chaires Royales. Un homme nommé M. *Dampestre*, protégé fortement, quoique peu capable, s'étant présenté pour remplir une Chaire vacante de Mathématiques au College Royal, y fut reçu. RAMUS, qui connoissoit l'insuffisance de son nouveau collegue, lui remontra les difficultés de la science qu'il entreprenoit de professer. Ce qu'on appelloit Mathématiques dans ce temps-là ne consistoit qu'en des con-

noiſſances générales ſur l'Aſtronomie. C'étoient des notions vagues de la diviſion des Cieux, ſans aucuns principes de Géométrie. Notre Philoſophe trouvoit cela très-ridicule & très-abſurde. Il voulut rectifier cette mauvaiſe doctrine. Il propoſa à M. *Dampeſtre* d'enſeigner les Elémens d'*Euclide* : mais ce Profeſſeur couvrant ſon ignorance d'une grande préſomption, répondit que les Elémens n'étoient bons que pour des enfans. RAMUS inſiſta ſans ſuccès. Le nouveau Profeſſeur entreprit d'expliquer la ſphere céleſte, ſemblable, dit RAMUS, à un Maçon qui voudroit commencer à bâtir la maiſon par le faîte.

Le grand homme dont j'écris l'Hiſtoire, n'étoit pas d'un caractère à lâcher priſe. Il porta l'affaire au Parlement, qui ordonna que *Dampeſtre* ſeroit tenu de ſe faire examiner; & afin de lui ôter toute reſſource pour s'endiſpenſer, notre Philoſophe prévint, par des lettres véhémentes, le Roi, la Reine, & tous les Seigneurs du Conſeil du Roi. Le nouveau Profeſſeur fut déconcerté. Il ſavoit bien qu'il étoit hors d'état de ſubir l'examen. Auſſi ne jugea-t-il pas à propos de s'y expoſer. Il vendit ſa Chaire à un homme plus ignorant que lui en Mathématiques, mais plus fourbe & plus méchant.

C'étoit *Jacques Charpentier*, ennemi déclaré de RAMUS, comme on a vu ci-devant. Il donna un premier trait de ſon adreſſe, en faiſant inſérer dans ſes proviſions, l'enſeignement de Philoſophie & de Mathématiques, quoique celui auquel il ſuccédoit, ne profeſsât que les Mathématiques. Il crut par-là couvrir ſon ignorance en Mathématiques, & jouir paiſiblement de ſa place. Il ſe trompa. RAMUS étoit zélé pour les Mathématiques. Il propoſa l'examen à *Charpentier*, conformément à l'Arrêt du Parlement, & à l'Ordonnance du Roi. Je vous examinerai vous-même, répondit fierement *Charpentier*. Notre Philoſophe recourut au Roi & au Parlement. Au Parlement, les deux adverſaires plaidérent leur cauſe avec toute l'animoſité poſſible. RAMUS avoit pour lui la force des raiſons; mais *Charpentier* étoit un impudent de la premiere claſſe, qui ſe jouoit de la vérité. Il fit entendre qu'on devoit avoir des égards pour un homme dont la réputation étoit faite, & promit de ſe rendre capable dans trois mois de profeſſer les Mathématiques. Moyennant cette promeſſe, il fut admis & diſpenſé de l'examen. La ſévérité de l'Arrêt que le Parlement rendit à ce ſujet, ne fut que pour ceux qui devoient lui ſuccéder. Les démarches de ſon adverſaire auprès du Conſeil du Roi, ne procurerent qu'un réglement pour l'avenir, ſans qu'il en réſultât aucune réforme pour lui.

Charpentier ſe mit donc en poſſeſſion de ſa Chaire : mais il s'en acquitta ſi mal, que RAMUS crut devoir le citer de nouveau devant le Conſeil du Roi, pour demander qu'il fût examiné. Le motif principal de ſa plainte conſiſtoit en ceci. Le nouveau Profeſſeur avoit choiſi, pour matiere de ſes leçons, l'Ouvrage d'*Alcinoüs*, Philoſophe Platonicien, dans lequel ſe trouvent mêlées des Propoſitions Philoſophiques & Mathématiques. Il expliquoit les premieres, & n'entendant pas les ſecondes, il les décrioit, & affectoit de les mépriſer comme vaines & inutiles. *Voilà*, dit *RAMUS*, *le langage de ce grand Mathématicien, blâmant par une licence effrontée les diſciplines, dont toutes fois il veut avoir des gaiges. Homme eſperdu, quel langaige eſt-ce là? Monter en la Chaire Mathématicienne, pour vilipender les Mathématiques, pour en dégoûter la jeuneſſe ?* Cependant ſon zèle n'opéra rien.

Notre Philoſophe, qui n'avoit d'autre intérêt dans toutes ſes démarches que le progrès des Mathématiques, n'inſiſta pas davantage. Il reprit ſes travaux ordinaires. Il expliquoit à ſes écoliers les Ouvrages de *Cicéron*. Ce grand Orateur le charmoit. Il voulut ſavoir toutes les particularités de ſa vie; & il en compoſa un Ouvrage qu'il entremêla de préceptes pour bien entendre ſes écrits Il fit auſſi des remarques ſur la Langue Latine, ſur quelques expreſſions de *Cicéron*, & ſur l'état de l'étude des Lettres. Il forma de tout cela un *Ciceronianus*, qu'il publia en 1556 ſous les auſpices du Cardinal de Lorraine.

L'année ſuivante, la guerre civile ſe renouvella

nouvella, & le Prince de *Condé* ayant repris les armes, RAMUS toujours attaché à ſa religion, paſſa avec d'autres Principaux de Colleges dans l'armée de ce Prince. Il encourut par-là la diſgrace du Parlement, qui l'interdit de ſes fonctions. Mais la paix ayant bientôt ſuccédé à cette émeute, il revint à Paris, & il rentra dans ſes poſtes; il fut même Doyen du College Royal. Cette élévation réveilla l'envie de ſes ennemis. L'un d'eux, qu'on croit être *Charpentier*, voulut mêler quelque chagrin à cette ſatisfaction. Il compoſa dans cette vue une ſatyre contre lui, dans laquelle il attaqua ſes mœurs, ſa conduite, ſes talens & ſes écrits avec une plume trempée dans le fiel le plus amer. Pour faire ſortir davantage ces injures, il joignit à cela un éloge & de M. *Duret* & de lui-même. Cette belle compoſition, qui eſt auſſi mal écrite qu'indécemment digérée, parut en 1567 avec le titre qui lui convenoit, c'eſt: *In Rami inſolentiſſimum decanatum, graviſſimi cujuſdam Oratoris Philippica ſecunda.*

RAMUS mépriſa cette brochure. Son ame grande & généreuſe étoit occupée de vues bien autrement importantes que la réponſe à un libelle. Enflammé de l'amour des Sciences, il ſongeoit à faire un établiſſement qui pût contribuer à leur progrès. Du fruit de ſes épargnes, il aſſigna cinq cens livres par an à un Profeſſeur de Mathématiques, qui enſeigneroit aux mêmes loix & conditions que les Profeſſeurs Royaux. Il propoſa cette Chaire au concours, & voulut que ceux qui y aſpireroient dans la ſuite, ſe ſoumiſſent à un examen, auquel ſeroient invités le Premier Préſident du Parlement, le premier Avocat Général du Roi, le Prevôt des Marchands & les Echevins, & déſira que cet examen ſe réitérât tous les trois ans. Cette fondation eſt aujourd'hui éteinte par le dépériſſement des fonds; & *Laurent Pothenot*, de l'Académie Royale des Sciences, qui l'exerçoit encore au commencement de ce ſiecle, n'a point eu de ſucceſſeur.

La réputation de notre Philoſophe & ſes ſuccès aigriſſoient de plus en plus la jalouſie de ſes ennemis. Ils le harceloient de toutes parts. Excédé de leurs perſécutions, il crut que le meilleur moyen de les faire ceſſer, étoit de s'abſenter pour quelque temps. Il demanda la permiſſion au Roi d'aller viſiter les Univerſités ou Académies d'Allemagne, & l'obtint ſans préjudice de ſes honoraires & de ſes droits. Il partit en 1568. Par tout on l'accueillit très-gracieuſement, & on le combla d'honneurs. Il s'arrêta quelque temps à Heidelberg, & y donna des leçons de Philoſophie; mais il trouva dans cette Ville preſqu'autant d'*Ariſtotéliciens* qu'à Paris, qui ne virent point tranquillement qu'on décriât leur maître. Ils lui firent les mêmes inſultes qu'il avoit eſſuyées au College Royal, & avec auſſi peu de ſuccès.

Cependant le bruit s'étant répandu qu'il avoit quitté la France, pluſieurs Puiſſances s'empreſſerent à ſe l'attacher. Il fut invité de la part d'*André Dudith*, Miniſtre du Roi de Pologne, à ſe rendre à Cracovie. *Jean Zapol*, Waivode de Tranſilvanie, lui offrit auſſi des appointemens conſidérables, avec le Rectorat de l'Académie de Weiſſembourg; mais il ne jugea pas à propos d'accepter leurs offres.

Il paroît que ſon projet, en voyageant dans les Pays Proteſtans, étoit d'établir une réforme dans ſa Religion. Il vouloit changer leur adminiſtration eccléſiaſtique, & réduire le gouvernement de l'Egliſe à une pure Démocratie. Il prétendoit que les clefs conférées aux Fideles par Jeſus-Chriſt, ne devoient être commiſes aux Conſiſtoires, qu'afin qu'ils formaſſent les premieres délibérations ou les premiers jugemens; que ces délibérations paſſaſſent au peuple, & qu'elles ne fiſſent loi que lorſqu'elles ſeroient confirmées par le ſuffrage de la Nation. Son opinion étoit que ſans cela on introduiroit dans l'Egliſe l'oligarchie & la tyrannie.

Ce ſentiment fut examiné par un Synode National, qui le rejetta. Le fameux *Théodore de Beze* travailla tout de ſuite à juſtifier la conduite du Synode, parce qu'il craignoit que ſi notre Philoſophe n'acquieſçoit pas à ſon jugement, il n'en réſul-

tât de grands troubles (*a*). L'intention de RAMUS n'étoit point cependant de faire un éclat. Il vouloit gagner les esprits, & non les subjuguer. Pour y parvenir, il songea à se procurer un poste, afin d'avoir un prétexte de faire quelque séjour parmi les freres de sa Religion. En passant à Geneve, il demanda une Chaire de Philosophie; mais *Théodore de Beze*, qui ne le perdoit pas de vue, & qui ne cherchoit qu'à l'écarter, empêcha qu'il ne fût reçu.

L'amour de la patrie le ramena chez lui à Paris, à la fin de l'année 1571. Il étoit à peine arrivé, qu'on le sollicita par de grandes promesses à aller en Pologne, auprès du Roi *Sigismond-Auguste*, pour prévenir par son éloquence les Polonois en faveur du Duc d'Anjou, qui fut élu l'année suivante. Ces promesses ne le tenterent point. Il refusa les offres qu'on lui faisoit, en répondant que l'éloquence ne devoit point être mercénaire, & qu'il falloit que la qualité d'homme de bien se trouvât dans un Orateur. Son zèle pour sa religion l'occupoit entiérement. Il en fit en quelque sorte parade, en suivant publiquement le culte & les opinions du Protestantisme. Il fut ainsi compris dans le massacre des Huguenots le 25 Août 1572, le jour de S. Barthelemi. Il étoit alors au College de Presle. Dès la premiere émotion, il alla se réfugier à un cinquiéme étage, dans une espece de grenier dont il faisoit sa bibliothèque. Il y demeura caché deux jours. Son infâme ennemi *Charpentier*, après l'avoir cherché long-temps, l'y découvrit. RAMUS lui demanda la vie; mais cet homme inhumain, feignant de la lui accorder, commença par la lui vendre, en exigeant l'argent qu'il avoit; & après cette action basse & indigne, il eut la cruauté de le livrer aux assassins qu'il avoit à ses gages. Ces bourreaux l'égorgerent & le jetterent ensuite par la fenêtre dans la cour de son College (*b*). Ses entrailles étant sorties de son corps par cette chute, les écoliers, que leurs Régens animoient, les répandirent dans les rues, & traînerent ignominieusement son corps, en le frappant avec des verges, depuis le College de Presle, situé rue des Carmes, jusqu'à la place Maubert, & le jetterent ensuite dans la riviere. Les disciples du défunt vinrent recueillir les malheureux restes de leur maître, ils arrêterent le cadavre flottant sur l'eau vers le Pont S. Michel, & le mirent dans un bachot. Il fut exposé là quelque temps à la curiosité de tout Paris, qui accourut, afin de voir pour la derniere fois le corps de ce grand homme. On prétend qu'un Chirurgien se glissa parmi la foule, & lui coupa la tête; mais on ne sait pas ce que devint le tronc. C'est ainsi qu'il finit le 27 Août 1572, âgé de 67 ans. RAMUS avoit la taille belle & la figure avantageuse, la tête grosse, le front large, le nez aquilin, la barbe noire, grande & bien fournie, & le teint fort brun. Une vigoureuse complexion le rendoit infatigable au travail. Extrêmement dur à lui-même, il couchoit sur la paille, & n'eut point d'autre lit depuis son enfance jusqu'à la vieillesse. Levé ordinairement vers les cinq heures du matin, il employoit tout le jour à lire, à écrire & à méditer; & pour conserver à son esprit plus de liberté pendant la journée, il ne prenoit le matin qu'un léger repas. Le soir il mangeoit un peu davantage. Il se promenoit ensuite pendant deux ou trois heures, ou s'entretenoit avec ses amis. Son aliment ordinaire étoit de la viande bouillie, & sa boisson de l'eau. Ce ne fut que dans un âge un peu avancé qu'il commença à boire du vin par ordre des Médecins. Il prenoit les bains une fois l'année, & tous les jours il lavoit

(*a*) *Kekerman in præcognitis.*

(*b*) Nancelius est peut-être le seul de tous les Historiens de RAMUS, qui ait raconté sa mort telle que je la rapporte. Les autres ont écrit qu'il se cacha dans une cave, & qu'après qu'on l'y eut assassiné, on le jetta par la fenêtre. Lorsque je lus ce trait de la fin de notre Philosophe, je ne pouvois concevoir comment on pouvoit jetter un homme de la fenêtre d'une cave, à moins que cette fenêtre ou soupirail ne répondît à quelque bas fond. Pour m'en éclaircir, je me suis transporté au College de Presle, & M. *Miles*, Principal actuel de ce College, qui a procuré au Graveur le portrait de RAMUS, m'a fait voir obligeamment l'endroit où ce Philosophe s'étoit caché, & m'a aidé de ses lumieres & de ses livres, pour rendre cette histoire plus vraie & plus exacte. Voici le récit de *Nancelius*..... *Inventus quid faceret, quò fugeret, ubi lateret, ad celsissimum Collegii cubiculum conscendit.*

sa barbe & son visage avec un mélange d'eau & de vin blanc. Il garda le célibat avec une pureté qui ne fut pas même soupçonnée de taches, & il évitoit avec soin les conversations malhonnêtes. Il conservoit sa santé, & se guérissoit de ses indispositions par la sobriété, l'abstinence & l'exercice, & sur-tout par celui de la paume. Quant à son caractere, il étoit fort désintéressé & extrêmement libéral, tellement qu'il distribuoit une partie de ses revenus à ceux de ses écoliers qui en avoient besoin. Il avoit beaucoup de fermeté dans ses disgraces, & il ne répondit jamais aux critiques, pour ne pas dire aux satyres qu'on faisoit de ses écrits & de sa personne. D'ailleurs il aimoit beaucoup à se distinguer, & étoit un peu contredisant & opiniâtre. C'est cette humeur qui l'engagea dans des disputes désagréables qu'il auroit pu s'épargner. Cela n'a pas empêché qu'on ne se soit universellement accordé à convenir que c'étoit un des plus puissans génies qui eût paru. Sa sagacité étoit extrême, & son savoir étoit profond. Il passoit non-seulement pour un grand Philosophe, mais pour un Orateur sublime. *Brantôme* dans ses *Mémoires des Hommes illustres*, (Tom. II.) rapporte un trait qui prouve combien il savoit gagner les cœurs par le talent de la parole. RAMUS étant avec le Prince de Condé & l'Amiral de *Coligni*, au voyage de Lorraine, leurs *Rheitres* ne vouloient point passer en France, qu'on ne les eût bien payés; mais notre Philosophe les harangua, & les fit venir sous l'obéissance de ces Généraux aux conditions qu'ils voulurent.

On appelle *Ramistes* les disciples de RAMUS, & *Ramisme* sa doctrine. Cette doctrine se seroit introduite dans les Universités de Hollande, sans les oppositions de *Scaliger*, qui lui fit donner l'exclusion.

On demandera peut-être ce que c'est que cette doctrine, car notre Philosophe n'a point fait de systême proprement dit; mais en examinant tous ses projets, on peut les réduire à ces trois points, en quoi consiste la réforme qu'il a faite dans les Sciences. 1°. A ne pas suivre la Philosophie d'*Aristote*, & à établir cette science sur des principes que le raisonnement seul avoue, sans respect pour aucune autorité. 2°. A commencer l'étude des Mathématiques par les élémens d'*Euclide*, au lieu de se contenter de connoissances vagues de la Sphere céleste & de la Géométrie pratique, comme on le faisoit dans son temps. 3°. A joindre l'étude de l'Eloquence à celle de la Philosophie.

RAMUS avoit eu aussi l'envie de réformer la Grammaire Françoise; il en vouloit principalement à l'ortographe; & il désiroit qu'on écrivît comme on parle. L'essai qu'il donna de ce projet dans un Ouvrage qu'il publia cinq ans avant sa mort, avec le titre de *Grammaire Françoise*, défigura tellement les mots, qu'il fut obligé de les écrire à la maniere ordinaire, afin qu'on pût entendre son Ouvrage. Au reste, cette Grammaire est recommandable par l'exposition des déclinaisons des noms, des conjugaisons des verbes, & par l'ordre & la convenance des mots qui sont réglés par la Syntaxe.

Enfin, quoique ce grand homme n'eût pas fait une étude particuliere des Mathématiques, il en savoit assez pour en connoître les principes, le but, & l'utilité; mais ses connoissances n'avoient pas l'étendue nécessaire pour en étendre les limites. Il écrivit pourtant deux Traités sur l'Arithmétique & la Géométrie, qui ont été publiés en 1599 par *Schoner*, avec ce titre: *Petri Rami Arithmetica, libri duo, Geometria septem & viginti à Lazaro Schonero recogniti & aucti*. RAMUS n'y approuve point la méthode d'*Euclide*, & il en fait une critique dans son Livre. Il prétend que cet Auteur pouvoit suivre un meilleur ordre, c'est celui de l'école. Il l'a adopté dans sa Géométrie; & il ne s'est point apperçu que cet ordre énervoit beaucoup les démonstrations. Aussi toutes ses propositions ne sont que foiblement prouvées: ce qui est le plus grand défaut que puisse avoir un Livre de Mathématiques. Son Arithmétique est d'ailleurs plus théorique que pratique. Et en général toute cette production est fort au-dessous de la réputation de son Auteur.


BACON

BACON. *

DANS le temps que le premier Restaurateur des Siences secouoit le joug de l'ignorance & du préjugé, il se formoit dans le monde un génie sublime, qui donnoit des espérances très-flatteuses, & qui les réalisa par ses succès. Non content de blâmer la doctrine des écoles, il osa jetter les fondemens d'une nouvelle Philosophie. Une imagination vive & une sagacité admirable, lui dévoilerent toutes les connoissances humaines. Il en fit l'analyse, & assigna ce qu'il convenoit de faire pour porter chacune d'elles à son plus haut degré de perfection. Il eut, sans contredit, infiniment plus de vues que *Ramus*, mais il fut aussi moins Philosophe que lui. Aux qualités les plus éminentes, il joignit les plus grandes foiblesses. Cet homme, qui étoit né pour servir de maître aux Grands de la terre, par l'élévation de son esprit, en devint, par un de ces secrets impénétrables de la Providence, l'esclave & presque le valet. Ambitieux à l'excès des honneurs de ce monde, il les rechercha avec le plus grand empressement; & puisque la vérité de l'histoire m'oblige de tout dire, il fit, pour les obtenir, des bassesses indignes d'un homme libre. Si la nature de cet Ouvrage pouvoit comporter une exclamation, je m'écrierois volontiers, à la vue de ce mélange de biens & de maux: Grand Dieu! n'avez-vous allié tant de foiblesses & tant de vertus, que pour humilier l'espece humaine; ou avez-vous voulu par-là consoler cette quantité innombrable de mortels, de la supériorité qu'a sur eux le successeur de *Ramus*! Mais le style d'un Historien doit être simple, & j'avoue que c'est beaucoup pour moi que de le soutenir dans cette composition.

Mademoiselle *Cooke*, fille d'Antoine *Cooke*, Précepteur d'Edouard VI, mariée à *Nicolas Bacon*, Garde des Sceaux & Grand Chancelier d'Angleterre, mit au monde, à la maison d'Yorck, dans le Stran, le 22 Janvier 1561, un fils qui fut le dernier de ses enfans, & qu'on nomma *François Bacon*. Le nouveau né vit à peine le jour, qu'il donna des marques d'une grande activité. Dès qu'il put parler, il se montra d'une maniere très-agréable. La vivacité de son esprit amusoit tous ceux qui étoient auprès de lui. Son pere, qui l'aimoit tendrement, le menoit souvent à la Cour de la Reine *Elisabeth*. Cette Princesse prenoit plaisir à l'entendre parler, & à lui faire des questions. Ses réponses toujours fermes & judicieuses lui plaisoient tellement, qu'elle l'appelloit son petit Garde des Sceaux. Un jour *Elisabeth* lui demanda quel âge il avoit; & le jeune BACON répondit sur le champ: *Madame, je suis né deux ans avant le regne fortuné de Votre Majesté.*

Le Chancelier, qui étoit très-savant & très-vertueux, crut devoir cultiver lui-même cette jeune plante. Il le fit élever chez lui jusqu'à l'âge de douze ans. Il l'envoya alors à l'Université de Cambridge, au College de la Trinité. BACON y fit des progrès si rapides, qu'il finit ses études dans quatre ans. Mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'il commença à entrevoir dès-lors le peu d'utilité de la Philosophie de l'Ecole, & la futilité de ses principes. Il comprenoit déjà que les Sciences

* *Histoire de la Vie & des Ouvrages de* FRANÇOIS BACON, *Grand Chancelier d'Angleterre; peinture exacte, quoique anticipée, de la conduite & du renversement du dernier Ministere, traduction de l'Anglois*: à la Haye, 1742. Il ne faut pas confondre cet Ouvrage avec *la Vie du Chancelier François* BACON, *traduite de l'Anglois*, qui a été imprimée en 1755 à la suite d'un Livre intitulé, *Analyse de la Philosophie de Bacon*. Cette *Vie du Chancelier* n'est point traduite de l'Anglois, mais bien copiée presque mot à mot de la traduction de l'*Histoire de la Vie, &c.* On a supprimé seulement les citations, pour dérouter sans doute le Lecteur, quoiqu'une Histoire sans citations soit un édifice sans fondement.

Discours sur la Vie de Bacon.

Letters and remains of the Lord Chancelier Bacon. Lond. 1734. *Jacobi Brukeri Historia critica Philosophiæ*, Tom. IV. pars altera. *Dictionnaire Historique & Critique* de M. *Chauffepié*, Art. *Bacon*. Et ses Ouvrages.

& les Arts, nécessaires ou utiles à la vie, devoient être établis sur d'autres fondemens.

Quoiqu'il n'eût que dix-sept ans, son pere le jugea assez mûr pour le faire voyager. L'événement justifia la bonne opinion qu'il avoit eue de son fils. BACON ne se borna pas à apprendre la langue de chaque pays où il séjournoit. En génie supérieur, il fit des remarques sur les coutumes & les mœurs des habitans, sur le caractere des Souverains, & sur la constitution des divers Gouvernemens ; & il en composa un petit écrit, qu'il intitula *Observations sur l'état général de l'Europe.*

Notre Philosophe étoit le plus jeune de ses freres ; & comme il étoit aussi le plus spirituel (*a*), le Chancelier avoit pour lui une tendresse toute particuliere. Il s'étoit proposé de la lui témoigner au retour de son voyage, en lui donnant quelque bien, ou quelque charge considérable, pour l'achat desquels il avoit mis à part une somme d'argent assez forte : mais une mort subite l'enleva au milieu de son projet. L'argent entra par cet accident dans la bourse commune, & la portion du jeune BACON fut si petite, qu'il se vit contraint d'y suppléer en embrassant quelque profession lucrative. Plus par nécessité que par inclination, il résolut de s'appliquer à l'étude des Loix Civiles. Il entra dans la Société de Grays, où ses talens l'en rendirent bientôt l'ornement. La douceur de son commerce, & les qualités de son cœur lui procurerent outre cela l'amitié de tous les Membres de cette Société. Il acquit dans peu de temps une si grande réputation, que la Reine, à qui elle parvint, le nomma son Avocat extraordinaire.

BACON avoit alors vingt-huit ans. Dans les momens de loisir que lui laissoient ses occupations, il examinoit en quel état étoient les Sciences en général, remarquant les défauts qui se trouvoient dans la méthode ordinaire de les enseigner, & s'appliquant en même temps à en imaginer quelqu'autre qui en fût exempte. Il composa même de ses réflexions un écrit, qu'il intitula *La grande production du temps* : titre fastueux qu'il désavoua ensuite dans une Lettre adressée au P. *Fulgence*, de Venise. C'étoit ici un essai qui satisfit si peu son Auteur, qu'il le supprima en quelque sorte lui-même. Mais ce fut l'ébauche d'un grand Ouvrage qu'il se proposa d'exécuter. En attendant, les soins de sa fortune l'obligerent de faire diversion à ses études ; & il se trouva engagé insensiblement dans un tourbillon d'affaires très-importantes.

Pendant ces entrefaites, le Grand Trésorier d'Angleterre épousa sa tante. BACON crut devoir profiter de cette alliance, pour obtenir un poste avantageux. Son intention étoit de se procurer un revenu honnête, afin de se livrer avec plus de fruit à l'étude de la Philosophie. Milord *Burleigh* (c'est le nom du Grand Trésorier) s'intéressa si vivement en sa faveur, qu'il lui procura, malgré une très-forte opposition, la survivance de la charge de Garde des Registres de la Chambre Etoilée, dont le revenu étoit de 1600 livres sterlings : mais il ne jouit de ce revenu qu'après la mort de celui qui la possédoit, laquelle n'arriva que vingt ans après. Il n'en étoit donc pas pour cela actuellement plus à son aise ; & quoique son adresse à s'insinuer, son éloquence & son rare savoir, fissent l'admiration de toute la Cour, on ne se pressoit point de les reconnoître par des récompenses proportionnées à son mérite. La Reine même l'admettoit souvent en sa présence, & le consultoit sur les affaires de l'Etat, sans songer à rendre sa condition meilleure. Le fameux Comte d'*Essex*, auquel il s'étoit attaché, & qui l'estimoit beaucoup, en parloit néanmoins souvent à Sa Majesté. Il ne cessoit de la solliciter en sa faveur ; & parmi plusieurs places qu'il lui avoit demandées pour lui, il avoit agi avec toute la chaleur d'un véritable ami, pour obtenir celle de Solliciteur Général ; mais il avoit toujours été refusé.

(*a*) BACON avoit cependant un frere qui avoit beaucoup d'esprit, nommé *Antoine* BACON. Il est Auteur des *Mémoires du regne d'Elisabeth depuis* 1581 jusqu'à sa mort, & a laissé 16 Volumes *in folio* de Manuscrits, qui sont dans la bibliotheque du Palais de Lambeth, résidence ordinaire des Archevêques de Cantorberi.

Tout le monde fait que le Comte étoit le favori d'*Elisabeth*, & que cette Princesse a eu un grand fond de tendresse pour ce Seigneur. Elle l'avoit élevé par différens degrés d'honneurs jusqu'à la charge de Comte-Maréchal d'Angleterre. Cette faveur rendoit le Comte d'*Essex* un peu fier. Il dédaignoit toutes ces finesses, ces dissimulations & cette complaisance basse qu'on a ordinairement à la Cour. Il blâmoit, sans ménagement, ce qu'il trouvoit répréhensible; & cette franchise jointe à son crédit, lui avoit suscité plusieurs ennemis qui ne laissoient échapper aucune occasion de représenter à la Reine, que non content d'être son favori, le Comte d'*Essex* vouloit encore être son maître. Aussi la Reine prenoit souvent plaisir de mortifier son orgueil, en refusant d'avancer ceux de ses amis qu'il lui avoit recommandés.

Outre cela, il y avoit à la Cour un Seigneur puissant, nommé *Cecil*, qui n'étoit pas seulement ennemi du Comte d'*Essex*, mais qui, ayant conçu une secrette jalousie contre BACON, à cause de ses talens supérieurs, parloit souvent de lui à la Reine comme d'un homme de pure spéculation, uniquement appliqué à des recherches philosophiques, & par conséquent incapable de la servir utilement, & nullement propre au maniement des affaires. Ce Seigneur étoit cependant son cousin germain; mais cet indigne parent, pour satisfaire son ambition, ne connoissoit ni mérite, ni parenté. De lâches artifices couvroient le fond de son cœur & ses manœuvres; & en courtisan dissimulé, il faisoit semblant de s'intéresser pour lui publiquement, tandis qu'il lui rendoit en secret les plus mauvais offices. Cette conduite aigrit si fort BACON, qu'il étoit sur le point de se retirer, & de porter même dans quelque pays étranger son dépit & son ressentiment, lorsque le Comte d'*Essex*, fâché de ne rien obtenir pour son ami, voulut le dédommager de sa propre bourse. Il obligea notre Philosophe à accepter son parc de Twitenham, & son jardin de Paradis, que celui-ci vendit près de deux mille livres sterlings, quoique ce bien valût davantage. Cette générosité, accompagnée des témoignages les plus vifs d'estime & d'amitié, toucha extrêmement BACON. Il est sans doute autant douloureux pour son Historien, que flétrissant pour sa mémoire, d'être forcé d'ajouter qu'il étouffa en quelque sorte ces sentimens de reconnoissance dans une occasion où il auroit dû les manifester.

Tout le monde fait la fin tragique du Comte d'*Essex*, qui a fourni à plusieurs Auteurs dramatiques le sujet d'une Tragédie intéressante. Ce Seigneur perdit la tête sur un échafaud, pour avoir conspiré contre la Reine. BACON, en qualité de Conseiller de Sa Majesté, fut chargé de l'instruction de son procès: mais il se comporta dans cette instruction avec tant de modération & de sagesse, qu'il n'essuya à cet égard aucun reproche. Peut-être auroit-il mieux fait de refuser cet emploi, à l'imitation de M. *Velverton*, Procureur Général, qui aima mieux s'exposer à encourir la disgrace du Roi, que de faire la fonction de sa charge contre le Comte de *Sommerset*, qui la lui avoit procurée.

Ce n'est pourtant pas là la plus grande faute que notre Philosophe ait faite. Le Comte étoit aimé de la Nation. C'étoit un des plus beaux hommes & des mieux faits de son temps. Jeune encore, aux graces extérieures du corps, il joignoit des qualités très-aimables. Il étoit brave, magnanime & populaire. Aussi son exécution excita une pitié universelle, & le murmure de la multitude. Le peuple tint même des discours si libres & si injurieux contre la Reine, que le Ministere crut devoir justifier sa conduite aux yeux du public. Il chargea de cette tâche BACON, qui passoit pour une des meilleures plumes de son temps. Notre Philosophe eut ordre d'y travailler, & la foiblesse d'obéir. On prétend que par un de ces traits détestables, qu'on ne connoît guère que dans les Cours, ses ennemis lui avoient fait donner cette commission, afin de le perdre de réputation. Quoi qu'il en soit, jamais écrit ne diffama plus son Auteur. Tout le monde fut indigné que BACON eût prêté sa plume pour noircir son bienfaicteur. L'indignation fut même

portée à un tel point, qu'on attenta plusieurs fois à sa vie. Notre Philosophe publia, pour sa justification, une *Apologie* de sa conduite. Il y exposa avec autant de force que de vérité, les bons offices qu'il avoit toujours rendu au Comte d'*Essex*, les sentimens de reconnoissance dont il étoit toujours pénétré, & la nécessité où il avoit été de rendre ses crimes publics. Cet écrit calma bien les murmures du peuple, mais il ne satisfit point entiérement ceux qui avoient connu toute l'étendue de l'amitié du Comte pour BACON.

Elisabeth ne survéquit qu'environ un an à son favori. *Jacques VI* Roi d'Ecosse, qui lui succéda, ne tarda point à reconnoître le mérite de notre Philosophe. A peine assis sur le trône, il l'admit à sa Cour, & le créa lui-même Chevalier. BACON tâcha de mériter de plus en plus les bonnes graces de son Souverain, & de gagner l'estime de ses compatriotes. Dans cette vue, il publia un Ouvrage, intitulé : *Du progrès & de l'avancement des Sciences*, qui ne fut pas seulement accueilli en Angleterre, mais qui excita l'admiration de tous les Savans de l'Univers. On y vit avec plaisir l'état des Sciences ; quelles étoient celles qui avoient été le plus cultivées ; celles qu'on avoit négligées, ou qui restoient inconnues, & par quelle méthode on pouvoit perfectionner les unes, & faire des découvertes dans les autres.

Cet Ouvrage parut d'abord en Anglois. Le Docteur *Plaipser* voulut le traduire en Latin pour le répandre davantage. Il montra sa traduction à l'Auteur, qui ne la goûta point. Ce Docteur étoit plus Grammairien que Philosophe. Aussi s'attacha-t-il plus à polir son style, qu'à rendre le sens des pensées. Quelques amis de BACON l'engagerent à le traduire lui-même, & lui offrirent leurs secours. Mais cette traduction ne parut qu'en 1623.

L'honneur que cette production fit à notre Philosophe, aigrit la mauvaise humeur de ses ennemis. Son indigne cousin (Milord *Cecil*) devenu Comte de Salisbury, qui lui avoit été si contraire sous le règne d'*Elisabeth*, redoubla d'ardeur pour lui nuire. A cet ennemi secret & dangereux, se joignit un adversaire déclaré & violent. C'étoit *Edouard Coke*, Magistrat sévere, qui s'étoit acquis l'estime du public par une connoissance profonde des Loix Civiles. Il passoit même pour le plus habile Jurisconsulte qu'il y eût en Angleterre ; & quoiqu'il jouît par-là d'une grande réputation, il n'en étoit pas moins jaloux de celle de BACON. De son côté, notre Philosophe ne voyoit point sans foiblesse, pour ne pas dire sans envie, cette haute considération où M. *Coke* étoit parvenu, & cette double rivalité de gloire étoit préjudiciable à l'un & à l'autre.

Malgré ces obstacles à son avancement, il sollicita avec tant d'empressement une place, qu'il obtint enfin en 1607 celle de Solliciteur Général. En cette qualité, il fut employé à solliciter dans le Parlement l'union de l'Ecosse & de l'Angleterre. Il développa à cet effet une éloquence forte & séduisante ; mais la Chambre des Communes, en rendant justice à l'Orateur, tint ferme contre cette réunion.

Il fut plus heureux dans une affaire qui suivit de près celle-ci. Le Roi demandoit au Parlement qu'on naturalisât tous les Ecossois nés depuis son avénement à la Couronne. M. *Coke* s'opposa à cet acte ; mais BACON en fit voir l'utilité avec tant d'évidence, qu'il emporta tous les suffrages. Dans un beau discours qu'il prononça devant les Juges, il prouva que les Monarchies ne subsistent pas en vertu d'une loi établie, mais qu'elles sont fondées sur le droit naturel.

Dans les momens de loisir que lui laissoient les fonctions de sa charge, notre Philosophe composa un Traité, qui parut sous ce titre : *De la sagesse des Anciens* ; c'est-à-dire, de la science des Anciens ; car le but de cet Ouvrage est de développer leurs connoissances, & non leurs moeurs. BACON croit que les Fables de l'Antiquité contiennent le fonds de ces connoissances ; & par le moyen d'une érudition vaste & profonde, il enrichit extrêmement la savante Antiquité, beaucoup plus qu'elle ne l'étoit vraisemblablement. Par exemple, pour expliquer l'origine de ce monde, il dit que le Ciel étoit le plus ancien des Dieux ;

Dieux ; que Saturne (le Temps), comme s'il avoit voulu rester seul, après avoir privé son pere de la faculté d'engendrer, avoit dévoré ses propres enfans, à mesure qu'il les produisoit. Jupiter lui échappa ; lui fit la guerre ; le mit aux fers, & s'empara de son trône. Il fit plus. Il voulut encore le mettre hors d'état d'avoir une postérité. Il lui arracha les parties de la génération, & les jetta dans la mer. Cela produisit une écume, dont Venus naquit. Le régne de Jupiter fut troublé par des Géans ; mais leur défaite assura pour toujours sa gloire & sa puissance.

Telle est l'emblême de l'éternité de la matiere, d'où le Temps fit éclore le Monde. Le Ciel est le voile de la nature, qui embrasse tout le globe de l'Univers. Il est infécond, car la masse de la matiere ne peut augmenter. Les enfans dévorés par Saturne, sont les premieres combinaisons pour produire le Monde, ou les essais de la production de l'Etre, toujours détruit, & toujours repris par le Temps, jusqu'à ce qu'après bien des métamorphoses inutiles, & des générations imparfaites, la nature reprit cet état de consistance & d'harmonie où nous la voyons. L'Univers ne fut pas d'abord paisible. Les Elémens encore indociles lutterent contre le nouveau joug, mais ils reprirent insensiblement une situation permanente. Saturne replongea ensuite le tout dans la confusion. On trouve après cela le développement de la matiere par la Fable de l'Amour & du Chaos, qui, tous deux fils des Ténébres, enfanterent les Dieux & l'Univers.

C'est ainsi que BACON explique la Fable, & qu'il conçoit sous l'allégorie de cette fiction une science fort étendue. Cette production parut en 1610. Elle accrut beaucoup l'estime que le Roi & le Parlement faisoient du mérite de l'Auteur. De sorte que le Lord *Salisbury* étant mort en 1613, & la charge de Chef-Justice des Plaidoyers étant devenue vacante, il l'obtint à la premiere demande qu'il en fit. Cette charge lui rapporta six mille livres sterlings par an, qui joints à seize cens livres sterlings de rente qu'il retiroit de sa place de Garde des Registres del a Chambre Etoilée, dont il étoit entré en possession, lui formoient un revenu très considérable.

Le Comte de *Sommerset* étoit alors le favori de *Jacques VI.* C'est un homme qui a joué un rôle singulier en Angleterre, & qui avoit mérité par ses forfaits le dernier supplice. Il est étonnant de lire dans l'Histoire de ce Royaume, qu'un particulier d'une naissance assez obscure, ait pu monter son crédit assez haut pour commettre impunément toutes sortes de crimes, & braver en même temps, & son Souverain & les Loix. Son impudence & ses excès révolterent enfin la Justice. Elle le cita à son Tribunal. BACON fut un de ses examinateurs, & il fallut dans cette affaire, qu'il conciliât la foiblesse du Roi & l'insolence du coupable avec l'intégrité de sa commission. C'est ce qu'il fut faire avec tant de sagesse & de circonspection, qu'il satisfit également & son maître & les Juges.

La maniere dont il se comporta envers le successeur de *Sommerset*, n'est pas si digne d'éloge. La soif des honneurs & des dignités étoit toujours chez lui très-ardente. Cette passion, si indigne d'un Philosophe, lui voiloit souvent ce qu'il se devoit à lui-même. Persuadé que par le crédit du nouveau favori (le Duc *de Buckingham*), il pouvoit s'élever davantage, il ne rougissoit pas de lui faire sa cour. Il se rendoit encore nécessaire auprès de lui par des emplois très-subalternes, qu'il avoit la bassesse d'accepter. En vérité, c'est une chose incompréhensible, qu'un homme ait eu tant de foiblesses avec de si belles qualités. Son intention étoit de parvenir, par son crédit, aux premieres dignités : il réussit.

Le Chancelier étant mort, notre Philosophe mit tout en œuvre pour lui succéder. Il travailla d'abord à ruiner dans l'esprit du Roi tous ceux que la voix publique nommoit à cette place éminente. Il chercha sur-tout à en écarter son rival, M. *Coke*, qui pouvoit y avoir quelque droit. Il engagea ensuite le Duc *de Buckingham* à agir vivement en sa faveur. Et après avoir fait valoir l'autorité qu'il avoit dans la Chambre des Communes, il finit

par promettre qu'il feroit très-foumis & très-obéiffant aux ordres de la Cour. Ces dernieres raifons furent d'un grand poids. Le Roi favoit que le poftulant jouiffoit de l'eftime & de la confidération de tous les Anglois. Il fe fouvenoit que quand le Parlement fut affemblé en 1614, il fe diftingua avantageufement par une marque de faveur fignalée, en lui donnant féance dans la Chambre baffe, quoique fa charge de Procureur Général l'en exclût, & qu'il fût d'ailleurs très-aigri contre les Miniftres. Ce Prince n'avoit pas auffi oublié avec quelle adreffe & quelle prudence il avoit gagné la confiance de la Cour & de la Nation dans une affaire importante où il fut employé en qualité de Membre du Confeil Privé du Roi. Tous ces motifs déterminerent le Roi à lui remettre premiérement les Sceaux qu'il reçut le 17 Mars 1617 avec le titre de Lord *Kéeper*. Deux ans après, il fut nommé Grand Chancelier d'Angleterre & Baron de Saint-Alban : titre qu'il changea l'année fuivante en celui de Vicomte.

Son ambition fatisfaite, la Philofophie reprit fes droits fur fon efprit. Il connut alors par expérience ce que valent ces grands titres, qui flattent tant les hommes frivoles. Il y avoit déjà douze ans qu'il travailloit à fes heures de loifir, & dans les momens où fon defir de s'élever lui donnoit quelque repos, qu'il travailloit, dis-je, à fon grand Ouvrage de l'*Inftauration des Sciences*. Il mit enfin la derniere main à la feconde partie, & il la publia fous ce titre: *Novum Organum Scientiarum*. (Nouvel Organe des Sciences). Son but étoit d'enfeigner un Art qui pût fervir à l'invention des autres Arts, & à faire des découvertes réelles & d'un ufage général pour la vie humaine. A cet effet, il vouloit qu'on tournât fon attention des idées abftraites aux chofes mêmes; qu'on abandonnât les frivoles fpéculations de l'École, plus propres, difoit-il, à embrouiller l'entendement qu'à l'éclaircir, & qu'on ne s'attachât qu'aux faits & à l'expérience, pour découvrir par cette voie les loix de la nature.

Afin de mettre ce plan à exécution, il commence par déraciner de notre efprit les erreurs qui y croiffent naturellement, ou qui y ont été plantées par l'éducation & fomentées par l'autorité. Il enfeigne enfuite comment par les faits & les expériences, par une bonne & folide induction, on peut découvrir les phénomènes & les propriétés des chofes naturelles. C'eft-à-dire, qu'il veut qu'après les avoir recueillis & rapportés, ces phénomènes, avec une exacte impartialité, & après les avoir examinés de tous les côtés avec la plus grande attention, on déduife quelque vérité utile, ou qui puiffe conduire à quelque découverte. En faifant marcher ainfi de concert l'expérience & le raifonnement, pour fe prêter un fecours mutuel, l'Auteur donne un moyen de changer toute la face de la Philofophie de fon temps, de la renouveller, & de porter les Sciences au plus haut dégré de perfection.

Il y a dans ce bel Ouvrage une penfée trop utile pour la paffer fous filence. La voici. L'entendement humain ne fe borne pas feulement à des recherches ftériles, mais il reçoit des impreffions & des affections de la volonté: ce qui produit une connoiffance telle que le cœur la défire; car on croit bien plus aifément ce qu'on fouhaite être vrai. On rejette donc les vérités difficiles à découvrir par impatience, & celles d'un autre genre, parce qu'elles répriment nos défirs & limitent nos efpérances. En un mot, la volonté féduit l'entendement par mille manieres.

Pendant que BACON fe livroit à l'étude de la Philofophie, le Duc *de Buckingham* faifoit un abus étrange de fon autorité, & les Officiers de la Chancellerie commettoient avec lui des malverfations très-répréhenfibles. Le Duc mettoit des taxes arbitraires fur les denrées les plus utiles; les Officiers du Chancelier fcelloient & expédioient fans examen les Lettres Patentes néceffaires à cet effet; & ceux qui étoient chargés de percevoir la rétribution de ces taxes, fe comportoient de la maniere la plus dure & la plus criante.

Dans ces conjonctures, le Roi ayant été obligé de convoquer le Parlement pour demander des fubfides fous prétexte d'ai-

der son gendre à recouvrer le Palatinat, les Communes accorderent d'abord ce qu'il demandoit; mais elles firent en même temps des recherches sur les impositions arbitraires, qui depuis sept ans étoient devenues insupportables au peuple. On s'étoit plaint de ces abus au Parlement, & ils y avoient été séverement censurés. Les Communes ne s'en tinrent pas là. Elles voulurent remonter jusqu'à leur premiere cause, pour découvrir comment les Patentes qui les avoient occasionnés, avoient pu passer aux Sceaux. Ces recherches découvrirent les autres malversations qu'on avoit commises dans la Chancellerie. On forma de tout cela une plainte au Parlement, qui allarma le Roi pour son Chancelier, & plus encore pour son favori. Ce Prince comprit le danger où ils étoient. Son intention étoit bien de les sauver l'un & l'autre; mais il falloit nécessairement qu'il abandonnât ou le Duc *de Buckingham* ou BACON. Sa passion l'emporta sur la raison, & le Chancelier fut sacrifié au favori. Pour opérer cet effet, le Roi défendit à BACON de se justifier. Sa Majesté comprenoit que notre Philosophe, qui s'étoit acquis l'estime de la Nation, qu'on écoutoit avec tant de plaisir, & qui connoissoit les mauvaises pratiques du Ministere, auroit dévoilé avec succès les fraudes qu'on avoit faites pour l'obliger à sceller les Patentes, quoiqu'elles fussent contraires aux Loix. Elle jugeoit avec raison que tous ces éclaircissemens ne pouvoient manquer de perdre le Duc de *Buckingham*, qui étoit l'objet principal de la haine de la Nation. C'est pourquoi elle ne voulut pas même qu'il fût présent à l'instruction de son procès, & lui donna sa parole, qu'elle trouveroit moyen de prévenir sa condamnation, ou que si cela étoit impossible, elle le récompenseroit abondamment d'un autre côté. BACON obéit, & cette obéissance causa sa perte.

Le 12 Mars 1621, la Chambre des Communes nomma un Comité pour rechercher les abus qui s'étoient commis dans les Cours de Justice. Quelques jours après, un Gentilhomme nommé *Robert Philips*, porta des plaintes contre le Chancelier, & demanda que chaque article de ces plaintes fût exposé en particulier sans la moindre exagération. Le 19 du même mois, il y eut une conférence entre des Membres des deux Chambres, dans lesquelles quelques Seigneurs prirent connoissance de cette affaire. Dès que cela fut répandu dans le Public, il s'éleva une foule d'accusateurs contre l'infortuné Chancelier; & les personnes qui, malgré les présens qu'elles avoient faits à ses Officiers, avoient perdu leur procès, furent celles qui crierent le plus haut.

Pendant cet orage, BACON étoit retenu dans son Hôtel par une indisposition réelle ou prétendue. Il y dévoroit le chagrin que lui causoit & sa complaisance pour le Roi, & ses foiblesses passées à l'égard de ses gens. Au milieu de ses douleurs, il eut encore celle d'apprendre que le Roi s'étoit rendu à la Chambre des Seigneurs, qu'il avoit demandé grace pour son favori, & qu'il n'avoit pas dit un mot en sa faveur.

Après trois semaines de vacance, le Parlement s'assembla pour terminer cette affaire; & ne pouvant plus punir le Ministre, toute l'indignation des Seigneurs tomba sur le Chancelier. En vain le Prince de Galles présenta, pour les appaiser, la confession qu'il leur fit tenir, leur esprit irrité ne put entendre aucun accommodement. Dans cette confession, BACON renonçoit à toute justification, & ne demandoit d'autre grace, si ce n'est que *son humble confession fût sa sentence, & la perte des Sceaux sa punition*. Malgré cette soumission, il fut obligé de répondre en détail sur chaque article d'accusation: ce qu'il fit le 21 Mai, avouant dans les termes les plus exprès toutes les malversations dont on le chargeoit (en 28 articles différens) & se remettant entierement à la clémence des Juges. Malgré cet aveu si humiliant, le Parlement étoit si indigné de tout ce qui s'étoit passé, qu'oubliant les grandes qualités de BACON & ses vertus, il le condamna à payer quarante mille livres sterlings d'amende, à être emprisonné dans la Tour sous le bon plaisir du Roi; le déclara incapable de posséder aucune charge dans l'Etat, d'avoir jamais séance au Parlement,

& lui défendit d'approcher de la Cour. On voit par-là que le Chancelier paya & pour lui même, & pour le Duc de *Buckingham;* car le jugement est aussi févere que s'il eût été question de crime de haute trahison & de Leze-Majesté.

BACON alla à la Tour, où il ne resta que peu de jours. Le Roi lui rendit la liberté, & lui remit l'amende à laquelle le Parlement l'avoit condamné. Il présenta bientôt après une requête à Sa Majesté, pour la supplier d'annuller entierement sa sentence, *afin que cette ignominie dont il étoit couvert, fût effacée, & que sa réputation pût être transmise sans tache à la postérité.* Le Roi lui accorda tout ce qu'il demandoit, & annulla la Sentence. En conséquence de ce plein & entier pardon, il fut admis à prendre séance au Parlement que *Charles I* convoqua : mais ce ne fut point pour se charger de nouveaux titres. Il étoit bien revenu de cette folle ambition, & il comprenoit mieux que jamais que l'ombre de la retraite & les plaisirs de l'étude étoient préférables au poste le plus éclatant.

Notre Philosophe avoit assez proche de Londres une maison de campagne embellie de tous les ornemens qui peuvent réjouir un esprit aigri par les disgraces. Il s'y retira pour s'y livrer plus librement à la Philosophie, & pour y passer le reste de ses jours. Le premier fruit de ce recueillement fut l'*Histoire de Henri VII*, qu'il publia en 1622. Le Roi goûta fort cette Histoire; & l'ayant fait lire au Baron de *Brook*, celui-ci dit, en la rendant au Prince : » Recommandez à l'Auteur d'avoir de bon » papier & de bonne encre; car il ne lui » manque pas autre chose pour être lu & » admiré «.

BACON reprit ensuite le projet qu'il avoit formé de faire une revue générale des Sciences, & d'établir un nouveau systême de Philosophie fondé sur le raisonnement & l'expérience. Pour conserver l'ordre dans cette grande entreprise, il rangea les connoissances humaines en trois classes, l'Histoire, la Poësie & la Philosophie, qui proviennent de la mémoire, de l'imagination & de la raison. Il examina après cela ce qu'il y avoit de défectueux & d'erroné en chacune de ces classes; mit à l'écart les choses qu'on avoit commencé à éclaircir, & celles auxquelles on n'avoit point touché; & chercha les moyens de perfectionner ce qui étoit fondé sur de bons principes, de rectifier les erreurs, & de suppléer les omissions. Un dessein si vaste exigeoit une érudition immense, pour savoir les découvertes qu'on avoit faites jusques-là, & une sagacité prodigieuse pour être en état de prononcer sur la valeur de ces découvertes.

Mais ce n'étoit point assez de proposer un nouveau plan d'étude; il falloit encore faire voir comment on pouvoit mettre ce plan à exécution. C'est ce qui engagea notre Philosophe à composer une *Histoire naturelle & expérimentale.* Il imagina à cet effet des expériences pour servir de matériaux à son Ouvrage. Il avoit disposé à différens endroits de sa maison un nombre infini de vases & de fioles, dont les unes étoient remplies d'eaux distillées, les autres d'herbes & de métaux; & il y en avoit qui contenoient divers mélanges & compositions. Toutes ces bouteilles étoient exposées à l'air pendant toutes les saisons de l'année. Il observoit par ce moyen les différens dégrés du chaud & du froid, du sec & de l'humide, les fermentations, les corruptions, les productions & les autres effets de la nature. Ces observations lui firent découvrir trois espéces de machines, dont on a trouvé une idée dans les manuscrits qu'il a laissés après sa mort.

La premiere de ces machines étoit une sorte de Baromètre. Elle montroit l'état du temps à toute heure par le moyen d'un tube de verre dans lequel étoit renfermée une petite quantité d'eau. BACON l'appelle dans ses Œuvres (Tom. II.) *Vitrum calendare.*

La seconde invention consistoit en une *Machine pour connoître ce qui se passe dans l'ame* (ou dans le corps). C'étoit deux pierres triangulaires, qui imitoient le mouvement sympathique du fer & de l'aimant, composées principalement de rosées & autres ingrédiens, & qui avoient cette vertu que si, après les avoir mises sur une table de marbre, on les pressoit foiblement pendant environ dix minutes, la chaleur de la

main produifoit en elles une attraction réciproque, qui imitoit le mouvement du cœur d'une maniere très-fenfible.

Enfin il s'agiffoit dans la troifiéme machine de *repréfenter le mouvement des Planètes*. Voici comment BACON en parle. » J'ai, dit-il, une fois repréfenté le mouvement des Planètes par des fils d'archal, » tels qu'ils font fans le fecours des cercles, » &c. & cela repréfentoit des mouvemens » fort extraordinaires. Tantôt elles fe mouvoient en fpirale, tantôt en avant, tantôt » en arriere: tantôt elles décrivoient des » cercles plus grands & plus élevés, tantôt » plus petits & plus bas: tantôt elles alloient vers le Nord, & tantôt vers le Sud, » &c «.

Tous ces travaux lui firent connoître que l'étude de la nature étoit immenfe. Il s'arrêta, & conçut le projet d'une *Hiftoire de la Nature*, pour favoir à quoi cette étude pouvoit fe réduire. Dans cette Hiftoire, il rangea tous les phénomènes en trois claffes. La premiere contient l'Hiftoire des générations & des productions de toute efpéce. Il met dans la feconde les prætergénérations ou les productions qui s'écartent de la voie commune. Et il comprend dans la troifiéme l'Hiftoire de la Nature en tant que retardée ou fecondée, changée ou mife à la torture par l'art humain. Cette Hiftoire a deux ufages. 1°. Elle peut conduire à la connoiffance des qualités en elles-mêmes. 2°. Elle fert de guide pour les recherches philofophiques.

Après la collection de ces matériaux, & après avoir trouvé une méthode pour les mettre en œuvre, notre Philofophe jugea qu'il étoit néceffaire de diriger l'efprit dans fes recherches. Il forma donc une *Echelle de l'entendement* (*Scala intellectûs*; c'eft le titre de cette production) pour qu'il montât réguliérement, & par dégrés, aux plus hautes connoiffances. Dans cet Ouvrage, il propofe certains exemples pris des fujets les plus nobles en leur genre, & extrêmement différens les uns des autres, afin qu'on ne manque pas d'exemples.

Sans fe permettre aucun relâche, il compofa tout de fuite des traités particuliers fur les phénomènes de la nature. Il écrivit fur les vents, fur la vie & la mort, fur la réfraction & la condenfation, & fur les trois principes des Chimiftes, qui font le fel, le foufre & le mercure. Et pour couronner ce travail, il forma le projet de deux Ouvrages; l'un fur la méthode fcholaftique, dont il vouloit fe fervir comme d'un échafaud, pour former un fyftême complet de Philofophie; l'autre fur une Philofophie fcientifique, & réduite en axiomes: mais il ne conçut guère que le titre & le plan général de ces Ouvrages. Celui du premier eft: *Anticipationes Philofophicæ fecundæ*; & le fecond eft intitulé: *Philofophia prima five activa*.

Ainfi abforbé dans les recherches au fond de fon cabinet, BACON avoit prefque oublié qu'il n'étoit plus riche, & qu'on ne pouvoit pas vivre fans biens. Ses affaires domeftiques étoient dans un état pitoyable. Son grand défintéreffement, la prodigalité & le pillage de fes Officiers lorfqu'il étoit Chancelier, les dettes qu'il avoit contractées dans le temps qu'il fut promu à cette dignité, & les dépenfes qu'il avoit faites pour fes expériences, avoient tellement altéré fes fonds, qu'il fe trouva réduit à une grande extrémité, pour ne pas dire à l'indigence. Afin de rétablir un peu fa fortune, il demanda au Duc de *Buckingham* la Prevôté du College d'Exton; & cet homme faux & inique eut la dureté de la lui refufer. Il s'adreffa au Roi par une lettre dans laquelle il fe répandit en plaintes & en fupplications tout-à-fait indignes de lui, & le Roi lui accorda ce qu'il demandoit.

Son efprit, qui ne laiffoit rien paffer fans examen, réfléchit fur la conduite qu'on tenoit à fon égard; fes réflexions firent naître deux Ouvrages dans lefquels il développa ce que pouvoit l'art de la parole fur le menfonge & la vérité. Le premier Ouvrage eft un recueil d'Antithèfes, intitulé *La Logique des Rhéteurs, ou l'abus de la raifon dans l'Eloquence*. Notre Philofophe met enfemble dans ce livre les propofitions contradictoires, & fait voir ainfi qu'il n'y a point de propofition quelque raifonnable qu'elle paroiffe, qui ne puiffe être détruite par une autre auffi raifonnable. Voici quel-

ques exemples de cette dangereuse vérité.

Les Philosophes disent que l'homme qui n'ambitionne que les richesses, met son ame à prix; & ils demandent si l'on doit rapporter le bonheur au plaisir ou à la vertu. Et les gens du monde soutiennent que cette délicatesse est misérable, & qu'on doit chercher les richesses qui sont bonnes à tout.

Les honneurs servent à mettre une valeur à notre mérite, & à le rendre public. Cette proposition paroît très-raisonnable, & cependant elle ne l'est point; car les honneurs sont de faux poids qui ne font que supposer le mérite des hommes, sans faire connoître leur valeur intrinséque.

Les éloges du peuple tiennent de l'inspiration, & sont par conséquent la récompense la plus flatteuse pour la vertu. Proposition contradictoire. Le peuple loue les plus minces vertus qui sont à sa portée: il admire les vertus éclatantes qui sont équivoques, & n'apperçoit pas les vertus sublimes.

Il semble que rien n'est si beau que la complaisance, parce qu'un complaisant se prête toujours aux sentimens & au goût des autres. Cependant la complaisance est une servitude perpétuelle. Les offres du complaisant ne sont pas des services, & ses refus sont des injures.

La vanité nuit à soi & aux autres: elle corrompt le principe de nos meilleures actions, nous en dérobe tout le mérite, & nous rend insupportables à ceux avec qui nous vivons, puisqu'elle nous suggere de nous élever au-dessus d'eux. Voici la proposition contradictoire. La vanité corrige beaucoup de vices, & nous rend propres à de grandes actions.

Le courage nous apprend à voir le danger d'un œil ferme, ou pour l'éviter, si l'honneur le permet, ou pour l'affronter, si l'honneur le commande. Proposition contradictoire. Un homme qui ne craint pas pour sa vie, ne ménage guère celle des autres.

Les bienfaits nous imposent des obligations d'autant plus sacrées, qu'elles n'ont dépendu que de notre choix; & par conséquent l'ingratitude est un vice. Proposition contradictoire. L'ingrat rend souvent justice à son bienfaiteur en l'oubliant, & il se rend toujours justice à lui-même en conservant son indépendance.

L'autre Ouvrage de BACON a un rapport plus intime avec les injustices qu'il éprouvoit. Il s'agit de la couleur qu'on peut donner au vice & à la vertu, à la vérité & à la fausseté, pour les faire prendre l'une pour l'autre suivant qu'on a intérêt de masquer la vertu, ou de déguiser le vice. Aussi l'a-t-il intitulé *Les couleurs du bien & du mal.* L'Auteur dit que quand on délibere, il s'agit de savoir ce qui est bon & ce qui est mauvais; par rapport au bien, quel est le plus grand bien; par rapport au mal, quel est le plus grand mal: en sorte que quand il est question de persuader & de faire paroître les choses bonnes ou mauvaises, cela ne se fait pas seulement par de bonnes & solides raisons, mais en peignant les choses de certaines couleurs. Car outre la vertu que ces couleurs ont de faire paroître les objets tout différens de ce qu'ils sont réellement, elles sont encore très-propres à induire en erreur ou à fortifier la persuasion de ce qui est vrai.

Qu'on cesse donc de s'étonner s'il se commet tant d'injustices dans le monde, & si le Duc de *Buckingham* put faire oublier à la Cour, & le mérite de BACON, & les services qu'il avoit rendus à la patrie, & l'honneur qu'il faisoit à la Nation. Fatigué par les réflexions que ces deux livres avoient suggérées, notre Philosophe résolut enfin d'abandonner l'homme à son mauvais sort; il reprit l'étude de la nature. Un jour, comme il suivoit une expérience sur la conservation des corps, il resta si longtemps à l'air, qu'il fut saisi tout d'un coup d'une douleur d'estomac assez vive, & d'un grand mal de tête. La fievre survint, & il sentit alors tout le danger de sa maladie. Il étoit logé chez le Comte d'*Arundel*, à Highgate. Il lui écrivit dans ce triste état une lettre, où il se compare à *Pline* le Naturaliste, qui perdit la vie, en voulant examiner avec une curiosité trop dangereuse les embrasemens du Mont-Vésuve. Son mal empira, & il succomba le 9 Avril *1626*, âgé de soixante-six ans.

Il fut inhumé dans l'Eglise Saint Michel, proche Saint-Alban, sans appareil & sans pompe. On ne songea pas même à mettre aucune marque extérieure de distinction au lieu de sa sépulture. Mais le Chevalier *Thomas Meautis*, qui avoit été un de ses Officiers, lorsqu'il étoit Chancelier, y fit poser une tombe avec une épitaphe. Cette tombe est de marbre blanc. BACON est représenté assis dans la posture d'un homme qui médite. L'épitaphe composée par le Chevalier *Henri Wolton*, est conçue en ces termes : *Franciscus* BACON, *Baro de Verulam, Sancti Albani Vicecomes, seu Notioribus titulis, Scientiarum lumen, facundiæ lex, sic sedebat. Qui postquam omnia naturalis sapientiæ & civilis arcana evolvisset, naturæ decretum explevit : composita solvantur : anno Domini* 1626, *ætatis* 66. Thomas Meautis, *superstitis cultor, defuncti admirator*, H. P. c'est-à-dire : » C'est ainsi » qu'étoit assis *François* BACON, Baron de » Verulam, Vicomte de Saint-Alban; ou » pour le désigner par des titres plus illustres, la lumiere des Siences, & la régle » de l'Eloquence. Après avoir dévoilé » tous les mysteres de la nature & de la » politique, il a payé le tribut à la nature, » & a obéi à cet ordre, que le composé » soit dissous, l'an 1626, âgé de 66 ans. » *Thomas Meautis*, qui le respecta pendant » sa vie, & qui l'a admiré après sa mort, » a érigé ce monument à la mémoire de ce » grand homme «.

BACON étoit d'une stature médiocre. Il avoit le front large & ouvert, la phisionomie agréable & respectable en même temps. Sa conversation étoit aisée. Lorsqu'il parloit en public, non-seulement il savoit captiver l'attention de ses auditeurs; il faisoit encore naître dans leur ame les sentimens qu'il vouloit leur inspirer. Il y avoit dans son tempérament une singularité fort extraordinaire : c'est que toutes les fois qu'il y avoit une éclipse de Lune, soit qu'il y prît garde ou non, il tomboit en défaillance, & ne revenoit à lui que lorsque l'éclipse étoit passée.

Il se nourrit pendant sa jeunesse de mets assez délicats; mais il leur préféra dans la suite une nourriture plus solide, & qui contenoit un suc moins aisé à dissiper. Il faisoit un grand usage de nître, qu'il croyoit excellent pour la santé. Il en prenoit tous les jours la quantité de trois grains dans un petit pain chaud. Il se purgeoit toutes les semaines avec une macération de rhubarbe, qu'il faisoit infuser dans une chopine de vin blanc & de bierre mêlées ensemble. Il prenoit cette potion avant le dîner ou avant le souper. D'un tempérament assez robuste, il n'étoit sujet à d'autre incommodité qu'à celle de la goutte; & il usoit d'une recette de sa composition, qui le soulageoit au bout de deux heures.

Il avoit épousé à l'âge d'environ quarante & un ans la fille d'un Sénateur de Londres, qui lui avoit apporté de grands biens, & qui mourut vingt ans avant lui, & ne lui laissa point d'enfans.

Son génie étoit vaste & capable des plus grandes choses : mais son ambition pour les honneurs, & les grands embarras que ces honneurs lui avoient causés, ne lui avoient pas permis d'approfondir les sujets qu'il embrassoit. Les projets les plus sublimes se succédoient dans son esprit, sans qu'il eût le temps de les saisir; & il ne finit presque rien. Toutes ses nouvelles vues sont comme noyées dans ses Ouvrages. Les propositions & les axiomes qu'il avance, sont plutôt des avis & des expédiens pour donner des ouvertures à méditer, que des maximes propres à établir des principes. Voilà pourquoi il ne jouît point d'abord d'une estime universelle en Angleterre, & que ce n'a été qu'après avoir vu le succès de toutes ses idées, & l'utilité dont elles ont été au genre humain, qu'on a oublié ses foiblesses, & qu'on lui a rendu justice. BACON avoit prévu le sentiment de sa Nation à son égard. On lit dans son testament ces paroles remarquables : *Je laisse le soin de ma réputation aux Etrangers; & après qu'il se sera passé quelque temps, à mes propres Compatriotes.*

Il étoit sûr en effet de l'admiration des Etrangers, dont il avoit déjà reçu plusieurs témoignages. Entr'autres traits remarquables sur ce sentiment, on raconte que le Marquis *Deffiat* étant venu en Angleterre pour y conduire la Princesse *Henriette-*

Marie, épouse de *Charles I*, notre Philosophe étoit alors malade, & il le reçut dans son lit les rideaux fermés. » Vous ressemblez aux Anges, lui dit ce Ministre. Nous » en entendons continuellement parler : » nous les croyons d'une nature supérieure à celle de l'homme, & nous n'avons » jamais la consolation de les voir «.

Cet éloge est très-beau; mais si l'on considere BACON comme homme, c'est-à-dire, ayant un cœur & un esprit, il est outré. Ses foiblesses temperent beaucoup ses grandes qualités. Le service qu'il a rendu aux hommes par ses travaux philosophiques, n'en est pas moins digne de la plus vive gratitude. Ce mortel heureux, qui connoissoit les forces de l'entendement humain, lui a indiqué la route qu'il devoit suivre pour acquérir des connoissances solides : c'est de réunir l'expérience & le raisonnement. Ceux, dit-il, qui s'efforcent d'élever leurs systêmes par la force des spéculations arbitraires, ressemblent aux Géans de l'Antiquité, qui, suivant les Poëtes, firent leurs efforts pour entasser le Mont Ossa sur Pelion, & l'Olympe sur Ossa. Il compare encore les Philosophes empiriques, qui n'ont pas des vues plus élevées que de faire des collections d'Histoire Naturelle, aux Fourmis qui amassent du grain & le mettent à part à mesure qu'elles le trouvent, & les Sophistes aux Araignées qui forment leurs toiles de leurs propres entrailles, pour prendre les insectes imprudens dans leur vol. Mais l'Abeille, qui ramasse la matiere des fleurs de la campagne, dont elle forme son miel, est l'emblême du véritable Philosophe, qui ne se rapporte pas entiérement à son imagination, & ne se contente pas de faire des collections d'Histoire Naturelle ou d'expériences méchaniques, mais qui s'éleve par de solides raisonnemens & une étude suivie de la nature à la connoissance de la vérité. Cette Philosophie, semblable à la vision de *Jacob*, nous découvre une échelle, dont le sommet est élevé jusqu'à l'escabeau du Trône de Dieu. Et telle est la principale obligation que nous avons au grand homme dont je viens d'écrire la vie. Achevons son histoire par l'exposition de ses pensées & de ses nouvelles vues.

Tableau ou Systême des connoissances humaines suivant BACON.

L'entendement humain est composé de trois facultés, la MÉMOIRE, l'IMAGINATION, & le JUGEMENT ou la RAISON. L'Histoire se rapporte à la Mémoire, la Poësie à l'Imagination, la Philosophie à la Raison.

L'Histoire traite des choses particulieres arrivées en différens temps. La Poësie est une Histoire feinte. Elle a pour sujet des choses qui sont inventées à l'exemple de ce qui est véritable dans l'Histoire, avec cette licence néanmoins qu'elle dit souvent des choses incroyables. La Philosophie ne considere pas les choses particulieres ni les impressions qu'elles font, mais les connoissances qu'on en tire. Son objet est de les composer selon la loi de la nature, & selon ce qui paroît en elles.

I. L'HISTOIRE est ou Naturelle ou Civile. L'*Histoire Naturelle* traite des productions de la nature. L'*Histoire Civile* contient les faits & les actions des hommes. Celle-ci comprend aussi l'*Histoire Ecclésiastique*.

L'Histoire Naturelle se divise en Histoire des choses qui suivent l'ordre de la génération, ou celles qui vont contre l'ordre de la génération, & en Histoire des faits, phénomènes & expériences. La premiere montre quelle est la liberté de la Nature; la seconde, quelles sont ses fautes; & la troisiéme, quels sont ses liens. L'Histoire des générations consiste en Histoire des choses célestes, en Histoire des Météores, en Histoire du Globe de la terre & de la mer, en Histoire des masses, & en Histoire des espéces.

L'Histoire Naturelle se subdivise en Histoire Civile proprement dite, en Histoire Sacrée ou Ecclésiastique, & en Histoire des Sciences & des Arts.

L'Histoire Civile consiste en *Mémoires*; en *Antiquités* & en *Histoire entiere*. Les Mémoires sont une Histoire commencée. Il y a deux sortes de Mémoires : ou ce sont des

des Commentaires pour faire une Hiſtoire, ou des Regiſtres. Les Commentaires contiennent la ſuite des actions & des choſes, ſans faire mention ni de leurs cauſes, ni de leurs motifs, ni de leurs commencemens. Quant aux Regiſtres, ils comprennent ce qu'il y a de remarquable dans les choſes & dans les perſonnes, ſuivant la ſuite des temps. Telles ſont les Annales & les Chronologies.

Les Antiquités ſont une Hiſtoire *débiffée* ou diviſée ; c'eſt-à-dire, les monumens d'une Hiſtoire, qui ont été ſauvés du naufrage des temps.

On diſtingue encore trois genres d'Hiſtoire, les *Chroniques*, les *Vies* & les *Relations*. On entend par Chroniques ou Annales, le récit des faits qui ſe ſont paſſés pendant un certain temps. Les Vies contiennent les actions de quelques fameux perſonnages. Et on appelle Relation le détail d'un événement remarquable.

II. L'Imagination produit la *Poëſie*. C'eſt un Art qui conſidere les paroles & les choſes. Elle eſt un certain caractere du diſcours; car le Vers eſt un genre de ſtyle & une ſorte d'éloquence qui ne touche la choſe en aucune façon, vû que le récit de ce qui s'eſt paſſé peut être écrit en Vers, & que celui qui eſt feint, peut être écrit en Proſe.

La Poëſie eſt ou *narrative*, ou *dramatique*, ou *parabolique*. La Poëſie narrative imite l'Hiſtoire, ou plutôt c'eſt une Hiſtoire feinte. Cette Hiſtoire feinte a été inventée pour donner quelqu'ombre de ſatiſfaction à l'eſprit de l'homme, d'autant que les Arts & les événemens de l'Hiſtoire vraie n'ont pas cette grandeur qui flatte l'ame; au lieu que la Poëſie narrative ſert à la magnanimité, à la morale & à la récréation. Auſſi éleve-t-elle l'eſprit, en ſoumettant la nature des choſes à ſes déſirs, tandis que la raiſon plie l'eſprit à la nature des choſes.

La Poëſie dramatique eſt comme une Hiſtoire qui eſt repréſentée; car elle fait voir l'image des choſes comme ſi elles étoient préſentes, au lieu que l'Hiſtoire les montre paſſées.

La ſorte de Poëſie qu'on appelle *parabolique* ou héroïque, eſt une Hiſtoire avec figures, qui tantôt rend ſenſibles les choſes ſpirituelles, & tantôt les couvre d'un voile, en cachant les myſteres de la Religion, de la Politique & de la Philoſophie dans des fables & des paraboles.

III. Le Jugement eſt la troiſiéme faculté de l'Entendement humain. Il s'exerce ſur la Philoſophie. C'eſt une ſcience qui a deux objets, Dieu & la Nature : ce qui forme deux eſpéces de Philoſophies, la *Philoſophie divine* ou *Théologie naturelle*, & la *Philoſophie naturelle*.

La Philoſophie divine eſt l'art de parvenir à la connoiſſance de Dieu par la contemplation de ſes œuvres. Cette connoiſſance eſt appellée divine à l'égard de l'objet, & naturelle par rapport aux lumieres de l'homme. Le but de cette Philoſophie eſt de détruire l'Athéiſme ; car le Tout-Puiſſant n'a jamais fait de miracles pour convertir un Athée, parce que les lumieres de la raiſon peuvent lui faire confeſſer un Dieu.

La Philoſophie naturelle a pour objet la découverte des cauſes & la production de la nature. Elle ſe diviſe en *Métaphyſique*, en *Hiſtoire naturelle*, & en *Phyſique*. La Métaphyſique recherche les cauſes fixes & conſtantes. L'Hiſtoire naturelle décrit la variété des choſes. Et la Phyſique s'occupe des choſes qui ſont variables & reſpectives. C'eſt-à-dire, que la cauſe finale & la forme ſont l'objet de la Métaphyſique, & que la cauſe efficiente & la matiere ſont celui de la Phyſique: ce qui comprend les principes des choſes, la fabrique des choſes, & la variété des choſes.

A la grande Philoſophie naturelle ſont jointes les *Mathématiques* & la *Médecine*. Les Mathématiques ſe diviſent en *Mathématiques pures* & en *Mathématiques mixtes*. Celles-là comprennent la ſcience du calcul, & celles-ci l'application du calcul aux effets de la nature.

La Médecine a trois parties, la conſervation de la ſanté, la guériſon des maladies, & la prolongation de la vie. Les acceſſoires à la Médecine ſont 1°. la *Coſmétique*, c'eſt-à-dire, la connoiſſance de tout ce qui ſert à la décence de l'homme, & à

l'honnêteté extérieure. 2°. L'*Athlétique*, sous laquelle on comprend tous les moyens d'exercer & de former le corps. 3°. Les Arts d'amusement, comme la Peinture, l'Architecture & la Musique.

Outre toutes ces connoissances, il y a encore la *Philosophie de l'Humanité*, & la *Philosophie Civile*. Dans la premiere on considere les objets de la faculté de l'ame : ce sont le *Discours*, la *Logique* & l'*Ethique*. Les parties du Discours sont les *Signes* & la *Grammaire*. Les signes se subdivisent en *Hyéroglyphes* & *Gestes* d'une part, & en *Caracteres* arbitraires de l'autre. La Grammaire est l'arrangement du Discours : d'où vient l'*Alphabet*, les *Chiffres*, l'*Ecriture*, l'*Imprimerie*, &c.

La Logique se divise en art d'inventer, de juger, de retenir & de raisonner. Enfin l'Ethique se divise en science du bien & en science du mal. Il y a deux sortes de biens, le bien absolu & le bien relatif, c'est-à-dire, le bien relativement à soi & aux autres. Le bien absolu concerne ce qui peut contribuer à notre propre satisfaction, à nous procurer les plaisirs de l'esprit & la commodité du corps : ce qui embrasse la connoissance de l'éducation, la doctrine & le caractere des esprits, leurs affections, l'art d'adoucir celles qui sont désagréables & de s'en guérir, &c.

Reste à expliquer la Philosophie civile. C'est la doctrine de l'homme en société, qui se divise en doctrine de la conversation, en doctrine des affaires, & en doctrine de gouvernement, &c.

Morale de BACON, *ou l'art de connoître les défauts des hommes.*

Les pensées des hommes naissent de leurs inclinations. Leurs discours dérivent de leur savoir & des opinions qu'ils ont embrassées. Et l'habitude seule regle & détermine leurs actions. Les habitudes qu'ils prennent dans la jeunesse sont les plus fortes ; & ce qu'on appelle éducation n'est qu'une habitude prise de bonne heure. Il n'y a qu'elle qui puisse réprimer & surmonter la nature ; car l'attention & les bons préceptes ne peuvent que l'arrêter quelque temps. Lorsqu'ils ont négligé ce moyen, pour corriger les imperfections naturelles, ils ne sauroient s'en délivrer que par dégrés. Premierement, ils doivent arrêter la nature seulement pour quelque temps ; la modérer ensuite, & la réduire peu à peu. Une autre maniere de corriger plus promptement les défauts de la nature, c'est de la plier dans l'extrémité contraire, comme un bâton qu'on veut redresser, pourvu que l'extrémité contraire ne soit pas vice. Mais il n'y a rien de mieux, pour la perfectionner, que la culture des Lettres. L'étude de l'Histoire rend l'homme prudent ; la Poësie, spirituel ; les Mathématiques, subtil ; la Philosophie naturelle, profond ; la Morale, sage ; la Dialectique, judicieux ; & la Rhétorique, éloquent : *abeunt studia in mores.* Il n'y a presque point de défauts naturels qu'on ne rectifie par l'étude.

Les principaux défauts naturels des hommes sont la vanité, la cupidité, la dissimulation, l'envie & la vengeance.

I. La vanité rend l'esprit inquiet & entreprenant, parce qu'il n'y a point d'ostentation sans une comparaison de soi-même. Elle forme les hommes violens pour soutenir leurs fanfaronades ; mais elle ne leur permet pas de garder un secret : ce qui les rend moins dangereux. C'est elle qui produit l'ambition ou le désir de l'emporter dans les grandes choses : espéce de maladie qui est plus nuisible encore à celui qui en est attaqué, qu'à ceux avec qui il vit. En effet, celui qui veut briller parmi les habiles gens, & s'élever au-dessus du commun, entreprend de faire de belles actions, & c'est un avantage pour le public.

L'ambition produit encore l'amour de la gloire & de la réputation, qui est un bien réel pour la société. Rien ne sert plus à l'acquérir, qu'un certain art de faire connoître sans affectation ses talens & ses vertus. Ceux qui courent après la gloire trop ouvertement, font ordinairement plus parler d'eux, qu'ils ne se font admirer ou estimer au fond. Les personnes, au contraire, qui ne savent pas montrer leur vertu dans son plus beau jour, ne sont pas estimées autant qu'elles sont dignes de l'être. Le

grand art de se procurer une promte célébrité, c'est de faire voir qu'on est conduit dans ses actions par l'amour de la vertu, plus que par celui de la réputation, & d'attribuer les bons succès qui nous arrivent, plutôt à la Providence & à la fortune, qu'à sa propre vertu ou à sa politique. Qu'on se garde bien sur-tout d'entreprendre une affaire qui puisse causer plus de honte si on la manque, que de gloire si l'on réussit.

II. La cupidité est l'amour des richesses. On appelle les richesses le bagage de la vertu. Les richesses sont à la vertu ce que le bagage est à l'armée: il est très-nécessaire, mais il empêche la marche, & fait quelquefois perdre l'occasion de vaincre. Les richesses n'ont d'usage réel que dans la distribution: tout le reste est d'opinion. On ne jouit point des grandes richesses: on a simplement la liberté de les garder ou de s'en défaire, & la réputation de les posséder; mais nul autre usage plus solide ne les accompagne. Les sommes excessives qu'on emploie en pierres précieuses, & à l'acquisition de toutes les choses rares; tant d'ouvrages qu'on entreprend par une pure ostentation, & comme pour montrer que les richesses sont de quelque usage, ne prouvent rien pour elles. Les richesses, dit *Salomon*, sont une forteresse dans l'imagination de l'homme riche. Ajoutons que pour acquérir ce phantôme de bonheur, il faut bien suer, si on est honnête homme; ou être fripon, si on veut s'épargner la peine & le chemin. Car quand *Jupiter* envoie *Plutus*, il ne vient, comme disent les Poëtes, qu'en boitant & à petits pas; & il ne court que lorsqu'il est envoyé par *Pluton*. Cela veut dire que les richesses acquises viennent doucement, si elles ne viennent pas par héritage, & qu'il n'y a que celles qu'on acquiert par des voies criminelles, comme fraudes, oppressions, injustices, &c. qui viennent vîte.

Il est vrai qu'il y a des accidens étrangers, des hazards, qui ne dépendent point de nous, qui peuvent en fort peu de temps procurer de grandes richesses. C'est la faveur des Grands, une conjoncture heureuse, une occasion favorable à la vertu qui nous est propre. On peut encore avoir certains talens qui servent beaucoup à faire fortune, des manieres déliées, un esprit souple & propre à tourner avec la roue de la fortune, un esprit ployable à tout, *Ingenium versatile*, comme l'appelle *Tite-Live*. On dit que la fortune est aveugle; mais elle n'est pas invisible. Le chemin qui y conduit, est semblable à la voie lactée: c'est un assemblage de petites étoiles qu'on n'apperçoit pas étant séparées, & qui dans leur réunion forment une clarté fort sensible. De même il y a beaucoup de petits talens, de certaines facultés ou habitudes commodes, qu'on n'apperçoit pas séparément, mais dont la somme forme une sorte de mérite qui contribue beaucoup à la fortune. Entre les qualités les plus nécessaires pour se la rendre propice, les Italiens veulent qu'on mette au premier rang un grain de folie & beaucoup de friponnerie. Quelle estime peut-on faire après cela d'un homme qui a fait une brillante fortune!

III. La dissimulation est la plus foible partie de la politique & de la prudence. Il faut beaucoup d'esprit pour savoir dire à propos la vérité, & il faut du courage pour la dire. Les Politiques les moins estimables, sont ceux qui sont les plus dissimulés. Lorsqu'un homme a assez de pénétration & de jugement pour discerner ce qu'il doit découvrir & ce qu'il doit cacher, la dissimulation est une petitesse. Ce vice n'est pardonnable qu'à ceux qui ont des lumieres bornées. Semblables aux aveugles, ils ne peuvent faire un pas qu'avec beaucoup de précaution, & la dissimulation est un bâton qui sert à les conduire. Mais les habiles, qui n'ont pas besoin de cet aide, paroissent toujours ouverts. Ils sont comme les chevaux bien dressés, qui savent courir & s'arrêter quand il faut; & s'il arrivoit qu'ils fussent obligés de dissimuler, l'opinion déja établie de leur bonne foi les rendroit impénétrables.

Il y a trois manieres de cacher ses desseins. La premiere, d'être silencieux & secret, & de ne pas donner occasion d'observer ce qu'on pense. La seconde, de donner adroitement lieu de croire qu'on

ne pense pas tout ce que l'on pense en effet. Et la troisiéme, d'être absolument faux, c'est-à-dire, de feindre d'être tout autre qu'on est véritablement dans le fond. La premiere dissimulation est une vertu qui nous concilie la confiance des hommes; car quand on sait qu'un homme garde fidélement un secret, on ne craint pas de lui ouvrir son cœur & de lui découvrir ses pensées. La dissimulation où l'on cherche adroitement à donner le change à une personne, est quelquefois nécessaire pour pouvoir vivre tranquillement. Les hommes sont naturellement fins. On ne sauroit garder avec eux un milieu si juste, qu'ils n'apperçoivent de quel côté on incline. Par la maniere dont on répond à leurs questions, ils se mettent sur les voies, & vont bientôt jusqu'au sentiment qu'on voudroit leur cacher. Si on garde le silence, ils jugent par votre silence même. Quant aux équivoques dont on pourroit user, elles ne sauroient durer long-temps. De sorte que pour garder un secret, il faut nécessairement se donner la liberté d'être un peu dissimulé, seulement comme une conséquence du secret.

La derniere maniere de dissimuler, qui est le faux semblant, est absolument criminelle, & en même temps la moins adroite. L'habitude de feindre ce qui n'est point, vient d'une fausseté naturelle, d'un cœur bas & timide. Ceux qui dissimulent ainsi, ont trois avantages en vue. Premierement, c'est d'endormir l'opposition, & de surprendre leurs adversaires, qui sont en garde lorsqu'on marche à découvert. En second lieu, de s'assurer une retraite; car si on est engagé par sa propre déclaration, il faut ou qu'on vienne à bout de son entreprise, ou qu'on perde sa réputation. Enfin, c'est de découvrir plus facilement le secret des autres. Aussi l'Espagnol, qui passe en général pour dissimulé, a un proverbe qu'il estime très-vrai: *Dites un mensonge, & vous saurez une vérité.*

Cependant il y a trois inconvéniens considérables qui balancent ces trois avantages. 1°. Celui qui dissimule, paroît manquer de confiance; & c'est un grand empêchement dans les affaires. 2°. Il fait naître des doutes & de l'embarras dans l'esprit de ceux qui pourroient lui être utiles. 3°. Et il se prive du secours le plus nécessaire dans l'action, l'autorité & le crédit que donne l'opinion de la bonne foi.

IV. On attribue à l'Envie comme à l'Amour, le pouvoir d'ensorceler les hommes. En effet, ces passions ont des désirs véhémens, & toutes deux ont leur source dans l'imagination des hommes. Ce sont là les choses qui subjuguent tellement l'homme, qu'il en perd souvent la raison. L'envie naît de l'amour propre, qui nous porte à nous estimer plus que les autres, quelqu'avantage qu'ils puissent avoir sur nous. Celui qui n'a aucune vertu, porte toujours envie à celle des autres. L'esprit de l'homme se plaît & se nourrit du bon qui est en lui, ou du mal qui est en autrui. Si l'un lui manque, il se rassasie de l'autre. S'il n'aspire pas à une vertu qu'on admire, il tâchera du moins de nuire à celui qui la posséde, pour diminuer l'inégalité qui est entr'eux. Les parens & les associés en charge, & ceux qui ont été élevés ensemble, portent ordinairement envie à la fortune de leurs camarades. Ils regardent leur élévation comme un sujet de reproche qui met entr'eux une distinction désavantageuse, laquelle est toujours présente à leur esprit. Les personnes difformes & les vieillards sont aussi sujets à l'envie. Celui qui ne peut remédier à son état, fait ordinairement de son mieux pour avilir celui des autres. Les personnes d'une naissance distinguée portent ordinairement envie aux hommes nouveaux qui s'élevent, parce que leur distance entr'eux n'est plus la même. Ceux qui par légereté ou par une vaine ostentation se piquent d'exceller en plusieurs choses, sont ordinairement envieux. Ils craignent que quelqu'un ne les surpasse en l'une des choses qu'ils affectent de savoir. L'Envie subjugue tellement tous les hommes, que celui-là même qui s'ingere par curiosité dans les affaires qui ne le regardent point, est encore envieux, ne croyant pas qu'il soit utile à ses intérêts d'être si pleinement instruit de ceux des autres. En un mot, c'est la plus importune & la plus constante des passions. Les autres ne se montrent que de temps en temps; mais celle-ci n'a jamais

de vacances: *invidia festos dies non agit.* Elle est sans repos. Elle fait languir ceux qui en sont rongés. Elle travaille toujours secrétement & dans l'obscurité; & c'est aussi la plus basse & la plus indigne des passions.

V. La Vengeance est une sorte de justice injuste. L'injure offense la loi, mais la vengeance de l'injure empiéte & s'arroge le droit de la justice. La vengeance contre les offenses où les loix ne remédient point, est la plus permise. La vengeance la plus généreuse est celle des personnes qui veulent que leur ennemi sache d'où vient le coup. Il paroît alors qu'on cherche moins à faire du mal à son ennemi qu'à l'obliger à se repentir. Mais rien n'est plus honteux qu'une vengeance basse & poltrone; & il n'y a point d'homme plus méprisable que celui qui a l'esprit vindicatif: il peut bien faire des malheureux; mais il meurt enfin malheureux lui-même.

VI. Cependant la Vengeance triomphe de la Mort. L'Amour la méprise, l'Honneur la recherche, la Douleur la souhaite comme un refuge, la Peur la devance, & la Foi la reçoit avec joie.

[Les hommes craignent la mort comme les enfans l'obscurité; & comme cette crainte est augmentée par les fables qu'on leur raconte, on augmente de la même maniere dans l'esprit des hommes la crainte qu'ils ont de la mort.

C'est une chose louable de méditer sur la mort, si on la regarde comme une punition du péché, ou comme un passage à une autre vie. Mais c'est une foiblesse de la craindre, si on la regarde simplement comme le tribut qui est dû à la nature. Il entre souvent de la vanité & de la superstition dans les méditations pieuses. Il y a des spéculatifs qui ont écrit que l'homme doit juger par la douleur qu'il souffre quelquefois au petit doigt, combien est grande la douleur que cause la mort, lorsque le corps se corrompt & se dissout. Mais souvent la fracture d'un membre cause plus de douleur que la mort même: les parties les plus vitales ne sont pas les plus sensibles.

Celui qui a dit (en parlant simplement comme Philosophe) que l'appareil de la mort effraie plus que la mort même, a eu raison à mon sens. Les gémissemens, les convulsions, la pâleur, les pleurs de nos amis, & la moindre préparation des obseques, c'est ce qui rend la mort terrible.

On doit remarquer que les passions ont plus de force sur l'esprit de l'homme, que la crainte de la mort: elle ne doit pas être un ennemi si redoutable, puisque nous avons toujours en nous de quoi la vaincre] (*a*).

Celui-là pense sensément, qui place simplement la fin de la vie entre les offices de la nature. Il est aussi naturel de mourir que de vivre; & peut-être on souffre autant en naissant qu'en mourant. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'est rien de plus doux que de pouvoir chanter *Nunc dimittis*, quand on est parvenu à un but digne d'estime & de gloire. La mort produit encore ce bon effet: elle ouvre la porte à la renommée, & détruit l'envie: *extinctus amabitur idem.*

Politique de BACON, *ou la maniere d'étendre les bornes d'un Royaume, & de conserver la paix, soit au-dedans, soit au-dehors.*

On demanda à *Themistocle*, qui étoit dans un banquet, s'il savoit jouer du luth: il répondit qu'il n'y entendoit rien; mais qu'il savoit bien faire une grande Ville d'un petit Village: réponse fiere qui signifioit littéralement qu'il savoit mesurer & calculer; car la grandeur d'un Royaume est soumise à la mesure quant aux terres, & au calcul quant aux revenus. Ce n'est pas là cependant ce qui fait la force d'un Etat. Ce qui la constitue cette force, c'est 1°. Que le peuple soit brave & généreux; 2°. Qu'il ne soit pas opprimé par les impôts. Les contributions qui sont faites par un consentement public, abattent moins le courage des sujets, que ne font les impositions qu'on est obligé de payer d'autorité.

Il faut ensuite prendre garde qu'il n'y ait pas un trop grand nombre de nobles

(*a*) *La Politique du Chevalier Bacon, Chancelier d'Angleterre, seconde Partie*: à Londres, 1742. pag. 75.

dans un Royaume, & que ces nobles, soit de robe, soit d'épée, n'aient pas une trop grande quantité d'enfans. Dans une Ville où il y a trop de noblesse, le peuple est bas & sans courage. Les nobles doivent être communicatifs & populaires; car quand la noblesse est retirée, il y a moins de soldats.

Un troisiéme soin est que l'arbre de la Monarchie ait un tronc assez gros & assez fort pour soutenir ses branches & ses feuillages. Cela signifie que le nombre des habitans du pays doit être assez considérable pour contenir les sujets étrangers, qu'on ne sauroit trop accueillir en leur accordant le plus haut dégré de bourgeoisie, c'est-à-dire, le droit de mariage, le droit de succession, & celui des suffrages & des honneurs.

Les Arts mécaniques sédentaires, & les manufactures délicates auxquelles on emploie plus les doigts que les bras, sont de leur nature contraires à la milice. En général, les militaires & les gens courageux ne veulent rien faire, & craignent moins le danger que le travail. Ce n'est point un mal; car il est bon de les conserver en vigueur. Aussi doit-on n'employer à ces travaux que des étrangers qui ne peuvent pas avoir l'esprit patriotique. A l'égard des habitans, il faut les diviser en trois classes, en laboureurs, en roturiers, en commerçans & en artisans, qu'on emploie à des ouvrages qui requierent de la force & de bons bras. Avant toutes choses, ce qui contribue le plus à l'aggrandissement d'un Etat, c'est qu'une Nation soit adonnée aux armes, comme si c'étoit sa gloire & sa principale force, & qu'elle constitue en cela son honneur.

Chaque Etat doit user des Loix & des Coutumes, qui lui donnent comme sur l'heure, de justes causes, ou au moins de bons prétextes pour prendre les armes. Car les hommes appréhendent tellement de leur naturel la justice, qu'ils s'abstiennent de faire la guerre, s'il n'y a quelque grande raison qui soit pour le moins spécieuse. Les Turcs en ont une toujours prête, c'est d'étendre leur loi & leur secte. Le peuple qui aspire à la domination, est fort sensible à la moindre injure qu'on fait à la Nation, & en conserve un vif ressentiment. En un mot, il ne faut pas croire qu'aucun Etat puisse étendre plus avant sa puissance, s'il n'y est excité à chaque juste occasion qu'il a de s'armer.

Il n'y a aucun corps, soit naturel, soit politique, qui puisse se maintenir en santé sans exercice. C'est une vérité d'expérience. Or, sans la guerre, le courage se ramollit; & quoiqu'il arrive du bien à l'Etat par la paix, c'est sa grandeur & sa sûreté qu'il soit presque toujours en armes, & qu'il ait toujours sur pied de nouveaux régimens. Pour entretenir l'émulation dans ces corps, on doit ne destiner les places qui sont dans l'Etat Militaire, qu'à ceux qui portent les armes; & il est important de donner à ceux qui ont bien fait la guerre, des marques qui honorent leur courage. Autrefois on érigeoit des trophées aux lieux où l'on gagnoit des victoires. On prononçoit des Oraisons funébres en l'honneur de ceux qui mouroient les armes à la main. On leur dressoit de superbes tombeaux; & on ne refusoit à personne les couronnes civiques & militaires, ni même les noms d'Empereurs, que les grands Rois ont depuis pris des Généraux d'armée. On leur décernoit même des triomphes magnifiques quand ils revenoient victorieux de leurs ennemis. Et on faisoit surtout de grandes libéralités, lorsqu'on licentioit l'armée.

Les forces maritimes forment encore la puissance d'un Etat. La seigneurie de la mer est un certain abrégé de la Monarchie. *Cicéron* écrivant à *Atticus*, sur les préparatifs de guerre que *Pompée* faisoit contre *César*, lui marquoit: *La résolution de* Pompée *est tout-à-fait semblable à celle de* Thémistocles *: car il croit que celui qui est le maître de la mer, est le maître de tout.*

Voilà comment on peut augmenter la puissance d'un Etat, & la maintenir; & voici les principes qu'on doit mettre en usage pour y conserver intérieurement la paix, la tranquillité & le bon ordre.

I. Le droit particulier est sous la tutelle du droit public. Et le droit public n'est pas seulement la garde du droit particulier, afin qu'on ne le viole pas & qu'on n'offense

personne ; il est encore un lien au bon ordre, à la police, & à tout ce qui concerne le bien-être de la société.

II. La loi est établie pour la sûreté des Citoyens ; & les Magistrats sont établis pour l'observation des loix ; de sorte que l'autorité des Magistrats est fondée sur les loix mêmes.

III. Le but des loix est de procurer une constante félicité à la société : ce qui aura lieu, si les membres qui la composent sont bien instruits en piété & en religion, s'ils sont de bonnes mœurs, s'ils sont conservés par les armes contre les ennemis étrangers, & si étant préservés des séditions & des offenses particulieres, par l'assistance des loix, & obéissant en même temps aux Magistrats, ils abondent en richesses & sont puissans en soldats. Or les loix sont les instrumens & les nerfs de ces choses.

IV. Une loi est estimée bonne, lorsqu'elle est certaine en dénonciation, c'est-à-dire, notoire à tout le monde, juste en commandement, commode à l'exécution, & qu'elle s'accorde bien avec la situation des lieux & la constitution des habitans.

Plan d'un Etablissement pour contribuer au progrès & à la perfection des Sciences.

Le but d'un être raisonnable est de travailler à la connoissance des causes & des secrets de la nature, & d'essayer à étendre la puissance de l'homme à toutes les choses dont il est capable. Pour y parvenir, voici (selon BACON) les choses qu'il faut avoir, & l'étude qu'on doit faire.

I. Plusieurs caves de diverses profondeurs, dont quelques-unes aient trois cens toises au dessous de la surface ordinaire de la terre, & soient situées sous des montagnes très-hautes, afin que la hauteur de ces montagnes & la profondeur des caves forment un espace d'environ trois mille pas, (c'est-à dire, de quinze mille pieds). Ces lieux peuvent être appellés la basse région, & sont propres à connoître l'endurcissement ou la pétrification des corps, le rafraîchissement & la conservation des substances. Ils sont utiles aussi pour connoître la formation des minéraux, en les imitant; la production des métaux artificiels, par le moyen de plusieurs compositions qu'on y laisse pendant plusieurs années. Ils servent encore à éprouver quels effets cette température de l'air qui y regne pourroit produire sur certaines maladies.

II. Des tours fort élevées jusqu'à la hauteur de cinq cens pas (ou deux mille cinq cens pieds) (*a*), & la plupart de ces tours situées sur le sommet des montagnes ; de maniere qu'en mesurant depuis le pied de la montagne jusqu'au plus haut de la tour, il y ait environ trois mille pas. Le sommet de ces tours est à peu près à la plus haute région de l'air, & l'espace du milieu peut être regardé comme étant dans la moyenne région. L'usage de ces tours est d'éprouver les effets de la chaleur du Soleil, ceux d'un air subtil & délié, & de faire des Observations Astronomiques.

III. Divers lacs & canaux remplis d'eau douce ou salée, pour y faire des expériences sur la nature des poissons & des oiseaux aquatiques, & pour s'en servir comme de sépulcres pour divers corps, afin d'éprouver les différences qui arrivent entre les cadavres des animaux enterrés, ou de ceux qui sont sous les eaux.

IV. Quantité de citernes & d'autres inventions pour la purification de l'eau, afin de la rendre plus propre à l'usage des hommes.

V. Des rochers dans la mer, & quelques bains bâtis sur le rivage, pour travailler à quelques opérations, où l'air de la marine semble être nécessaire.

VI. Des torrens artificiels & des cataractes pour diverses expériences.

VII. Diverses machines propres à enfermer les vents, afin d'accroître leur violence, pour servir à exciter plusieurs mouvemens.

VIII. Des puits & des fontaines artificielles, qui aient les mêmes vertus que les eaux minérales, par le moyen du soufre, du vitriol, du plomb, du nitre, & sembla-

(*a*) Si BACON entend par *pas* un pas géométrique, qui est de cinq pieds, cette hauteur est exorbitante.

bles autres minéraux qu'on peut y mêler.

IX. De grandes maisons où l'on tâche de contrefaire les météores, comme la neige, la grêle, la pluie, les éclairs & les tonnerres, & où l'on examine la génération de quelques insectes, comme mouches, chenilles, &c. On aura dans ces maisons des *chambres de santé*, c'est-à-dire, des endroits où l'on purifiera l'air, & où on lui donnera les qualités nécessaires pour la guérison des maladies, & pour la conservation de la santé. On formera dans ces maisons des bains artificiels, pour servir à la cure de plusieurs infirmités, comme pour la phtysie, la goutte, la dislocation des membres, la lassitude, &c.

X. Des parcs & des enclos fort vastes, pour y nourrir toutes sortes de bêtes, dans la vue de faire sur elles diverses sortes d'expériences, & de découvrir sur-tout comment se fait cette prolongation de vie en quelques-unes d'icelles, quoique leurs parties soient séparées. Les autres expériences peuvent avoir pour objet, de connoître la vertu de leur nature pour servir de médicamens, & de voir le résultat de l'accouplement de divers animaux.

XI. Plusieurs viviers & réservoirs destinés à nourrir quantité de poissons, pour en produire de semblables expériences.

XII. Des lieux remplis de toutes sortes d'herbes & d'instrumens nécessaires pour tirer les essences de toutes choses, & en général pour la perfection de la Chimie.

XIII. Des endroits destinés aux Arts & aux Manufactures, dans lesquels on doit trouver les modeles de plusieurs inventions nouvelles qui ne sont pas connues parmi nous, afin de perfectionner les étoffes de soie, les draps, linges, &c.

XIV. Des maisons d'Optique, où l'on représente tous les effets de la lumiere & des couleurs.

XV. Des maisons acoustiques destinées aux expériences du son, pour en apprendre la nature, les causes & les effets.

XVI. Une maison remplie de toutes sortes d'instrumens de Géométrie, & de tous les modeles & outils méchaniques qui ont été découverts.

XVII. Une maison d'illusion & d'imposture, où l'on fasse voir toutes les tromperies, prestiges & fausses apparences qui peuvent décevoir nos sens.

Après avoir fait tous ces établissemens, les savans doivent régler ainsi leurs travaux.

Douze voyageront dans les Pays étrangers sous des noms empruntés, pour rapporter tout ce qu'il y a de nouveau, soit pour les livres, soit pour les découvertes. Et ceux-là seront appellés *Marchands de lumiere*.

Trois autres seront employés à la lecture de tous les livres, pour en tirer ce qu'il y a de bon & d'utile pour les expériences, & on les nommera *Compilateurs*.

Trois autres travailleront continuellement à mettre en pratique toutes les inventions ou expériences qu'on a trouvées dans les livres. Le nom de ceux-ci est *Empiriques*.

On en destinera encore trois pour chercher à augmenter les connoissances humaines, & à faire de nouvelles expériences. Et ce seront les *Inventeurs des Nouveautés*.

Et plusieurs essayeront d'appliquer toutes les inventions ou expériences nouvelles à des fonctions de la nature plus relevées, afin de pénétrer plus avant dans ses mysteres. Et ces Savans seront nommés les *Interprètes de la Nature*.

Le Nouveau Monde des Sciences, ou les choses désirées par BACON.

I.

Erreurs de la Nature, ou l'Histoire des choses qui arrivent outre les générations.

Les Liens de la Nature, ou l'Histoire des Méchaniques.

L'Histoire inductive, ou l'Histoire Naturelle pour servir à perfectionner la Philosophie.

L'Œil de Poliphême, ou l'Histoire des Lettres.

L'Histoire des Prophéties.

La Philosophie selon les anciennes Paraboles.

II.

La premiere Philosophie, ou des communs axiomes des Sciences.

La

La vive Astronomie, ou l'Astronomie pratique.

La continuation des Problêmes naturels, ou résolution de nouveaux Problêmes.

La resolution des anciens Philosophes, ou explication de leurs opinions.

La partie de la Metaphysique des formes des choses.

La Magie Naturelle, ou la conduite des formes à l'ouvrage.

Inventaire des Richesses des Hommes.

Catalogue des choses fort utiles.

III.

Les Triomphes des Hommes, ou des Eminences de la Nature Humaine.

De la Phisionomie du Corps dans le mouvement.

Anatomie composée.

De la Cure des Maladies que l'on a tenues pour incurables.

De la douce Mort extérieure.

Des Médecines authentiques.

Imitation des Bains naturels.

Le Fil Médicinal.

Comment il faut prolonger le cours de la Vie.

De la Substance de l'Ame sensible.

Des Efforts de l'Esprit dans le mouvement volontaire.

De la différence de percevoir & de sentir.

La Racine de Perspective, ou de la forme de la Lumiere.

IV.

La chasse du Paon, ou l'expérience touchant les Lettres.

L'Organe nouveau.

Les Topiques particuliers.

Les Elengues des Représentations.

De l'Analogie des Démonstrations.

V.

Des marques des choses.

La Grammaire qui philosophe, ou Principes Philosophiques de la Grammaire.

La tradition de la Lampe, ou la Méthode des Enfans.

De la prudence du Discours particulier.

Les couleurs du Bien & du Mal apparent; *tant simple que composé.*

Les Antithèses des choses.

Les moindres formules des Oraisons.

VI.

La Satyre sérieuse, ou de l'Intérieur des choses.

Le Labourage de l'Esprit, ou du soin qu'il faut avoir des Mœurs.

VII.

Le Secrétaire de la Vie, ou des occasions répandues çà & là.

L'Artisan de la Fortune, ou de l'Intrigue de la Vie.

Le Conseil à Hoqueton, ou comment il faut étendre les bornes d'un Empire.

Idée de la Justice universelle, ou des sources du Droit.

Sophron, ou de l'usage légitime de la raison humaine.

Le Pacifique, ou les dégrés de l'Unité de la Cité de Dieu.

Les Peaux célestes à porter Vin, ou les émanations des Ecritures.





GASSENDI.*

QUOIQUE *Ramus* & *Bacon* eussent décrié la Philosophie d'*Aristote*, qui formoit le plus grand obstacle au progrès des connoissances humaines, on étoit cependant si fort prévenu en faveur de cet ancien Philosophe, qu'il fallut que le troisiéme Restaurateur des Sciences commençât par dessiller les yeux des Savans à cet égard. Le but de la Philosophie est, dit-il, de connoître la vérité, d'où naît la véritable félicité de l'homme. Mais ne se proposer d'autre fin dans cette étude que le plaisir de disputer; abandonner le fond des choses pour ne s'attacher qu'à de pures chimeres; répandre de propos délibéré beaucoup d'obscurité dans le raisonnement; se défier de soi-même par une lâche pusillanimité, ou par une opinion trop avantageuse d'un Philosophe; croire que Dieu ait voulu se servir d'un homme plutôt que d'un autre pour éclairer le genre humain, c'est s'interdire tous les moyens de connoître la vérité, & vouloir croupir dans l'ignorance la plus profonde. Voilà pourtant quelle étoit la méthode des Aristotéliciens, qui jouissoient d'une faveur signalée & d'une autorité presque despotique dans les Ecoles. Le successeur de *Bacon* vit à peine la lumiere, qu'il songea à secouer le joug de ces Scholastiques; & cette noble hardiesse produisit les plus grands avantages.

Cet homme naquit le 22 Janvier de l'an 1592 à Chantersier, petit Village de Provence, dans le Diocèse de Digne. Son pere s'appeloit *Antoine Gassend*, & sa mere *Françoise Fabry*. C'étoient d'honnêtes gens, plus distingués par la probité & la douceur de leurs mœurs, que par leur naissance & leur état. Ils nommerent leur fils *Pierre Gassend*, que les Savans ont changé en celui de GASSENDI, sous lequel il est aujourd'hui connu. C'est une chose remarquable que les grands hommes percent dès leur plus tendre jeunesse. GASSENDI pouvoit à peine parler, qu'il saisissoit tout ce qu'il entendoit, & y ajoutoit des choses qu'il imaginoit lui-même. A l'âge de quatre ans, il déclamoit de petits sermons. Des objets plus importans l'affecterent à mesure qu'il augmentoit en âge. Le spectacle de la Nature faisoit de fortes impressions sur lui. Il étoit sur-tout sensible à la magnificence d'un Ciel étoilé. Quoiqu'il n'eût que sept ans, il éprouvoit un charme secret dans la contemplation des astres, & il sacrifioit, à l'insçu de ses parens, son sommeil à cette douce satisfaction. Un soir, étant avec ses camarades, il s'éleva entr'eux une dispute sur le mouvement de la Lune & celui des nuages. Ses amis vouloient que les nuages fussent immobiles, & que la Lune marchât; lui soutenoit au contraire que la Lune n'avoit point de mouvement sensible, & que c'étoient les nuages qui se mouvoient avec tant de promptitude. Ses raisons n'opérerent rien sur l'esprit de ces enfans, qui croyoient devoir s'en rapporter plutôt à leurs yeux qu'à ce qu'on leur disoit. Il falloit donc les détromper par les yeux même. A cette fin, il les mena sous un arbre, & leur fit observer que la Lune paroissoit entre les mêmes feuilles, tandis que les nuages se déroboient à leur vue.

Des dispositions si heureuses firent une impression si vive sur son pere, qu'il résolut de les cultiver. Il en parla à son Curé, & ce Pasteur se chargea de lui apprendre les premiers élémens des Lettres. C'étoit la nourriture que demandoit l'esprit du jeune

* *De vita & moribus* Petri GASSENDI, autore *Samuele Sorberio*. *Elogium Petri* GASSENDI, autore *Abrah. Prat*, &c. *Oraison funebre du Philosophe Chretien* Pierre Gassendi, *par Nicolas Taxil*. Preface de l'*Abrégé de la Philosophie de Gassendi* par M. *Bernier*. *Vie de Pierre Gassendi* [par le P. Bougerel]. *Lettre critique & historique a l'Auteur de la Vie de Pierre Gassendi*, [par M. de Lavarde] *Les Hommes illustres* de *Perrault*. Ses Lettres & ses autres Ouvrages.

GASSENDI. Auſſi ſe livra-t-il à l'étude avec tant d'activité, que non content de travailler le jour, il étudioit encore une partie de la nuit à la lueur de la lampe de l'Egliſe. Ses progrès furent extrêmement rapides. Au bout de trois ans il entendit & parla aſſez bien latin. M. *de Boulogne*, Evêque de Digne, étant venu faire ſa viſite à Chanterſier, GASSENDI qui n'avoit encore que dix ans, le harangua en latin avec tant de graces & de vivacité, que ce Prélat, également ſurpris & charmé de ſes précoces talens, dit tout haut : » Cet en» fant ſera un jour la merveille de ſon ſié» cle, & avant d'être parvenu à un âge » mûr, il donnera de l'admiration aux Sa» vans «.

Ses parens l'envoyerent à Digne pour y achever ſes études. Il ſe diſtingua d'une maniere ſi éclatante, qu'on l'appeloit le petit Docteur. Dans ſes heures de récréation il compoſoit des Comédies moitié en proſe, moitié en vers, que les Ecoliers repréſentoient au Carnaval dans les maiſons des principaux de la Ville. Après avoir fait ſes Humanités, il alla à Aix pour étudier la Philoſophie. Le Profeſſeur ne tarda pas à reconnoître toute la ſagacité du nouveau venu. Dans fort peu de temps GASSENDI approfondit les difficultés les plus abſtraites de cette ſcience : de ſorte que ſon Profeſſeur, lorſqu'il ne pouvoit faire la claſſe, ce qui lui arrivoit ſouvent à cauſe de ſes infirmités, lui remettoit ſes cahiers. Notre jeune Philoſophe les expliquoit à ſes condiſciples avec un certain air d'autorité & de perſuaſion qui les charmoit. Il retourna dans ſon pays natal lorſqu'il eut fini ſon cours de Philoſophie. Il étoit à peine arrivé, qu'il apprit qu'on venoit de mettre au concours une chaire vacante de Rhétorique à Digne. Quoiqu'il n'eût que ſeize ans, il oſa ſe préſenter à la diſpute. Il partit pour cette Ville & remporta la chaire. Il ne l'exerça qu'un an : car ayant formé le deſſein d'embraſſer l'état eccléſiaſtique, il alla à Aix pour faire ſon cours de Théologie. Il joignit à cette étude celle de l'Ecriture Sainte & des Langues Grecque & Hébraïque. Cinq années d'application furent plus que ſuffiſantes pour le mettre en état d'inſtruire efficacement les Fidéles des avantages de la ſageſſe & des devoirs de la Religion. Il leur prêcha cette doctrine, & ce fut avec tant d'applaudiſſement, qu'on s'empreſſa, comme à l'envi, à lui donner des marques réelles de l'eſtime qu'on faiſoit & de ſon ſavoir & de ſon éloquence. Il fut d'abord pourvu de la Théologale de Forcalquier. Mais comme ſa prébende parut trop modique, le Parlement de Provence y joignit quatre cens livres de rente. Peu de temps après, on lui offrit la Théologale de Digne, qu'il préféra à celle de Forcalquier ; & pour la remplir plus dignement, il alla prendre le bonnet de Docteur dans l'Univerſité d'Avignon. C'étoit en 1614.

Deux ans après, les chaires de Théologie & de Philoſophie étant devenues vacantes dans l'Univerſité d'Aix, GASSENDI ſe mit au nombre des concurrens, & les emporta toutes deux à la diſpute. Il céda enſuite celle de Théologie à un de ſes amis, le Pere *Feſaye*, & ſe contenta de celle de Philoſophie. Ses auditeurs remarquerent avec étonnement qu'il dicta par cœur le premier cours qu'il donna.

Parmi les perſonnes de diſtinction qui l'accueillirent dans la Capitale de la Provence, le célebre M. *de Peireſc*, Conſeiller au Parlement, & M. *Gautier*, Prieur de la Vallette, & Grand Vicaire de l'Archevêque, ſe diſtinguerent particulierement. Ce dernier voulut l'avoir dans ſa maiſon, où avoient déjà logé deux Savans de grande réputation, M. *Morin*, Profeſſeur de Mathématiques au College Royal, & M. *Bouillaud*, l'un des plus habiles Aſtronomes qui aient paru. Notre Philoſophe avoit apporté en naiſſant une inclination ſinguliere pour l'Aſtronomie. M. *Gautier*, qui aimoit cette ſcience, l'exhorta à ne pas la négliger, & à s'appliquer aux obſervations. GASSENDI n'eut pas grand peine à ſuivre ce conſeil. Il commença ſes obſervations le 28 Novembre 1618 par une comète qui parut alors. Il fit même ſur cette comète des conjectures que l'événement vérifia. Il obſerva enſuite la diſtance de Jupiter à Venus, les diſtances des planètes & des ſatellites de Jupiter, & une éclipſe de Lune.

L'ignorance dans laquelle on étoit plon-

gé dans ce temps-là, avoit mis l'Astrologie judiciaire en faveur. GASSENDI fut d'abord entraîné par le préjugé. Il étudia cette fausse science, mais il ne tarda pas à en reconnoître l'illusion. Son amour pour le progrès des connoissances humaines, ne lui permit pas de laisser ses disciples dans cette erreur. Il combattit l'Astrologie de toutes ses forces, & se rendit un ennemi redoutable des Astrologues. Il le devint bientôt des Aristotéliciens, mais ce fut avec une sorte de ménagement qu'il crut devoir produire plus d'effet qu'une guerre ouverte. Après avoir enseigné pendant six ans la Philosophie avec un applaudissement extraordinaire, il fit soutenir des thèses pour & contre *Aristote*, & répondit en Hébreu & en Grec aux argumens qu'on lui fit en ces deux Langues. Ces thèses firent beaucoup de bruit, & disposerent les Scholastiques à recevoir avec docilité une attaque en forme que notre Philosophe méditoit. En attendant un temps opportun, il alla se délasser dans un Village, nommé Peynier, situé à trois lieues d'Aix, & y observa une Aurore Boréale. C'est un phénomène lumineux qui paroît du côté du Nord, & dont la clarté ressemble assez à celle de l'Aurore. On a prétendu que GASSENDI a donné le premier ce nom à ce phénomène, à cause de sa position & de sa ressemblance avec la lumiere qui précede le lever du Soleil; mais un Auteur célèbre (*a*) a fait voir que cette prétention est sans fondement. Ce qu'on peut lui attribuer, c'est qu'il est un des premiers qui y ait fait attention, & qui l'ait rapporté au Nord comme à son propre lieu.

En 1622, il donna la démission de sa chaire. On dit que ce fut par le conseil de ses intimes amis MM. *Peyresc* & *Gautier*, sans en donner d'autre raison; quoiqu'il y ait tout lieu de penser que ce ne fut pas sans motif que ces Messieurs donnerent ce conseil, & que GASSENDI le suivit. Notre Philosophe alla à Digne pour desservir son bénéfice. Il faisoit cependant de temps en temps de fréquens voyages à Aix, parce qu'il y étoit plus à portée de faire des observations astronomiques. Il communiquoit particulierement ses observations à un Trésorier de France à Grenoble, nommé M. *Valois*, qui, grand amateur de l'Astronomie, leur faisoit beaucoup d'accueil. Il s'occupoit à Digne à mettre par écrit ses objections contre la Philosophie d'*Aristote*, & il pensoit sérieusement à les donner au public, lorsque les Chanoines de son Chapitre le députerent à Grenoble pour un procès qu'ils y avoient. Le Théologal, qui ne vouloit point se distraire de son travail, refusa d'abord cette commission: mais les Chanoines lui ayant fait entendre que l'affaire pour laquelle on le députoit ne l'empêcheroit pas de travailler, ce qu'il feroit même plus fructueusement à Grenoble qu'à Digne, où il trouveroit des Savans capables de l'aider, il se rendit à ces raisons.

La réputation de notre Philosophe avoit pénétré dans cette Ville. Tous les Savans & les Gens de Lettres se féliciterent de son arrivée, & lui firent toutes sortes d'honnêtetés. M. *Valois*, sur-tout, l'embrassa avec des transports de joie. Il lui communiqua ses travaux astronomiques, & GASSENDI vit avec douleur que son ami étoit très-prévenu en faveur de l'Astrologie judiciaire. Il voulut le détromper par des raisons: mais M. *Valois* étoit trop entêté sur cet article pour les entendre. Notre Philosophe employa avec plus de succès un innocent artifice. Il feignit d'être aussi épris que lui de cette vaine connoissance. Il lui donna même le jour de sa nativité, pour qu'il tirât son horoscope. Celui-ci ne se défiant de rien, fut moins en garde contre ses attaques; & GASSENDI profitant de tout, le ramena peu à peu à son sentiment. M. *Valois* revint insensiblement de ses préjugés, & se dévoua tout-à-fait à l'Astronomie.

L'occupation principale du Théologal de Digne, étoit son Ouvrage contre *Aris-*

(*a*) M. *de Mairan* dans son *Traité Physique & Historique de l'Aurore-Boréale*, pag. 103 de l'édition de l'Imprimerie Royale.

tote. Il y mit enfin la derniere main, & le fit imprimer à Grenoble, sous ce titre : *Exercitationes paradoxicæ adversùs Aristotelæos, in quibus præcipua totius peripateticæ doctrinæ atque dialecticæ fundamenta excutiuntur. Opiniones novæ aut ex veteribus obsoletæ stabiliuntur.* 1624. C'est-à-dire, *Exercitations paradoxales contre la Philosophie* d'Aristote, *dans lesquelles on réfute les fondemens de cette Philosophie, avec des opinions nouvelles ou tirées des anciens Philosophes.*

Cet Ouvrage est divisé en deux livres. Dans le premier, il attaque en général les Ouvrages d'*Aristote*. Il fait voir que ces Ouvrages sont imparfaits ; qu'il y manque une infinité de choses qui ont été perdues après la mort de ce Philosophe, & qu'il y en a beaucoup d'inutiles, de fausses & de contradictoires. Il examine dans le second livre sa Logique en particulier, & il fait main-basse sur ses universaux & ses catégories (*a*), combat ses opinions, & n'épargne ni ses règles, ni sa méthode.

Il partit pour Paris peu de temps après l'impression de son Livre. On croit que ce fut pour s'assurer la Prevôté de Digne, que son Chapitre venoit de lui conférer, & qu'on lui contestoit : mais il y a lieu de croire que le désir de savoir ce que les Savans de cette Capitale pensoient de sa production, eut beaucoup de part à ce voyage. Il y fit en peu de temps plusieurs belles connoissances, & acquit en particulier l'amitié de M. *Luillier*, Maître des Comptes & Conseiller au Parlement de Metz, qui chérissoit les Savans, & avec connoissance de cause, & qui voulut absolument le loger chez lui. GASSENDI fut très fâché de trouver peu d'Astronomes à Paris. Il s'en plaignit aux Mathématiciens avec qui il s'étoit lié ; & n'oublia pas, avant de partir, d'inspirer du goût pour l'étude de l'Astronomie.

Notre Philosophe retourna à Grenoble, afin de suivre l'affaire de son Chapitre. Il y rencontra M. *Diodati*, Conseiller de la République de Genève, intime ami de *Galilée*, avec qui il fit connoissance. Ils s'entretenoient souvent de ce grand Mathématicien. GASSENDI écoutoit avec admiration tout ce que M. *Diodati* lui en disoit. Ses sentimens d'estime accrurent à un tel point, qu'il regarda comme une des plus grandes satisfactions dont il pût jouir, celle de lui en faire part. Il résolut donc de joindre une lettre pour *Galilée* à celles que le Conseiller de Genève lui écrivoit, & de lui envoyer son Livre. La maniere dont il s'exprime fait voir un homme infiniment touché de son mérite, & très-désireux de participer à son amitié. *Je vous suis infiniment inférieur*, dit-il, *en âge & en savoir. Je ne puis vous offrir que mes respects, & je ne demande de vous qu'un peu de part à cette bonté naturelle que vous avez pour les gens de bien qui aiment l'étude.* Il avoit déjà fait la même politesse à *Snellius*, célèbre Géomètre de Hollande. Et en général, il provoquoit tous les Savans à lui accorder leur correspondance par des lettres également polies & instructives.

Sa censure d'*Aristote* se répandit ainsi dans toute l'Europe. Les Péripatéticiens en prirent l'allarme. Ils n'épargnerent ni les injures, ni les menaces. Ils le traiterent de téméraire, de visionnaire & d'impie. GASSENDI étoit d'une humeur pacifique. Il ne voulut point faire tête à l'orage, & il estima qu'il étoit plus prudent de supprimer la suite de sa critique, & de la réserver pour un moment plus favorable. En attendant, il s'occupa de toute autre chose. Une découverte faite par un Médecin, nommé *Asellius* de Crémone, faisoit beaucoup de bruit. Notre Philosophe, qui avoit étudié cette science dans le temps qu'il professoit la Philosophie à Aix, qui avoit même fait avec M. *de Peyresc* plusieurs dissections, voulut en prendre connoissance. M. *Asellius* prétendoit avoir trouvé des veines blanches dans le mézentaire, qui conduisoient le chyle. GASSENDI ne fut pas de cet avis. Il ne croyoit point que le passage du chyle au foie pût se faire par l'entremise des rameaux de la veine-porte semés par le mézentaire, comme servant à porter du foie la nourriture nécessaire aux intestins, &

(*a*) On trouvera l'explication de ces mots au commencement de l'Histoire de *Nicole*, Tom. I. de cet Ouvrage.

des intestins dans le foie, le chyle destiné à être converti en sang. Il avoit imaginé un passage bien plus commode, savoir le canal du pore cholidoque, par lequel les Médecins veulent seulement que la bile se décharge dans les intestins. Mais il se trompoit ainsi que le Médecin de Pavie, comme l'a fait voir le célèbre M. *Pecquet*, par la découverte du canal torachique, qui est une sorte de réservoir qui verse la lymphe & le chyle dans la veine souclaviere gauche, & de-là dans la veine-cave, pour aller au cœur.

Dans ce temps-là, un Physicien habile (M. *Fludd*) publia un Livre contenant l'apologie des Cabalistes & des Freres de la Rose-Croix. L'illustre Pere *Mersenne* l'avoit attaqué sans ménagement, & M. *Fludd* avoit répondu avec beaucoup de véhémence. Plusieurs Auteurs avoient pris la plume pour venger le Pere *Mersenne*; mais ce Minime crut que GASSENDI étoit seul en état de le justifier, & de mettre son adversaire à la raison. Il lui écrivit pour le prier de se joindre à lui. Notre Philosophe lui répondit que quoiqu'il fût sur le point de faire un voyage dans les Pays-Bas & dans la Hollande avec M. *Luillier*, il travailleroit même en chemin à sa justification.

Ces deux amis partirent dans l'Automne de l'année 1628, bien résolus d'observer tout, & de philosopher sur tout. Ils rendoient visite aux Savans qu'ils rencontroient sur leur route, & ne laissoient échapper aucun phénomène de la nature sans en tenir compte. Entre ces phénomènes il y en eut un qui frappa nos Philosophes voyageurs: ce fut de la neige à six angles qui tomba à Sedan le 19 Janvier 1629. GASSENDI crut devoir le communiquer au Pere *Mersenne*. Il envoya peu de temps après à M. *Peyrese* une description très-curieuse des Isles flottantes de Saint Omer. *Celle où je m'embarquai*, dit-il dans sa lettre, *est presque un quarré long, ayant treize pas de longueur sur sept pieds de large. Son épaisseur n'étoit pas plus de trois pieds, dont l'un étoit sur la surface de l'eau. L'isle étoit toute couverte d'une herbe fort épaisse, dont je fis faucher une partie, pour pouvoir mieux considérer le fonds. Je remarquai qu'il n'étoit point terreux, mais qu'avec fort peu de terre on y voyoit un tissu continuel de racines; de maniere que ce n'étoit qu'un corps comprimable & spongieux, & qui par sa laxeté & légereté pouvoit facilement surnager. Sa pesanteur étoit néanmoins telle dans l'endroit où l'eau étoit libre, que tout ce que je pouvois faire, c'étoit en pressant mon bateau contre le bord ferme, de le remuer bien lentement par le moyen d'une perche que je poussois...... Jugez de la satisfaction que j'avois de voir à mon aise cette curiosité, & combien agréables étoient les méditations que je faisois, lorsqu'assis sur l'herbe, je me voyois emporter comme par un charme secret avec les arbres voisins.*

Il fit connoissance en Hollande avec MM. *Reneri*, premier disciple de *Descartes*, & *Wassenaer*, docte Médecin, & le sujet de leur conversation fut sur-tout un phénomène, connu sous le nom de Parhélies, qui paroissoit à Rome, & qui fixoit l'attention de tous les Savans de l'Europe. GASSENDI promit d'en donner une explication ample & raisonnée, & de la leur envoyer: mais une lettre qu'il reçut de M. *Vanhelmont*, Médecin à Leyde, l'obligea de suspendre son travail. Cette lettre étoit accompagnée d'une dissertation sur cette question: *Est-il plus naturel à l'homme de se nourrir de viande que de fruit?* En passant par Bruxelles, notre Philosophe avoit déjà parlé de cela avec M. *Vanhelmont*, & il n'avoit point été de son avis. Le Médecin s'étoit déclaré pour la viande, & GASSENDI soutenoit au contraire que nous étions destinés à ne manger que du fruit. Il composa à ce sujet un bel écrit latin, dans lequel il prouve assez bien par la conformation de nos dents, que Dieu ne nous a pas assigné pour nourriture la chair des animaux. Car il a donné de longues dents aigües, inégales, écartées aux animaux carnaciers, tels que les lions, les tigres, les ours, les chiens, les chats, &c. tandis qu'il a muni de dents courtes, larges, contigües & disposées d'une même suite à ceux qui doivent se nourrir d'herbes & de fruits, comme les chevaux, les bœufs, les brebis, les cerfs, &c. Or les dents des hommes sont semblables à celles de ces animaux; donc la nature a voulu qu'ils se-

nourrissent non de viandes, mais de fruits. D'ailleurs, si cette sage mere de toutes choses leur avoit destiné la viande pour nourriture, elle la leur auroit préparée comme elle a soin de lui faire cuire les fruits sans qu'ils passent par le feu: au lieu que nous avons en horreur la chair crue, & que nous sommes obligés de la faire cuire pour en ôter la crudité. La nature ne refuse pas le nécessaire; & qui est-ce qui est plus nécessaire que d'ajouter le goût & le plaisir aux différentes nourritures qu'elle nous donne? Dans cet âge tendre, où le goût n'est point encore dépravé, si on présente à un enfant de la viande & des fruits en même temps, il n'hésite pas sur le choix: il se saisit des fruits. Que n'arriveroit-il pas, si on le laissoit maître de suivre ce goût? Notre Philosophe dit encore que la chair est la semence des maladies, parce qu'elle est une nourriture trop succulente pour notre corps, qu'elle surcharge l'estomac, empêche la digestion, & offusque l'esprit. La nourriture des fruits ne produit pas le même effet. C'est au contraire un aliment léger. Comme il ne fatigue point l'estomac, il se digere facilement, & forme un chyle suffisant & salutaire pour notre nourriture. Tout cet écrit est plein de preuves & de choses qui découvrent une imagination très-féconde, & une sagacité admirable.

GASSENDI finissoit à peine cette réponse à M. *Vanhelmont*, qu'il reçut une lettre de M. *Reneri*, lequel le pressoit de s'acquitter de sa promesse. C'étoit lui demander un travail bien opposé à celui auquel il venoit de se livrer. Mais les grands génies se prêtent à tout, & se plient aux différens objets que la volonté suggere, parce qu'ils saisissent à la premiere vue le point précis de la question. Celui qui nous occupe actuellement, prit donc la plume pour satisfaire à M. *Reneri*; & oubliant presque dans le moment tous les détails anatomiques qu'il avoit dans la tête, il s'enfonça dans la Physique & dans la Morale. Il s'agissoit d'expliquer un phénomène singulier, qui avoit été observé à Rome le 20 Mars 1629: c'étoient quatre parhélies ou faux soleils autour du véritable. GASSENDI commença par se munir de la figure & de la description qu'on avoit donnée à Rome de ces parhélies: mais sans chercher à en expliquer la cause, il se contenta de détruire le préjugé où l'on étoit de croire que ces météores (*a*) présageoient quelques malheurs. *C'est une chose pitoyable*, dit-il, *de voir que la plupart des Savans se laissent ainsi emporter à des opinions populaires, & que ces phénomènes, pour arriver rarement, leur jettent de la poussiere aux yeux; comme s'ils n'arrivoient pas naturellement: il est vrai que nous en ignorons les causes, aussi bien que la maniere dont ils sont produits. Si cette ignorance doit nous faire craindre quelque malheur, apprêhendons aussi tout ce que la nature produit.* M. *Reneri* fit aussitôt imprimer cette dissertation sous ce titre: *Phenomenon rarum observatum 20 Martii 1629, & ejus causarum explicatio.*

Au milieu de toutes ces occupations, notre Philosophe n'oublioit pas la promesse qu'il avoit faite au Pere *Mersenne* de repousser les attaques de M. *Fludd*. Il s'acquitta enfin de sa promesse, & adressa une lettre à ce Minime, contenant une réfutation des écrits que ce Savant avoit publiés contre lui. Libre de tout engagement, il reprit un travail qui lui tenoit fort au cœur: c'étoit l'examen de la Philosophie d'*Epicure*. Il avoit lu un éloge de ce Philosophe, composé par M. *Putearus*, que M. *Peyresc* lui avoit communiqué, & cette lecture avoit produit sur son esprit à peu près le même effet que les principes de *Descartes* avoient opéré sur celui du Pere *Malebranche* (*b*). Il fit des recherches infinies pour connoître à fond la vie & la doctrine d'*Epicure*, parce qu'il croyoit voir dans cette doctrine la base d'une saine Philosophie. Pendant qu'il se livroit à des méditations très-profondes là-dessus, M. *Reneri* le pria par une lettre de vouloir bien lui faire savoir laquelle de ces trois méthodes d'enseigner les enfans, il estimoit la

(*a*) On trouvera dans le *Dictionnaire Universel de Mathématique & de Physique* la cause des parhélies, & la maniere de les imiter. Voyez l'Art. *Parhélies*, dans le II. Tome.
(*b*) Voyez l'Histoire du Pere *Malebranche* dans le I. Volume de cet Ouvrage.

plus

plus convenable : ou de les appliquer à la lecture & à la traduction des Auteurs, ou d'exercer beaucoup leur mémoire, ou de les faire composer. GASSENDI répondit que chacune de ces trois méthodes avoit des avantages particuliers, & qu'il ne falloit point les diviser. Premierement, en lisant & traduisant les Auteurs, ils formeront, dit-il, leur style ; ils apprendront peu à peu les différentes façons de parler, ils s'approprieront leurs phrases, & se rendront familiers ces mêmes Auteurs par une lecture fréquente & assidue. En second lieu, dans l'enfance, où l'on apprend facilement tout ce que l'on veut, parce qu'on n'est point distrait par aucune passion, rien n'est plus nécessaire que d'exercer la mémoire ; & plus elle est heureuse, plus il est facile de devenir savant. Car la mémoire n'est pas seulement un grand ornement : elle est encore très utile pour former le jugement. Enfin, quant aux versions, il est certain, qu'en rendant en françois ce qui est en grec ou en latin, ou en rendant en latin ou en grec ce qui est en françois, on s'approprie ce qui est étranger ; on évite avec plus de soin les fautes qu'on feroit, si on se contentoit de parler ces langues ; on choisit les termes les plus propres & les phrases les plus convenables. Ces avis judicieux sont terminés par une belle réflexion sur la Philosophie qu'on enseignoit alors dans les écoles. On avoit refusé à *Reneri* la chaire de Professeur de Philosophie dans l'Université de Leyde, quoiqu'on l'eût jugé très-capable de la remplir. GASSENDI, après lui avoir témoigné le déplaisir qu'il en a, ajoute : *La Philosophie qui s'enseigne d'ordinaire dans les écoles, n'est qu'une Philosophie de Théâtre, dont l'appareil ne consiste que dans l'ostentation ; tandis que la vraie Philosophie se trouve réfugiée sous les toits de quelques particuliers, qui tâchent de la retenir & de la cultiver à l'ombre & dans le silence.*

C'étoit là aussi l'occupation de notre Philosophe. Il étoit alors à Paris, où il cultivoit de nouveau sa science favorite, l'Astronomie. Il communiquoit ses observations au fameux *Kepler*, Mathématicien de l'Empereur, dont M. *Diodati* lui avoit procuré la correspondance, & se disposoit à observer le passage de Mercure sur le disque du Soleil que *Kepler* avoit prédit pour l'année 1631. Il fit cette observation avec M. *la Mothe le Vayer*. Il méconnut d'abord Mercure, & le prit pour une des taches du Soleil ; mais la rondeur & la vitesse de cette prétendue tache l'avertirent bientôt de sa méprise, & il continua de suivre la planète jusqu'à la sortie du disque. Il conclut de son observation, que le diamètre apparent de Mercure étoit la centiéme partie de celui du Soleil. Il communiqua son travail aux Astronomes par un écrit qui parut sous ce titre : *Mercurius in sole visus, & Venus invisa, Parisiis anno 1631, pro voto & admonitione Joannis Kepleri.* Il en reçut mille louanges. Tous les Savans convinrent qu'il avoit la gloire d'avoir fait le premier cette observation ; & M. *Bouillaud* fut si charmé de la maniere dont elle avoit été faite, qu'il dédia à notre Philosophe le dixiéme Livre de son Astronomie. *Martin Hortensius* lui témoigna de la même façon le plaisir que lui avoit fait son Ouvrage, en lui en dédiant un qu'il avoit composé sur Mercure.

GASSENDI fit encore une observation à Paris : ce fut la conjonction de Mercure & de Venus, qui arriva le 31 Juillet 1632. Il partit ensuite pour la Province. Il eut pour compagnon de voyage un Conseiller au Grand Conseil, nommé M. *Maridat*. Ils allerent ensemble à Lyon & à Grenoble, & logerent toujours dans les mêmes endroits, sans que le Conseiller connût autrement notre Philosophe que par sa qualité de Prevôt de l'Eglise de Digne. Un jour étant à Grenoble, M. *Maridat* rencontra dans les rues un de ses amis, qui, après les civilités ordinaires, lui dit qu'il alloit rendre visite à un grand & célébre Philosophe, lequel avoit autrefois demeuré dans cette Ville, & qu'on appelloit GASSENDI. M. *Maridat*, à ce nom de GASSENDI, le pria de souffrir qu'il l'accompagnât. J'en ai tant oui parler, lui dit-il, & il y a si long-temps que je meurs d'envie de le connoître, que je n'en laisserai pas échapper l'occasion. Mais quelle fut sa surprise, lorsque son ami lui fit reprendre le chemin de son auberge, & qu'il le conduisit chez le

Prevôt de l'Eglise de Digne. Il ne pouvoit revenir de son étonnement, & ne se lassoit point d'admirer la modestie de ce grand homme, qui pendant tout son voyage n'avoit pas dit un mot qui eût pu le faire connoître. Il lui demanda avec instance son amitié, & eut soin de la cultiver pendant toute sa vie.

Notre Philosophe étoit à peine arrivé en Provence, qu'on s'apperçut à Paris de son absence. Tous les Gens de Lettres lui écrivirent pour le prier de ne pas préférer le séjour de la Province à celui de la Capitale où il étoit si désiré. » Venez, lui marquoit *Chapelain*, nous vous suivrons dans » les cieux & dans le centre de la terre; » vous nous expliquerez les causes de toutes choses, & nous deviendrons sages en » vous écoutant «. Malgré ces sollicitations, il demeura tranquille chez lui. La raison de cette sorte de retraite est singuliere. C'est qu'un Seigneur qui aimoit autant notre Philosophe qu'il l'estimoit, vouloit qu'il logeât dans son Hôtel, qu'il y vécût comme son propre frere, & qu'il acceptât une pension de mille écus. GASSENDI aimoit trop la liberté & l'indépendance pour la mettre à prix. Son ame grande & élevée auroit trop souffert de contracter des obligations sans être en état de les reconnoître. Un état libre & médiocre lui paroissoit préférable à toutes les richesses qu'il auroit pu tenir des libéralités de quelqu'un; & les Grands n'étoient à ses yeux que des hommes ordinaires, qui n'étoient pas assez puissans pour acheter la liberté d'un Philosophe.

Des occupations continuelles ne laissoient pas à GASSENDI le temps de regretter le séjour de Paris. M. *Diodati* lui envoya de Londres un Livre nouveau intitulé : *De la vérité, en tant qu'elle est distincte de la révélation, du vraisemblable, du possible & du faux, par Milord Hebert*, en le priant de l'examiner. C'est un Ouvrage très-hardi, dans lequel on trouve des semences de déisme, soutenues d'un ton avantageux, qui annonce un Auteur peu disposé à souffrir patiemment une critique, quelque raisonnable qu'elle fût. Notre Philosophe lut ce Livre, & ne le goûta point. Il répondit à M. *Diodati*, que quoiqu'il eût mérité les éloges du Pape & de plusieurs graves personnages, il n'en étoit pas moins répréhensible, & en général fort médiocre. *Milord*, lui écrit-il, *me semble être allé un peu vîte, & avoir un peu trop bonne opinion de son fait : il semble même excéder aux louanges qu'il se donne à lui-même & à son Ouvrage, comme si tous ceux qui l'ont précédé étoient des aveugles. J'en ai certes en moi-même, si je l'ose dire, une sorte de compassion, & principalement quand je considere que cet Ouvrage n'est qu'une espèce de Dialectique qui peut bien avoir sa recommandation, mais qui n'empêche pas qu'on n'en puisse forger cent autres de pareille valeur, & même de plus grande.* Son dessein étoit de laisser là ce Livre pour ce qu'il valoit : mais M. *Peyresc* s'étant joint à M. *Diodati* pour l'engager à le réfuter, il composa une critique qu'il communiqua en manuscrit à quelques Savans, & particuliérement à Milord *Hebert*, & qui n'a été imprimée qu'après sa mort sous ce titre : *Ad Librum D. Eduardi Heberti Angli de veritate, Epistola.*

Ce travail fini, il s'amusa à faire des expériences sur les yeux de quelques animaux particuliers, comme Tons, Lamies, Dauphins, Bœufs, Moutons, Chats, Chathuants, &c. & il découvrit que la concavité de l'œil, qui embrasse les humeurs vitrée, cristalline & aqueuse, est un vrai miroir concave, qui seul représentant les objets renversés, les peint en leur forme naturelle, après que ces mêmes objets ont été renversés par le cristallin. Il étoit alors à Aix, où il suivoit un procès qu'il avoit sur la Prevôté de Digne, & il logeoit chez son ami M. *Peyresc*. Ce Magistrat, charmé de la découverte qu'il venoit de faire sur les yeux des animaux, voulut qu'il examinât aussi ceux des hommes. Il demanda au Parlement le cadavre d'un criminel condamné à être pendu; & comme c'étoit un homme qui ne négligeoit rien de ce qui pouvoit contribuer au progrès des Sciences, il résolut de chercher en même temps sur ce cadavre les veines lactées, qui depuis la découverte d'*Harvée* sur la circulation du sang, excitoient la curiosité des Physiciens. Pour mieux réussir dans cette

expérience, il recommanda au Concierge de bien faire manger le criminel avant qu'on lui lût son Arrêt. Le cadavre fut porté au Théâtre public des Anatomies; & GASSENDI, accompagné de M. *Peyresc*, commença par chercher ces veines; les découvrit & les examina pendant long-temps. Ayant attaché le principal tronc des boyaux, il en fit ouvrir plusieurs, & il en sortit du lait.

Après avoir demeuré une année à Aix, GASSENDI se retira à Digne, & il en partit bientôt pour faire un petit voyage dans quelques lieux de la Provence, remarquables par des curiosités particulieres. Il fut d'abord au Village de Sillans, à une lieue de Notre-Dame des Graces, afin d'observer un Iris continuel que forme dans cet endroit le brisement & l'éparpillement d'une eau qui tombe dans un lac, d'un rocher haut d'environ douze à quinze toises. Il alla ensuite à Frejus, où il examina les restes d'un amphithéâtre & des aqueducs construits par les Romains; & de-là il se rendit à la fontaine de Colmars, qu'il désiroit voir depuis long-temps, à cause de son flux & reflux. Elle est en face d'une montagne, & a la riviere de Verdon d'un côté, & la Ville de l'autre. L'eau sort en biais à travers une petite ouverture d'un rocher. Elle croît & décroît par intervalle, & elle coule plus abondamment & plus souvent au Printemps qu'en toute saison. Notre Philosophe observa tous ces phénomènes, & travailla à en expliquer la cause.

De retour chez lui, M. *Peyresc* l'engagea à vérifier l'observation de *Pytheas* sur l'écliptique. *Pytheas* étoit un Astronome de Marseille, qui avoit déterminé l'obliquité de ce cercle, il y avoit près de deux mille ans. M. *Peyresc* voulut vérifier cette observation, & mena à cet effet notre Philosophe à Marseille. *Strabon* & *Polybe* en avoient attaqué la justesse, à cause de quelque différence qu'on y avoit trouvée avec celle d'*Hypparque*; mais GASSENDI la justifia pleinement, & composa l'apologie de *Pytheas*.

M. *Peyresc* fit ensuite assembler les plus habiles Pilotes de Marseille, pour qu'ils proposassent à notre Philosophe les difficultés qu'ils trouvoient dans le voyage de Crète en Chypre, & de Chypre en Alexandrie. Après qu'ils avoient doublé la Sardaigne, les bords de l'Afrique & l'Isle de Malthe, au lieu d'aborder l'Isle de Crète en droiture, ils prenoient à gauche, en s'écartant du droit chemin. GASSENDI examina leurs cartes marines, & trouva que les dégrés de longitude étoient altérés, & que la distance de Malthe jusqu'à Crète n'étoit pas si grande que les Auteurs de ces cartes l'avoient cru. Il exhorta les Pilotes à oublier absolument les distances marquées dans leurs cartes, & à fixer eux-mêmes celles d'un lieu à un autre de proche en proche, ainsi qu'ils les avoient remarquées dans leurs voyages; de sorte qu'il fut convenu qu'on retrancheroit environ soixante-six de Marseille à Alexandrie de Syrie.

Ce fut ici le dernier ouvrage auquel coopéra l'illustre M. *Peyresc*. A son arrivée à Aix, il tomba malade, & mourut le 14 Juin 1636, âgé de cinquante-six ans, universellement regretté de tous les Savans, dont il étoit l'appui & le Mécène. Il n'oublia pas son ami dans son testament. Il lui fit présent de cent volumes à son choix, de tous ses instrumens de Mathématiques, & du portrait de *Wendelin*, savant Astronome Flamand. Cette perte affligea si fort notre Philosophe, qu'il resta une année entiere sans rien faire. Seulement il fit part à *Galilée* du sujet de sa douleur, & tâcha de le consoler d'avoir perdu un œil. On lit dans cette lettre ce paradoxe: *Nous ne voyons distinctement les objets que d'un œil, quoiqu'ils soient ouverts tous les deux.* Devenu plus tranquille, il mit la derniere main à un Traité sur la communication du mouvement, qu'il avoit commencé depuis long-temps. Ce Traité intitulé, *De motu impresso à motu translato*, & divisé en trois lettres, contient la solution des principales difficultés du mouvement en général, & en particulier de celui de la terre. Il est comme établi sur ce théorême: *Si le corps sur lequel nous sommes est transporté, les mouvemens que nous faisons nous paroissent arriver, & arrivent en effet de la même maniere que si ce corps étoit immobile.* De là il étoit

aisé de conclure que le Soleil doit paroître se mouvoir, quoiqu'il soit immobile, dès que la terre se meut autour de lui. C'étoit aussi la pensée de l'Auteur: mais le malheur de *Galilée* (a) avoit fait de si fortes impressions sur son esprit, qu'il craignoit de s'expliquer ouvertement. *Je sai*, dit-il, *que ceux qui soutiennent le sentiment de* Copernic, *expliquent fort solidement les endroits de l'Ecriture, touchant le repos de la terre & le repos du Soleil; mais voyant que des gens qui ont une grande autorité dans l'Eglise leur donnent un sens different, je ne rougis pas de les suivre & de captiver mon entendement en cette occasion, non que je compte leur décision comme un article de foi, mais je le regarde comme un grand préjugé.*

Pendant qu'il vivoit ainsi dans le fond de la Provence, absorbé dans l'étude de la Philosophie, les Prélats de la Province d'Embrun songeoient à le faire nommer Agent du Clergé. Un Seigneur qui l'aimoit beaucoup (le Comte d'*Alais*) en fut instruit, & se donna sans en être prié, tous les mouvemens nécessaires pour faire réussir cette affaire. Il en écrivit à tous les Evêques de la Provence, leur faisant valoir le mérite de celui pour qui il s'intéressoit. Presque tous promirent leur voix lors de la nomination. Ce qu'il y a de singulier, c'est que l'Evêque de Digne, qui étoit plus à portée que tous les autres d'estimer notre Philosophe, forma les plus fortes oppositions. Il est vrai qu'il eut le chagrin de n'être pas écouté. GASSENDI eut presque toutes les voix, quoique le neveu du Président de l'Assemblée fût en concurrence avec lui. Il falloit encore faire agréer cette nomination par l'Assemblée du Clergé de France, qui étoit convoquée à Paris; & le Comte d'*Alais* craignant les brigues du neveu du Président pour faire refuser cet agrément, força notre Philosophe à partir pour cette Ville, afin de prévenir l'effet de ses sollicitations. L'Assemblée fut transférée à Mante. GASSENDI y alla. Dès le premier jour son affaire fut proposée. On nomma des Commissaires du premier & du second ordres pour l'examiner. Cet appareil, qui annonçoit des intrigues & des cabales, déplut si fort à GASSENDI, qu'il céda son droit à son compétiteur, moyennant la somme de huit mille livres qui lui fut promise, & qu'il ne toucha jamais.

Après cet accommodement, il revint à Paris, & ne songea plus qu'à voir ses amis. Le P. *Mersenne* fut sur-tout charmé de le revoir. Il étoit venu justement dans le temps que ce Minime cherchoit des Savans qui voulussent proposer à *Descartes* des objections sur ses Méditations Métaphysiques (b). Notre Philosophe s'excusa d'abord de ne pouvoir le faire. Il donna pour raison de ce refus, que *Descartes* dans son Traité des Météores avoit parlé des parhélies sans daigner le citer, quoiqu'il n'eût eu communication de ce phénomène que par son canal. Le Pere *Mersenne* fit connoître à *Descartes* la faute qu'il avoit faite de ne pas parler de GASSENDI dans son Ouvrage; & ce grand homme en convenant de son tort, ne put s'empêcher d'admirer la modération qu'avoit eu notre Philosophe de retenir sa plainte pendant plus de trois ans. Celui-ci parut oublier cette inattention; & pour contenter le Pere *Mersenne*, il travailla à réfuter les Méditations Métaphysiques. Il se souvint un peu dans sa réfutation de l'oubli de *Descartes*, malgré l'espèce de réparation qu'il en avoit reçue. Sa dissimulation étoit pourtant si fine & si approchante de la modestie, qu'il n'y eut presque que *Descartes* qui la reconnut. Ce grand homme y répondit. Il loua le style de l'Auteur qui lui parut très-beau & très-agréable, & soutint qu'il avoit cependant moins employé les raisons d'un Philosophe pour réfuter ses opinions, que les artifices d'un Orateur pour les détruire. Il fit ensuite parler l'esprit & la chair comme si c'étoient deux personnages qu'il eût voulu introduire sur la scène. GASSENDI crut se reconnoître sous celui de la chair; & quoique *Descartes* le qualifiât de » parfait Phi-

(a) *Galilée* fût detenu long temps dans les prisons de l'Inquisition, pour avoir soutenu ce sentiment. On verra le detail de cette affaire dans l'histoire de ce grand homme, qu'on trouvera dans la classe des Mathématiciens.

(b) Voyez l'Histoire de *Descartes*, qui suit.

» losophe, de personnage autant recom- » mandable par l'intégrité de ses mœurs & » la candeur de son esprit, que par la pro- » fondeur & la subtilité de sa doctrine « ; qu'il lui assurât » que son amitié lui feroit » très-chere, & qu'il tâcheroit de la méri- » ter de plus en plus « ; quoique *Descartes*, dis-je, fit ces protestations, cette recon- noissance de la chair blessa beaucoup notre Philosophe. De mauvais esprits voulurent profiter de cette occasion pour l'aigrir con- tre son adversaire ; mais il se contenta de s'en plaindre au Pere *Mersenne*. Ce Mini- me en fit part à *Descartes*, qui fit une réponse amère dont GASSENDI fut très-mécontent. » Il me semble, dit-il, que M. GASSENDI » feroit fort injuste, s'il s'offensoit de la ré- » ponse que je lui ai faite ; car je n'ai eu » soin que de lui rendre la pareille, tant à » ses complimens qu'à ses attaques, quoi- » qu'il ait eu l'avantage sur moi, en ce que » j'ai toujours oui dire que le premier coup » en vaut toujours deux ; de sorte que » quand je lui aurois rendu le double, je » ne l'aurois que justement payé. Il se peut » faire qu'il soit touché de mes réponses, à » cause qu'il y reconnoît la vérité ; mais » pour moi je ne l'ai point été des objec- » tions par une raison contraire : si cela est, » ce n'est pas par ma faute «. Notre Philo- sophe trouva cette réponse tout à la fois fiere & désobligeante. Il dissimula pour- tant la peine qu'elle lui faisoit, & attendit un moment plus favorable pour s'expliquer avec son Auteur. La mémoire de son illus- tre ami M. *Peyresc*, qui lui étoit si chere, dissipa son chagrin. Il pensoit depuis sa mort à composer la vie de ce grand Magis- trat ; & pour oublier cette petite alterca- tion, il se livra entiérement à ce travail. Cette vie divisée en six livres, parut en 1641 sous les auspices du Comte d'*Alais*. On y voit avec plaisir l'exposition du sa- voir de M. *Peyresc*, de son amour pour tou- tes les belles connoissances, de son travail infatigable pour le progrès des Sciences & des Beaux Arts, & de sa libéralité vrai- ment royale pour tous les Savans. Cet Ou- vrage fut universellement applaudi. Le Chancelier *Seguier*, qui le lut d'abord qu'il parut, manda deux fois GASSENDI chez lui pour lui en témoigner sa satisfaction. Le Prince *de Condé* le trouva si beau, qu'il voulut voir son Auteur pour le combler d'éloges & de politesses. Notre Philoso- phe reçut ces complimens comme il le devoit, & tâcha de bien mériter de plus en plus des humains par des productions utiles.

Il travailloit depuis long-temps à la vie d'*Epicure*, à laquelle il vouloit joindre son apologie & l'analyse de sa doctrine ; & il avoit formé la résolution de finir enfin cet Ouvrage, lorsqu'il apprit la mort de *Galilée*. Cette nouvelle affligeante lui rap- pella que dans son Traité de la communi- cation du mouvement il avoit promis deux lettres sur l'accélération des graves dans leur chute. C'étoit le développement de la théorie de *Galilée* à ce sujet. Le Recteur du College des Jésuites de Dijon, nommé le Pere *Cazré*, attaqua cet Ouvrage, & soutint que la doctrine que l'Auteur adop- toit étoit établie sur un faux raisonnement. Notre Philosophe ne fut pas de cet avis. Il combattit avec force les attaques de ce Jésuite, & soutint sans ménagement le mouvement de la terre. Les preuves étoient convaincantes. Cependant M. *Morin*, Professeur de Mathématiques au College Royal, en jugea autrement. Il fit une vi- site à GASSENDI, & lui annonça qu'il alloit à la campagne pour achever un Traité con- tre le mouvement de la terre. Le Pere *Mersenne* & quelques autres Savans qui fu- rent instruits de ce projet, voulurent l'en faire désister ; mais il prit leur conseil en mauvaise part, & se brouilla avec eux. Notre Philosophe fut sur-tout enveloppé dans cette disgrace, parce que M. *Morin* croyoit qu'il étoit le chef de ses adversai- res. Ce fut aussi à lui qu'il adressa ses coups. Il publia son Traité sous ce titre : *Alæ tel- luris fractæ* (Les ailes de la terre brisées), dans lequel il parla de GASSENDI avec au- tant d'aigreur que d'impolitesse. GASSEN- DI répondit à cet écrit par une lettre, qui est la quatriéme, qui compose son Traité de la communication du mouvement. Il y fait voir d'abord que M. *Morin* lui disoit des injures sans aucune raison. Il examine ensuite le flux & le reflux de la mer, & le

nement parlant : mais GASSENDI écrivoit en Philosophe, & faisoit abstraction des vérités de la religion, qu'il a toujours respectées.

Deux jours après son décès, on le porta à la paroisse de saint Nicolas des Champs. Un grand concours de monde, des personnes de la premiere distinction, & presque tous les Savans qui étoient dans Paris, assisterent à ses obseques. M. *de Montmort*, Maître des Requêtes, l'un des quarante de l'Académie Françoise, les avoit ordonnées. Ce digne ami le fit enterrer à la chapelle saint Joseph, dans le tombeau de sa famille, auprès de *Guillaume Budee*, son grand oncle, & le plus savant homme de son siécle. Il fit ensuite élever un mausolée sur sa tombe, au-dessus duquel est son buste en marbre blanc, soutenu par une table de marbre noir, sur laquelle on lit cette épitaphe : *Petrus* GASSENDUS, *Diniensis civis, ejusdem Ecclesiæ Præpositus, Sacræ Theologiæ Doctor, in Academiâ Parisiensi Regius Mathematicarum Professor ; hic requiescit in pace ; qui natus est anno Christi* 1598, *die* 11 *Kalend. Februarii. Obiit* 1655, *die Kalend. Novemb. Depositus est* 7 *Kalend.* Henricus-Ludovicus HALBERTUS DE MONTMORT, *Libellorum Supplicum Magister, viro pio, sapienti, docto, amico suo, & hospiti posuit* (*a*).

La mort de GASSENDI consterna toute l'Europe savante. Presque tous les Gens de Lettres répandirent des pleurs sur son tombeau. Le Successeur de ce grand homme dans la Prévôté de Digne, prononça son Oraison funebre dans la Cathédrale de cette Ville. L'Eglise étoit remplie, & on n'y entendoit que des gémissemens. Les vieillards aussi attendris que les autres, convinrent qu'ils n'avoient jamais vu une consternation si générale.

Notre Philosophe méritoit bien ces larmes & ces regrets. Une simplicité ingénue, une politesse aisée, une candeur aimable, & une conversation également enjouée & instructive, lui avoient gagné le cœur de toutes les personnes qui l'avoient connu ; & il avoit acquis l'estime des Savans & des hommes bien nés par la beauté & la délicatesse de son esprit, par son grand sens, par une étude continuelle, par un travail assidu, par sa méthode singuliere de découvrir la vérité, par la profondeur & la variété de ses connoissances, enfin par l'excellence de ses productions & l'intégrité de ses mœurs. Toutes ces qualités étoient moins l'ouvrage de la nature, que celui de l'art. S'il avoit reçu en naissant d'heureuses dispositions, il les avoit aussi cultivées avec grand soin. Il se levoit à trois heures du matin, quelquefois à deux, jamais plus tard qu'à quatre, & étudioit jusqu'à onze heures, à moins qu'il ne fût interrompu par quelque visite. Il dînoit vers le midi. Son repas consistoit presque toujours en légumes. Il mangeoit fort rarement de la viande, & ne buvoit que de l'eau. Sur les trois heures, il se remettoit à l'étude jusqu'à huit. Il soupoit alors assez légérement, & se couchoit entre neuf & dix.

Il s'énonçoit d'une maniere agréable, & avoit des reparties fines. Lorsqu'on le prioit de dire son avis sur quelque question, il s'excusoit sur les bornes de son esprit, exageroit son ignorance ; & quand il étoit forcé de s'expliquer, c'étoit toujours avec une sage défiance. A l'arrivée des Gens de Lettres, il se contentoit de leur donner des marques de bienveillance, sans chercher à surprendre leur estime par ses discours. Toute son étude ne tendoit qu'à devenir plus savant & meilleur. Aussi avoit-il mis sur ses livres ces paroles, *sapere aude.*

Il vécut sans ambition & presque sans fortune. Une égalité d'ame admirable le mettoit au-dessus de tous les événemens de la vie. C'étoit un vrai sage, que rien n'étoit capable d'émouvoir. Il étoit préparé à tout. Il ne se mit jamais en colere. On le trouvoit toujours doux, poli, complaisant, ennemi des brouilleries, des divisions, des querelles. Son érudition

(*a*) L'Auteur de la *Vie de Gassendi* a rapporté une autre épitaphe, composée par quatre de ses disciples, qui est très-belle.

étoit prodigieuse. Ses connoissances embrassoient toutes les sciences, & son stile pur, élégant & nourri des bons Auteurs du siécle d'*Auguste*, rendoit agréable tout ce qu'il écrivoit. Enfin c'étoit un Philosophe par excellence, aussi vertueux que savant.

Métaphysique de Gassendi, *ou Systême sur la nature & les fonctions de l'ame.*

Avant que l'Eglise eût défini l'ame, on la croyoit corporelle. On lit dans les anciens Conciles : » Des Anges & des » Archanges & de leurs puissances, aux- » quelles j'ajoute nos ames, ceci est le » sentiment de l'Eglise Catholique, que vé- » ritablement ils sont inintelligibles, mais » qu'ils ne sont pourtant pas invisibles, & » destitués de tout corps, comme vous au- » tres Gentils le croyez; car ils ont un corps » fort délié, soit d'air, soit de feu «. *Tertullien* étoit aussi de ce sentiment. Il disoit que l'ame ne seroit rien, si elle n'étoit corps ; & que tout ce qui est ou existe, est corps à sa maniere. Ce qui a fait avancer à Saint *Augustin*, que *Tertullien* a cru que l'ame étoit corps, parce qu'il n'a pu la concevoir incorporelle, & qu'il craignoit que si elle n'étoit pas corps, elle ne fût rien. Il est décidé aujourd'hui que l'ame est un esprit. Mais en raisonnant là-dessus suivant les lumieres naturelles, on peut dire que l'ame est une chose qui étant dans le corps, fait que l'animal est dit vivre & exister, comme il est dit mourir lorsqu'elle cesse d'y être. Car la vie est comme la présence de l'ame dans le corps, & la mort en est comme l'absence.

Mais qu'est-ce que cette chose qui forme l'ame ? C'est un Etre qui, quoiqu'imperceptible à la vue, peut néanmoins être apperçu par l'entendement, en faisant réflexion sur la chaleur, la nutrition, le sentiment, le mouvement & les autres fonctions de l'animal, qui ne peuvent avoir lieu sans un principe réel & effectif.

Ce sera une espéce de feu très-atténué, ou une sorte de petite flamme, qui, tant qu'elle est en vigueur, ou qu'elle est allumée, fait la vie de l'animal, lequel meurt lorsqu'elle s'éteint. Afin que cette flamme puisse agir, il faut qu'il y ait dans le corps de petites cavités & de petits passages libres & ouverts, dans lesquels elle s'insinue & se meuve librement. Il doit y avoir aussi dans cette petite flamme de petits espaces, pour qu'elle puisse toujours garder sa mobilité.

Cette supposition que l'ame est une petite flamme n'est pas absolument gratuite. On la soutient par plusieurs preuves. Premierement, la chaleur qui est fort sensible dans l'animal, demeure autant dans le corps que l'ame y demeure, & périt lorsqu'elle cesse d'y être. En second lieu, cette flamme exige une nourriture comme celle d'une lampe, sans quoi elle s'éteint : ce qui oblige l'animal à lui fournir des alimens pour l'empêcher de s'éteindre, c'est-à-dire, pour ne pas mourir. Le mouvement continuel du cœur & des artères qui lui sont adhérentes, fournit la troisiéme preuve. Car cette matiere grasse & inflammable étant contenue dans le sang, il faut que le sang soit continuellement agité pour ne pas se refroidir & se cailler, soit au dedans du cœur, qui est comme le foyer de la chaleur naturelle, soit dans les artères, qui, comme autant de canaux, distribuent par tout le corps le feu qu'elles ont tiré du cœur. On prouve en quatriéme lieu, par l'action des poumons & la nécessité de respirer, l'existence de cette petite flamme. En effet, les poumons ne servent pas seulement au cœur de soufflets qui entretiennent son mouvement, par lequel cette flamme est excitée & entretenue, mais encore la temperent par le mélange de quelque portion d'air, afin que les vapeurs fuligineuses qui s'exhalent du sang, soient chassées au dehors par l'expiration, & n'étouffent pas ce petit feu. Cinquiémement, la force qu'a l'ame de mouvoir le corps, ne peut venir que du feu, cet élément étant seul capable par sa grande agilité de produire de grands effets. Enfin une derniere mais forte preuve de l'existence de ce feu, c'est l'agitation continuelle de la fantaisie, qui empêche que les images des choses ne s'y reposent jamais. Aussi l'animal pense sans cesse en veillant & en dor-

mant, comme on en peut juger par les songes. C'est-là une marque que l'ame est dans un mouvement continuel comme le feu ; & on ne peut concevoir que cette grande activité puisse convenir à l'ame, sans qu'elle ne soit elle-même quelque petite flamme ou une espéce de petit feu qui ne soit jamais en repos.

L'ame sent ; & pour avoir le sentiment, il faut qu'elle ne soit pas une substance simple & uniforme, mais une tissure de plusieurs tissures différentes, dont il y en a quelques-unes qui peuvent manquer ou être épuisées comme dans un animal usé de vieillesse. Cela ne suffit pas encore pour produire le sentiment. Il faut aussi que l'organe dans lequel elle est comme enfermée, agisse lorsqu'elle fait impression sur lui. Il paroît que cet organe est ainsi composé. Entre des espéces de tuniques très-déliées, qu'on appelle membranes, sont une infinité de petites veines & d'artères, & principalement de petits nerfs insensibles, qui se répandent comme une espéce de trame ou de tissu très-fin & très-délié. La tissure extérieure des nerfs est composée d'une double tunique. La premiere de ces tuniques, qui est l'antérieure, ne montre aucune cavité sensible, mais seulement une substance moelleuse & fort molle. Cette substance n'est qu'un amas & une suite de petits filamens très-déliés qui se distribuent dans toutes les petites branches des nerfs, & qui ont tous une très-petite cavité. Les esprits animaux qui se forment en la partie du cerveau, de laquelle les nerfs tirent leur origine, entrent comme une espéce de souffle continu dans ces petits nerfs ou petits canaux, & les remplissent, les enflent & les tiennent tendus.

Les choses ainsi arrangées, voici comment se forme le sentiment. Un nerf ne peut être touché qu'il ne soit en quelque façon pressé, & il ne peut être pressé que l'esprit qui y est contenu ne soit aussi pressé, ni que l'esprit qui est ainsi pressé ne repousse le voisin qui vient comme lui du cerveau : ce qui forme une continuité de mouvement, jusqu'à ce que l'esprit qui est à l'origine du nerf retourne & rebondisse pour ainsi dire contre le cerveau. Cela fait que la faculté de sentir, qui réside dans le cerveau, est mue par cette espéce de retour ou de rebondissement, & qu'elle apperçoit, appréhende, connoît, sent le contact.

Maintenant lorsque les sens externes perçoivent les objets, il se fait un certain ébranlement tant dans l'organe extérieur, qui est frappé par l'espéce ou la qualité de la chose sensible, que dans la partie du cerveau, à l'endroit d'où les nerfs tirent leur origine ; & cela par une certaine impression qui se continue le long des nerfs : car les nerfs enflés & remplis d'esprits, sont comme de petites poignées de rayons spiritueux ; de sorte que chaque rayon étant tendu depuis le cerveau jusqu'à l'organe extérieur, il ne peut être tant soit peu poussé ou pressé dans l'organe, que le cerveau ne soit en même temps ébranlé par une espéce de rebondissement. Et alors il arrive deux choses. l'une, que la faculté de sentir, qui réside en cet endroit, perçoit ou connoît aussi-tôt la chose sensible, d'où lui vient le coup : l'autre, qu'il demeure dans le cerveau un certain vestige, une espéce de figure & de caractere imprimé. Or la faculté de sentir ayant été une fois affectée, elle ne peut véritablement connoître une seconde fois la chose sensible, si de la part de cette même chose il ne lui arrive un second ébranlement, par lequel elle soit de nouveau excitée ; mais la faculté supérieure au sens peut, à cause du vestige, reprendre la même chose quoiqu'absente, & la connoître de nouveau. C'est cette faculté qu'on appelle *Fantaisie*, *Vertu imaginative*.

La premiere & principale fonction de cette faculté, à qui appartient proprement le nom d'*imagination*, est la simple appréhension, c'est-à-dire, l'imagination simple & nue d'une chose, sans rien affirmer ou nier. La seconde fonction est la composition & la division, ou le consentement & le refus, qu'on appelle aussi affirmation & négation, proposition, énonciation ou jugement. Cette fonction dépend de la propriété que la fantaisie a de pouvoir être attentive & tournée à

plusieurs objets distincts, lorsqu'ils sont joints à la maniere d'un seul qui est joint ou disjoint ; en sorte que l'imagination totale est comme formée de deux ou de trois imaginations partiales. Et la troisiéme faculté ou opération est le raisonnement, ou la faculté de raisonner, c'est-à-dire, d'inférer une chose d'une autre.

Tout ceci convient à l'homme comme aux animaux. Mais dans l'homme il y a un esprit, un être incorporel, qu'on appelle *entendement*, bien supérieur à la vertu imaginative. C'est par cet esprit qu'à l'aide du raisonnement nous parvenons à des connoissances, dont nous ne saurions avoir d'espéce ou d'image présente. Les vertus de l'entendement sont la *sagacité*, la *raison*, le *jugement*, la *mémoire*, la *docilité* & l'*esprit*.

La sagacité n'est autre chose qu'une certaine force & présence d'esprit qui nous fait inventer promptement. La raison est la faculté de raisonner, d'inférer une chose d'une autre. La mémoire est la faculté qu'a l'entendement de pouvoir reprendre ou faire usage des connoissances qu'il a acquises, soit en voyant, en entendant, en lisant & en méditant. La docilité est l'aptitude de l'entendement à comprendre aisément les choses qui nous sont enseignées, ou que nous apprenons. Enfin l'esprit est comme l'assemblage de toutes ces perfections.

Des vertus de l'entendement se forme une faculté générale nommée *appétit*, par laquelle l'ame en vue du bien ou du mal est émue & affectée. On appelle *bien* ce qui est convenable à sa nature, *ce qui lui est ami*, ce qui lui plaît ; & *mal* ce qui lui est disconvenable, ennemi, déplaisant. Ce sentiment, par lequel l'ame connoît ce qui lui convient & ce qui lui est contraire, produit deux passions, le *plaisir* & la *douleur* ; le plaisir, par l'opinion du bien présent ; & la douleur ou le *déplaisir*, par l'opinion du mal présent. Le plaisir est non-seulement un bien, mais il est un bien absolument, ou absolument bon, en tant qu'il n'est pas désiré pour quelqu'autre chose, mais pour lui-même, ou à cause de lui-même. De même la douleur est non-seulement un mal, mais un mal absolument mauvais, en tant qu'elle n'est point évitée par quelqu'autre chose, mais pour elle-même ou à cause d'elle-même, & que les autres choses ne sont biens ou maux que relativement, en tant qu'ils engendrent du plaisir ou de la douleur. Ces deux affections sont excitées de telle maniere par la présence du bien & du mal, qu'elles peuvent aussi naître par l'idée du bien & du mal à venir. De-là dérivent deux grandes passions, l'amour & la haine. L'amour est un bien qui cause, qui a causé, & qui doit causer du plaisir. La haine est un mal qui cause, qui a causé, & qui doit causer de la douleur. Et parce que le bien, tandis qu'il est présent, est aimé de telle sorte, à cause du plaisir qu'il fait naître, que l'ame se repose, pour ainsi dire, dans sa jouissance, comme elle se repose aussi dans le plaisir d'en avoir joui ; quand il est absent, elle ne se repose point tant dans l'amour qu'elle a pour lui, qu'elle est émue de la cupidité du désir d'en jouir. De-là naissent deux autres passions, savoir, la *cupidité* & l'*espérance*. La cupidité est le désir du bien, sans persuasion qu'il doive arriver ; & l'espérance est la persuasion qu'il arrivera effectivement. A ces deux passions, deux autres sont opposées ; c'est la *fuite* & la *crainte* du mal. La fuite, qui est opposée à la cupidité, est l'éloignement du mal, sans être assuré qu'il doive arriver. La crainte, qui est opposée à l'espérance, est une croyance qu'il arrivera. De la crainte vient le *désespoir*, & l'espérance produit la *confiance* ; comme de ces deux dernieres naissent l'*audace* de la confiance, & la *pusillanimité* du désespoir.

On peut déduire encore d'autres passions de celles-ci : mais elles sont comme les passions capitales auxquelles toutes les diverses espéces de passions peuvent se rapporter.

Morale de GASSENDI, *ou l'art de se rendre heureux.*

Tous les hommes désirent naturellement d'être heureux, & tout ce qu'ils font tend à pouvoir vivre heureusement : tant il est vrai que la vie heureuse ou la félicité est le but & la fin derniere de tous nos souhaits & de toutes nos actions. Cependant

comme on voit quantité de perſonnes, à qui rien ne manque de tout ce qui eſt néceſſaire pour les uſages de la vie; qui ont des biens en abondance; qui ſont élevées aux honneurs & aux dignités; en un mot, qui poſſedent tout ce qui ſemble ordinairement pouvoir faire un homme heureux, & qui menent malgré cela une vie miſérable, chagrine, inquiéte, accablée de ſoins & de ſoucis, & troublée par des terreurs continuelles, les Philoſophes ont reconnu que l'origine du mal venoit de ce qu'ignorant ce qui fait la vraie félicité, en quoi elle conſiſte, & quelle eſt cette fin derniere que chacun doit ſe propoſer dans toutes ſes actions, on ſe laiſſe aveuglément aller à ſes paſſions, & on abandonne l'honnêteté, la vertu & les bonnes mœurs, ſans quoi il eſt impoſſible de vivre heureux. C'eſt pourquoi ils ſe ſont attachés à découvrir en quoi conſiſte cette vraie félicité, & ils ont inventé un art qu'ils ont nommé *l'Art de la vie*, ou *l'Art de paſſer heureuſement la vie*, & généralement *la Morale;* parce qu'il contient une doctrine qui concerne les mœurs, c'eſt-à-dire, les actions habituelles de la vie.

Il ne faut pas croire que par cet art on parvienne jamais à un état tel qu'on n'en puiſſe point imaginer un meilleur, dans lequel il n'y ait aucun mal qu'on ne craigne, aucun bien qu'on ne poſſede. Son but eſt de procurer un certain état dans lequel on ſoit auſſi bien qu'il eſt poſſible, où il y ait de biens néceſſaires beaucoup, de quelque mal que ce ſoit très-peu, & où l'on puiſſe par conſéquent paſſer la vie doucement, tranquillement & conſtamment, autant que l'état du pays, la ſociété civile avec laquelle on vit, le genre de vie que l'on a embraſſé, la conſtitution du corps, l'âge & les autres circonſtances le peuvent permettre. Car ſe promettre ou affecter durant le cours de cette vie une félicité ſuprême, c'eſt ne pas reconnoître qu'on eſt homme, ou l'avoir oublié; c'eſt-à-dire, qu'on eſt un animal foible & débile, qui par la conſtitution de ſa nature eſt ſujet à une infinité de maux & de miſeres.

C'eſt dans ce ſens qu'on dit que le ſage, quoiqu'expoſé à toutes ces viciſſitudes, ne laiſſe pas que de poſſéder la félicité, non pas une félicité parfaite & ſouveraine, mais une félicité humaine, qui eſt toujours dans le ſage auſſi grande que le temps peut le permettre, en ce qu'il n'aigrit pas ſes malheurs par ſon impatience & par le déſeſpoir, mais qu'il les adoucit par la conſtance & les réflexions. Ainſi il eſt plus heureux ou moins malheureux que s'il ſuccomboit comme ceux qui en pareil cas ne les ſupportent pas avec la même vertu & la même conſtance, & qui d'ailleurs n'ont pas comme lui les ſecours que la ſageſſe fournit. Tels ſont ſur-tout une vie innocente & une conſcience ſans reproche: ce qui eſt toujours une merveilleuſe conſolation.

Si les goûts des hommes étoient uniformes, il ne faudroit qu'une règle générale pour les conduire au bonheur. Mais quoique les cauſes efficientes de la félicité ne ſoient autres que les biens de l'eſprit, du corps & de la fortune, on peut cependant avoir dans tout cela des déſirs très-différens & très-variés, en quoi on faſſe conſiſter la félicité. *Martial* croit avoir tout dit, quand il écrit que pour être heureux il ne faut que des biens de patrimoine, qui ne coûtent point de peine à acquérir, point de procès, point de charges publiques, mais l'eſprit tranquille, le corps ſain, une ſimplicité accompagnée de prudence, des amis d'égale condition, une femme qui ne ſoit pas laide, mais qui cependant ait de la pudeur, un ſommeil qui faſſe les nuits courtes, une volonté qui ne s'étende pas au-delà de ce qu'on eſt, enfin point de crainte ni de déſir de la mort. Mais *Martial* ne peint que le bonheur d'un homme qui penſeroit comme lui, ſans donner des préceptes pour parvenir à la félicité. Et ce ſont préciſément ces préceptes qui forment la morale. Or voici en quoi ils conſiſtent.

1°. *Connoître Dieu & le craindre.* La connoiſſance & la crainte de cet Etre ſuprême inſpire de l'amour pour lui; nous porte à nous étudier à lui plaire, & nous engage à nous attacher uniquement à l'honnêteté & à la vertu, en ſe confiant d'ailleurs en ſa bonté infinie, & eſpérant tout de lui,

comme étant la source de tout bien, & passant ainsi sa vie doucement, tranquillement & agréablement.

2°. *Ne pas craindre la mort, & s'y soumettre.* La mort étant la privation de la vie, nous mourons autant que nous vivons, & cela par une mort qui ne vient pas tout ensemble, mais par parties que nous accumulons les unes sur les autres, quoiqu'il n'y ait que celle qui vient de la derniere à qui l'on donne le nom de mort. Il faut donc modérer le désir de la nature, selon la règle même que la nature a prescrite; & puisque nous ne pouvons l'éviter, adoucissons-en du moins la rigueur en nous y laissant aller volontairement. Le seul & unique remède pour passer la vie doucement & sans inquiétude, c'est de nous accoutumer à la nature; de ne vouloir que ce qu'elle veut; de mettre au nombre de ses présens le dernier moment de la vie, & de nous disposer & préparer de maniere que lorsque la mort arrivera nous puissions dire: j'ai vécu & j'ai achevé la carriere que la nature m'avoit donnée à parcourir. Elle demande son repos; je le lui rends volontiers. Elle me commande de mourir, & je meurs sans regret. *Vixi, & quem dederas cursum natura peregi.*

3°. *Ni trop espérer, ni trop désespérer.* Accoutumez-vous à être indifférens sur les choses futures, à ne vous point repaître de vaines espérances, & à ne pas dépendre de ce qui n'est point, & ne sera peut-être jamais. Car la fortune étant changeante, rien de ce qui dépend de sa puissance n'est prévu & attendu avec tant de certitude qu'il ne trompe souvent celui qui prévoit & qui attend. De sorte qu'on doit ne pas absolument désespérer de ce que l'on prévoit, mais ne point se le permettre aussi comme une chose certaine, & cependant se préparer de telle maniere à tout événement, que quoiqu'il en arrive autrement qu'on espere, on ne se croit pas pour cela privé d'une chose absolument nécessaire. Espérer avec trop de confiance, c'est se mettre dans le cas de tout négliger & de laisser l'esprit s'égarer ailleurs. N'avoir au contraire aucune espérance, c'est s'exposer à quitter tout & à se relâcher sur tout. Celui au contraire qui a l'esprit modéré à l'égard de l'une & l'autre passiou, est dans une assiette d'ame paisible.

4°. *Ne remettre point à l'avenir ce dont on peut jouir actuellement.* Le sage doit tellement faire son compte, qu'il considere chaque jour de sa vie comme le dernier & celui qui doit accomplir le cercle. Par-là il jouit actuellement sans attendre le lendemain; & si ce jour vient, il sera d'autant plus agréable qu'il sera moins attendu, & qu'étant comme surajouté au comble, & considéré comme usure, il sera compté comme un pur gain.

5°. *Ne désirer que ce qui est nécessaire.* Il y a deux sortes de cupidités ou convoitises: les unes naturelles & nécessaires, & les autres vaines & superflues. Or le bonheur de la vie consiste à se borner aux premieres, qui regardent nos propres besoins, & à dédaigner les autres, qui sont de fantaisie & de caprice.

6°. *Modérer les passions par l'étude de la sagesse.* De même que la santé du corps consiste dans une certaine *température* des humeurs, de même la santé de l'esprit consiste dans la modération des passions; ce qui lui procure une certaine tranquillité & une constance inébranlable. Quand on a l'esprit tranquille, on aime la tempérance, qui est le plus solide & le plus assuré soutien de la santé, sans laquelle on ne doit point espérer de félicité parfaite.

Ajoutons à ceci, qu'un doux loisir, que le repos qui se trouve dans la solitude & hors de l'embarras des affaires du monde, contribuent beaucoup à la félicité. Car il ne faut pas que celui qui aspire au vrai bonheur de la vie, lequel consiste principalement dans la tranquillité de l'esprit, s'embarrasse dans beaucoup d'affaires, soit publiques, soit particulieres, qui ne peuvent manquer de la troubler. Et le meilleur moyen de s'entretenir dans la félicité, c'est de ne rien admirer. Cela marque non-seulement la tranquillité à laquelle est parvenu celui qui ayant reconnu la vanité des choses humaines, n'admire ni n'affecte, ou plutôt méprise cet éclat de puissance, d'honneurs & de richesses, qui éblouit d'ordinaire les yeux des hommes; mais

cela marque aussi cette autre espéce de tranquillité qu'on a acquise, lorsqu'étant parvenu à la connoissance des causes naturelles, on ne s'étonne, on ne craint & on ne s'épouvante plus comme le vulgaire.

Physique de GASSENDI.

I. *De la composition du monde.*

La premiere chose qu'on doit faire dans l'étude de la Physique, qui est la connoissance de la nature, c'est de se représenter un espace infiniment grand, & de considérer cet espace comme le lieu général de tout ce qui a été produit, & comme la table d'attente de toutes les autres productions que Dieu peut tirer de sa Toute-puissance. Le monde occupe cet espace; il est composé de la matiere, laquelle consiste dans l'impénétrabilité, & cette matiere est animée ou vivifiée par une chaleur diffuse ou répandue en elle. On appelle *atômes* les élémens de cette matiere. Ce sont des portions de la matiere infiniment petites & diversement figurées. Ces atômes composent le monde. Ils sont puissans, c'est-à-dire qu'ils ont une certaine proportion qui les excite & les meut de telle maniere dans l'immensité de l'espace, qu'ils ne cessent jamais de se mouvoir. Leur vitesse est toujours extrême, soit qu'ils soient séparés les uns des autres, ou embarrassés les uns dans les autres, parce qu'ils sont très-durs, & par conséquent très-propres à se faire réfléchir les uns des autres, & que dans l'espace il n'y a ni haut ni bas où ils puissent s'arrêter.

Cependant quoique dans les compositions leurs *allées & venues* se fassent entre des bornes très-étroites, cela n'empêche pas que selon la condition & l'étendue d'un petit espace, ils ne se meuvent toujours très-vîte & également vîte, tout de même que si les allées & venues se faisoient entre des bornes & des limites très-éloignées les unes des autres. Car quoiqu'ils soient emportés avec toute la masse, ce mouvement particulier de la masse ne retarde point leurs allées & venues par sa lenteur, ni ne les hâte point par sa vitesse; de façon que s'il arrive que le mouvement de la masse se fasse dans un instant, il se fait dans ce même instant des allées & venues innombrables.

Il est vrai que ce n'est pas une nécessité absolue que les atômes soient tous en mouvement pour entretenir le monde, & qu'on peut concevoir la génération des êtres en supposant les uns en repos, les autres en mouvement. Cependant il est probable qu'ils se meuvent tous non-seulement parce qu'ils sont tous de même nature, tous durs & solides, tous propres à se faire réfléchir les uns les autres quand ils se rencontrent, & qu'ils se meuvent dans un espace qui n'a aucune résistanee, aucun centre, aucun endroit où ils puissent s'arrêter; mais aussi parce qu'il pourroit arriver que ceux qui sont les plus propres au mouvement, & principalement destinés à agir, deviendroient *lents & paresseux*, en rencontrant ceux qui seroient en repos, & en leur communiquant leur mouvement; & qu'au contraire ceux qui seroient ineptes, pourroient enfin devenir très-actifs; ce qui feroit une confusion dans les différentes générations.

Il faut supposer dans tout ceci des vuides entre les corps qui composent le monde. Sans cela, rien ne pourroit se mouvoir, parce que toutes les fois qu'une chose seroit sur le point de commencer à se mouvoir, il se trouveroit toujours des corps qui formeroient un obstacle; de sorte que n'y ayant rien qui cédât, il n'y auroit rien aussi qui pût avancer, ou qui pût en aucune maniere commencer à se mouvoir. En effet, le monde, sans aucun vuide, doit être une masse extrêmement serrée & compacte, qui ne sauroit par conséquent recevoir de nouveau le moindre petit corps, parce que n'y ayant rien qui ne soit plein, il ne reste aucun lieu à remplir. Si le corps qui doit se mouvoir trouve le lieu plein, il faudra qu'il en chasse le corps qui y est, & que celui-ci en chasse un autre, ainsi de suite. Mais si ce premier corps ne peut ni céder, ni quitter sa place, le mouvement ne commencera point, & rien ne remuera.

Cela posé, les atômes, quoique joints,

ferrés & détenus dans les corps, ne perdent pas leur mobilité, mais ils font incessamment effort les uns vers un endroit, les autres vers un autre, comme pour s'échapper & se mettre en liberté; d'où il arrive que le mouvement du tout se fait du côté que tend le plus grand nombre. Ainsi la vertu motrice qui est dans chaque composé, doit son origine aux atômes. Et comme dans les compositions les plus spiritueuses les atômes sont plus libres qu'en aucun autre, la vertu motrice est censée résider principalement dans les esprits qui par leur impétuosité emportent toute la masse vers l'endroit où ils font le plus d'effort.

Les atômes composent donc le monde, forment les corps, leur donnent leur activité; & suivant leur figure, leur grandeur & leur mobilité, ils excitent dans les corps la chaleur, la roideur, l'humidité & la sécheresse, les rendent durs, élastiques, fluides ou liquides, &c. En un mot, c'est de la combinaison différente des atômes, soit en quantité ou en qualité, que viennent les différens corps qui forment le monde & leurs propriétés particulieres.

II. *De la génération des Animaux.*

La cause de la génération des animaux n'est que cette petite ame de la semence même qui est destinée pour cela. Cette petite ame est une espéce de flamme entretenue d'un humide particulier, & de telle sorte répandue & retenue dans la matiere séminale, que tendant de se déployer par mille conduits insensibles, elle est diversement modifiée par ces conduits, & ne peut que selon cette modification se mouvoir, distinguer & arranger les particules de la matiere, les former & les tourner diversement, distribuer l'aliment aux unes & aux autres, & ainsi donner l'accroissement à tout le corps qui en est formé. Comme la tissure intérieure de toutes les semences n'est pas la même, & qu'ainsi ces conduits par où l'ame est resserrée, fait effort & est déterminée, ne sont pas les mêmes, elles forment des corps selon la variété de ces mouvemens.

Cette semence générale a été formée dès le commencement du monde, & répandue dans la terre & dans les eaux. Ce sont des atômes qui par leur figure particuliere & par leur mouvement continuel, se mêlent entr'eux, s'arrangent & se disposent d'une telle maniere qu'ils deviennent telles ou telles semences. Quand la semence est fomentée par quelqu'agent, elle se développe & forme un animal. C'est l'accouplement des deux sexes qui produit cette fomentation. Le mâle la répand dans le sein de la femelle. Les femmes en donnent aussi, & leur semence étant mêlée avec celle de l'homme, concourt au développement & à l'accroissement du fœtus. L'une & l'autre découlent de tout le corps. Cet écoulement se fait par les veines, les artères & les nerfs, qui aboutissent aux testicules. Il vient peu à peu, la matiere s'assemblant, se cuisant & se préparant à la longue pour être séparée lors de la copulation. Dans ce temps tout le corps est dans l'agitation, & il sort quelque chose de spiritueux qui est excité dans les diverses parties du corps, & qui en étant exprimé, tend & est poussé aux parties génitales pour produire la tension & aider à faire l'éjection.

La semence est donc un écoulement spiritueux que toutes les parties du corps font sortir par un effort & un renversement commun & général, & poussent toutes en même temps à un même endroit, en sorte que gardant encore quelque liaison, lorsqu'elle se détache & qu'elle coule le long des membres & des vaisseaux, elle a quelque ressemblance avec l'animal dont elle est détachée, c'est-à-dire qu'elle est comme une espéce d'abrégé ou d'animal en raccourci. Ainsi il arrive que toutes les parties de cet écoulement, qui appartenoient à la tête, en se tournant & se retournant, se tirent à part & se distinguent d'une telle maniere, qu'elles s'assemblent & se joignent ensemble pour faire la tête; que celles qui appartiennent à la poitrine font la même chose de leur côté, & en général que chaque portion de cet écoulement forme la même partie dont elle émane.

De-là il suit que l'ame qui est dans la semence,

semence, en tant qu'elle a aussi découlé de toutes les parties, fait la maniere dont il faut nourrir, animer, arranger & disposer chacune des parties ; en sorte qu'étant comme l'abrégé & le racourci de toute l'ame, elle continue de faire dans la matiere de la semence, qui est aussi un abrégé de tout le corps, ce qu'avec toute l'ame elle faisoit dans tout le corps. Or elle étoit premierement occupée à disposer la nourriture de telle maniere qu'elle appliquoit des parties aux parties, & qu'ainsi réparant continuellement tout le corps, elle le formoit continuellement; c'est pourquoi elle s'attache aussi de même ensuite à appliquer ces parties à des parties, & en les remettant dans l'ordre & dans la situation où elles étoient, elle forme un petit corps entier,

Ce petit corps devroit être toujours celui d'un mâle, & la nature ne produit une femelle que lorsqu'elle se trouve trop foible pour exécuter son projet; de sorte que la femme est comme un mâle tronqué & défectueux. Cette opinion est fort hasardée. Car puisque la femelle est nécessaire à la génération, elle a donc son utilité particuliere autant que le mâle. La question de savoir pourquoi il naît plutôt un mâle qu'une femelle, reste toujours indécise. Il est plus facile d'expliquer pourquoi un enfant ressemble non seulement à son pere & à sa mere, ou à tous les deux, mais aussi quelquefois à son grand-pere ou à son aïeul, ou à un étranger, ou même quelquefois à une statue ou à une image qu'une femme aura souvent regardée. Cet effet provient de la force de l'imagination. L'espéce ou l'image de la chose extérieure, qui par l'entremise des sens a été imprimée dans le cerveau, & a ébranlé la faculté imaginatrice qui y réside, émeut de telle maniere l'appétit ou le sentiment & les esprits qui le forment, que ces esprits conservent aussi leur modification ou le vestige de l'impression qui a été faite, & le portent avec eux par le corps en sorte que s'il arrive que la semence se détache, & que l'éjection ait lieu, les esprits modifiés qui affluent à la semence & qui la pénétrent diversement, affectent toute cette masse de semence & toutes ses particules d'une maniere particuliere, & leur communiquent leur impression, tellement que les particules s'arrangeant ensuite en formant le fœtus, & prenant chacune leur propre lieu, retiennent le vestige de l'impression, ou conservent la ressemblance avec l'image.

Ainsi le fœtus, soit mâle, soit femelle, pourra ressembler au pere, si l'imagination de la mere qui a en vue le pere, est plus forte, & l'emporte sur l'imagination du pere. Il ressemblera à la mere, si l'imagination du pere qui se porte à la mere, est plus puissante que celle de la mere. Il ressemblera confusément à l'un ou à l'autre, si les deux imaginations du pere & de la mere sont également affectées. Et il ne ressemblera ni à l'un, ni à l'autre, si l'imagination du pere & celle de la mere sont distraites ailleurs, en sorte que dans le mâle elle n'ait point la femelle pour objet, ni dans la femelle le mâle. C'est par cette force d'imagination que l'enfant ressemble quelquefois à une statue ou à une image, ou à un autre homme que l'époux, ou à une autre femme que la mere.

De-là vient que les enfans portent quelquefois des marques ou des envies des meres, comme des cerises, des framboises, &c. ou des impressions qu'elles ont reçues dans quelque partie de leur corps par la force de l'imagination. Comme de toutes les parties de la mere il vient des esprits, qui, passant avec le sang par les vaisseaux ombilicaux pénétrent jusqu'au fœtus, ceux qui viennent particulierement de cette partie du corps, que la mere, échauffée par une forte imagination, a frotés, emportent avec eux leur modification particuliere, & impriment l'image de la chose désirée à la partie correspondante du fœtus.

A peine l'animal est engendré, qu'il a la faculté de se nourrir; car la faculté *nutritive* suit immédiatement la faculté génératrice, afin de l'entretenir, de réparer les pertes qu'il fait, & de l'accroître. Et c'est ce besoin qui a déterminé la construction propre de l'animal. Premierement, la nature a donné à tous les animaux une bouche pour prendre la nourriture & la transmettre au-

dedans d'eux. En second lieu, comme cette nourriture ou l'aliment qui la fournit, est dissemblable & trop grossier pour pénétrer dans toutes les parties du corps s'il n'est dissous, elle (la nature) a conséquemment formé un estomac ou quelque organe intérieur pour le dissoudre, & le rendre fluide & capable de pénétrer par-tout. Troisiémement, parce qu'enfin dans ce même aliment il y a plusieurs parties hétérogènes qui ne sont pas assez fluides ou convenables aux parties de l'animal, elle a donné aussi à chaque animal un organe pour l'éjection.

Tout cela s'opere par diverses facultés, qui sont comme soumises à la faculté nutritive. 1°. L'*Attractrice*, qui réside dans l'estomac pour y attirer l'aliment de la bouche, pour le préparer & le transmettre de quelque maniere que ce soit. 2°. La *Rétentrice*, qui est nécessaire tant dans les parties où l'aliment se prépare, comme dans l'estomac & dans le foie, qu'aux extrémités des veines & des artères capillaires, où chaque partie attire l'aliment préparé pour la nourriture. 3°. L'*Attératrice*, ou *Concoctrice*; qui réside dans l'estomac, dans le foie & dans toutes les parties du corps, en tant que dans l'estomac l'aliment est changé en chyle, le chyle en sang dans le foie, & le sang dans toutes les parties en une certaine substance qui a plus d'affinité avec elles. 4°. La *Séparatrice*, qui n'est presque pas différente de l'attractrice, par le moyen de laquelle le chyle est purgé de ses impuretés, le sang de diverses humeurs, &c. 5°. L'*Expultrice*, qui agit dans l'estomac, dans le foie & dans les veines sur la masse alimentaire, après qu'elle a été préparée, & ensuite dans les intestins & dans la vessie à l'égard des excrémens. 6°. La *Distributrice*, qui n'est autre chose que l'expultrice de la masse alimentaire, & l'attractrice de chaque partie, qui attire autant d'aliment qu'il lui en faut. 7°. Enfin l'*Assimilatrice*, dont chaque partie du corps de l'animal est douée. & qui rend l'aliment qui a été préparé semblable à la sienne.

Ces opérations ou facultés sont l'ouvrage de trois sortes de fibres, de droites, de transversales & d'obliques. L'attraction se fait par la tension des fibres directes, la rétention par celle des obliques, l'expulsion par celle des transversales. Il résulte de-là une fermentation dans les alimens, & de cette fermentation une chaleur, qui change la nourriture en chyle, lequel devient sang, qui circulant dans tout le corps, donne le mouvement & la vie à l'animal.

III. *De la formation des Plantes.*

Il y a dans toutes les plantes une certaine substance diffuse & répandue par toute la plante, qui est une sorte d'esprit ou une petite flamme très-déliée. C'est-là le principe de sa végétation & de son accroissement; de sorte que la semence qui se forme en elle, qui s'y nourrit, y croît & s'y perfectionne, en est animée. Toutes les parties de cette flamme ou substance spiritueuse & active, qui forment l'ame de la plante, ont une telle communication entr'elles, qu'en quelqu'endroit de la plante qu'elles soient, elles en contiennent comme l'idée. Aussi la semence qui est l'ouvrage principal de cette substance, renferme sur-tout cette idée de la plante. Son ame est comme une espéce d'abrégé ou un racourci de l'ame totale de la plante. Cela étant, comme elle a la même propriété que l'ame totale de la plante, qu'elle a été exercée dans tous ses mouvemens, & qu'elle a fait l'apprentissage de la végétation, lorsqu'elle est dans la semence, elle continue à exécuter toute seule ce qu'elle faisoit avec toute l'ame : ce qui arrive dès qu'elle est fomentée dans un réceptacle propre & convenable, où elle puisse se déployer & renouveller ses mouvemens naturels. Or, avec toute l'ame de la plante d'où elle a pris naissance, elle faisoit croître & végéter les racines, le tronc, les feuilles & les autres parties : donc dans la semence, & dans la matiere qui la contient, elle doit faire croitre, fomenter & entretenir toutes les particules de cette matiere, selon que chacune est parvenue à cette semence depuis la racine, le tronc, ou les autres parties, ou selon que chaque particule a plus de disposition pour devenir telle ou telle partie.

Ainsi d'abord que la graine d'une plante ou la semence formée est reçue dans le sein de la terre, & qu'elle commence à être ouverte & dissoute par une humeur & une chaleur convenable, la petite ame, qui est là renfermée, commence à en distinguer toutes les particules, à leur distribuer, pour ainsi dire, leurs places & leurs régions, & à leur ordonner ce qu'elles doivent faire; les particules mêmes commençant d'ailleurs à se tirer comme d'elles mêmes de la confusion, les semblables se joignent à leurs semblables.

Dès le commencement de cette réunion des particules, les linéamens de toutes les parties se forment. D'abord ce sont les linéamens de toutes les racines, parce que de toutes les particules qui sont dans la semence, celles qui regardoient les racines ont été placées les premieres, & en circulant dans la plante, elles sont parvenues à la semence plus parfaitement qu'aucune des autres. Viennent ensuite les traits & les linéamens des autres parties, qui au commencement sont imperceptibles, mais qui se perfectionnent chacun selon leur ordre & leur temps. C'est ainsi que la plante croît & se forme; car les racines faisant déjà leur fonction, sucent par leurs petits pores ou petites bouches l'aliment qui remplit petit à petit les interstices de la premiere trame : ainsi de suite.

Il faut considérer que la terre est à la plante ce que la matrice est à l'animal. C'est pourquoi de même que la matrice fomente & entretient la semence par sa chaleur, lorsqu'elle se forme en animal, & que tandis que le fœtus se nourrit de son premier aliment, elle lui en prépare un second, c'est-à-dire le sang, pour remplacer le premier quand il sera consommé; de même la terre, qui environne la semence de la plante, ne fomente pas seulement cette semence par sa tiédeur, lorsque la plante se forme & qu'elle se nourrit, comme on l'a vu, mais elle lui en prépare davantage, & donne une humeur alimenteuse. Aussi si la plante manque d'humeur propre pour sa nourriture, elle meurt dès sa naissance. Semblable encore par-là à l'animal qui meurt & qui avorte faute d'un aliment convenable.

La contexture des racines s'étant donc formée, comme on vient de voir, selon la nature & la condition particuliere de la semence, & les corpuscules qui ont été mus & modifiés convenablement, ayant fait les premiers traits ou premiers filamens, ces mêmes corpuscules se meuvent selon la contexture de ces premiers filamens. De-là vient que chaque filament, selon le mouvement de ses corpuscules, prend & meut les corpuscules d'aliment qui surviennent, s'associant & s'unissant à ceux qui sont de même forme & figure & capables de même mouvement, & rejettant ou laissant ceux qui ne l'accommodent pas, & qui lui sont disproportionnés. Et toute cette transmutation ne se fait qu'en tant que les divers corpuscules concourent, se prennent, se meuvent, s'arrangent & se disposent entr'eux diversement. De façon que si lorsqu'on brûle une plante, tous ces corpuscules qui s'en vont les uns en fumée, les autres en cendres, & ceux-ci en feu, pouvoient être derechef rassemblés & mis dans le même ordre & la même disposition, ils formeroient la même plante (a).

(a) L'expérience de la Palingénésie, où l'on fait renaître une plante de ses cendres, donne bien du poids à ce systême de la formation des plantes. Voyez cette expérience dans le *Dictionnaire Universel de Mathématiques & de Physique*, art. *Palingénésie*.



DESCARTES.*

MALGRÉ les efforts que les premiers Restaurateurs des Sciences avoient faits pour secouer le joug de la barbarie, l'ignorance & les préjugés régnoient encore avec une sorte de tirannie. On savoit bien que la Philosophie de l'école étoit défectueuse, qu'*Aristote* n'étoit point infaillible, & que le seul moyen déclairer la raison & d'en faire un digne usage, c'étoit de joindre l'expérience au raisonnement: on avoit même vu des essais heureux de cette réforme, mais on n'étoit point encore assez instruit pour suivre une route sûre qui conduisît à des progrès réels. Il falloit un guide dans sa marche, une règle dans sa conduite, un Maître en un mot qui ouvrît la carriere, & qui montrât le chemin qu'on devoit tenir pour ne pas s'égarer. Les Scholastiques privés de ce secours, revenoient toujours à la doctrine d'*Aristote*, & s'y fortifioient de plus en plus. Il y avoit lieu de craindre que ce nouvel attachement à ce Philosophe ne replongeât le genre humain dans cette nuit obscure, qui avant *Ramus* enveloppoit toute l'Europe, lorsque la Providence suscita, comme par miracle, un homme extraordinaire, qui de même qu'un astre nouveau vint éclairer constamment l'Univers. Cet homme, doué d'une imagination prodigieuse, d'un jugement à la fois profond & solide, & d'une sagacité presque surnaturelle, ou du moins jusqu'ici inconnue, porta une vue perçante sur tous les objets des connoissances humaines, & les soumit sans exception à des règles & à des loix. Génie universel, il ne fut point Métaphysicien, pour avoir étudié la Métaphysique; Moraliste, pour s'être particulierement appliqué à la Morale; Mathématicien, pour avoir appris les Mathématiques; Physicien, Anatomiste & Naturaliste, pour avoir fait pendant longtemps des observations & des expériences; mais il posséda toutes ces sciences, parce que toutes ces sciences sont du ressort de l'entendement humain. Et ce qu'il y a encore de plus admirable, c'est que d'après ses propres réflexions, il les approfondit toutes avec une égale facilité. Rien ne fut au-dessus de ses forces. La simple perception d'un objet suffisoit pour qu'il en développât toute l'étendue. Aussi étoit-il parvenu à ce point d'élévation & de supériorité, qu'il a paru au milieu des hommes comme une divinité. Donnez moi de la matiere & du mouvement, disoit il, & je ferai un monde. Promesse fastueuse qu'il a effectuée par un nombre considérable de découvertes & par des vues sublimes.

Afin d'embrasser tout sans confusion, & de marcher avec assurance, ce vaste génie commence par établir un doute méthodique pour acquérir des connoissances certaines. La premiere vérité qu'il reconnoît, est la certitude de notre propre existence. Il passe de-là à celle de nos idées. De l'idée que nous avons d'un être infiniment parfait, il en conclud son existence. Fondant sur ces principes plusieurs propositions évidentes par elles mêmes, il déduit toutes les autres vérités nécessaires. La cause établie de cette maniere, il forme une progression conséquente de ses effets. Par la véracité de Dieu, il prouve la réalité des objets matériels. Il examine ensuite ces objets, & les lie à un principe universel. Comme un nouveau créateur, il les tire en quelque sorte du néant, & les fait éclore avec toutes leurs propriétés. De conséquences né-

* *De Vitâ & Philosophiâ Cartesianâ: Auctore Johanne* Tepelio. *Compendium Vitæ Cartesianæ ejusque Operum omnium: Auctore Petro* Borel. *Danielis* Lipstorpii *Specimen Philosophiæ Cartesianæ. Dissertatio de Cartesio & Cartesianismo qua extat Philosophia eclectica. La Vie de M. Descartes*, par Baillet. *Mémoires pour servir à l'Histoire des Hommes Illustres*, par le P. Niceron, Tom. XXXI. *Jacobi Bruckeri Historia critica Philosophiæ*, Tom. IV. pars altera. *Sa Méthode. Ses Lettres.* Et ses autres Ouvrages.

ceſſaires il déduit toute la ſtructure de l'Univers, & une explication entiere des phénomènes de la nature. Il va encore plus loin. Il oſe ſonder les vues du Tout-Puiſſant, & prétend que la même quantité de mouvement ſe conſerve toujours dans le monde, & que Dieu ne touche plus à ſon ouvrage. Il a commandé une fois, & la nature ne ceſſe de ſuivre ce commandement: *Semel juſſit, ſemper paret.*

C'eſt ainſi que ce grand homme forme une méthode; qu'il donne la clef de l'Univers, en expliquant par elle tous les myſteres qui s'y operent; qu'il ſoumet les mouvemens des aſtres à des loix; qu'il crée une nouvelle Phyſique; & qu'il éleve un édifice immenſe, lequel renferme un cours complet de Philoſophie. Il porte dans les Mathématiques la même lumiere. L'Algèbre change entierement de face entre ſes mains. Il perfectionne la Géométrie, indique les progrès qui reſtent à faire, & tire la ligne que tous les efforts de l'eſprit humain ne pourront franchir.

Sa vie privée n'eſt pas moins étonnante que ſes productions. Dès ſa plus tendre jeuneſſe, il ſe voue au ſervice du genre humain. Il jure au pied des Autels de ne travailler que pour la gloire de Dieu. Il s'enſevelit dans une ſolitude, & ſe livre aux méditations les plus profondes & au recueillement le plus abſolu. En remi de la gloire, ſans ceſſe occupé des autres, & s'oubliant preſque lui-même, il refuſe la qualité même de ſavant. Quoique né d'une famille illuſtre & relevée par tous les éclats de la naiſſance, il dédaigne de profiter de cet avantage. Il ne jouit pas même d'une fortune aſſez conſidérable qu'il tient de ſes peres, & il en fait un ſacrifice aux hommes, en l'employant à des expériences. Un habit de laine & un manteau forment ſon vêtement. Il ſe nourrit avec des alimens communs & ſans apprêts, & mépriſe tous ces grands titres & ces honneurs auxquels ſa naiſſance, ſes richeſſes, & plus encore que tout cela, ſon grand ſavoir, lui donnoient droit de prétendre. Enfin, jamais mortel n'a réuni plus de grandeur d'ame à des connoiſſances ſi variées, ſi étendues & ſi ſublimes. Le Lecteur en jugera. Voici une hiſtoire exacte de ſa vie.

René DESCARTES naquit à la Haye en Touraine le 31 Mars 1596. C'eſt une petite Ville ſituée ſur la riviere de Creuſe, entre Tours & Poitiers. Son pere nommé *Joachim Deſcartes*, étoit Conſeiller au Parlement de Bretagne. Il ſortoit d'une Maiſon qui eſt conſidérée comme une des plus nobles, des plus anciennes & des mieux appuyées de la Touraine. Il avoit épouſé *Jeanne Brochard*, fille du Lieutenant Général de Poitiers, dont il eut trois enfans. L'aîné fut Seigneur de la Brétailliere, de Kerleau, de Trémondée, de Kerbourdin, & Conſeiller en la même Cour de Parlement de Bretagne. Le ſecond enfant étoit une fille qui épouſa *Pierre Rogier*, Chevalier, Seigneur du Crevis; & le dernier eſt notre Philoſophe. Il fut baptiſé le 3 Avril, & nommé *René* par ſon parrain. Sa famille lui donna encore le ſurnom de *du Perron*, qui étoit une petite Seigneurie dont ſon pere jouiſſoit, & qu'il eut dans la ſuite pour ſon partage.

DESCARTES vint au monde avec une ſi foible complexion, que ſon pere le laiſſa long-temps entre les mains des femmes, afin qu'on en eût un plus grand ſoin. Au milieu de ſes infirmités, la beauté de ſon génie perça. Ses ſens étoient à peine ouverts, qu'il parut obſerver tout ce qui les frappoit. Lorſqu'il eut l'uſage de la parole, il ne ceſſa de demander la cauſe des effets qu'il appercevoit; de ſorte que M. *Deſcartes* l'appelloit *ſon Philoſophe.* Son tempérament ſe fortifia à meſure qu'il avança en âge. Comme il touchoit à la fin de ſa huitiéme année, ſon pere le jugea aſſez fort pour être en état de ſuivre dans une penſion le cours ordinaire des études. Il l'envoya au College des Jéſuites, deſtiné pour la Nobleſſe, qu'*Henri IV* venoit de fonder à la Flèche. Le Pere *Charlet*, Recteur de ce College, & l'un de ſes parens, ſe chargea de veiller à ſon éducation.

Notre écolier ſe diſtingua d'abord par une paſſion extraordinaire pour l'étude; & les diſpoſitions les plus heureuſes ſecondant cette ardeur, il devança en peu de temps les plus éclairés de ſes collégues. Il

apprit fort promptement le Grec & le Latin. Il prit aussi du goût pour la Poësie. Il étudioit encore avec plaisir la Mithologie, parce qu'il trouvoit dans cette Histoire fabuleuse des inventions & des gentillesses qui le réjouissoient beaucoup. Cette supériorité que lui donnoit sa grande pénétration, étoit tempérée par un caractere excellent, une humeur facile & accommodante, & une soumission parfaite aux volontés de ses supérieurs. Pour récompenser la fidélité & l'exactitude avec lesquelles il s'acquittoit de ses devoirs, ils adhérerent à la priere qu'il leur fit de ne pas s'en tenir aux lectures & aux compositions de la classe. Il sentoit s'accroître avec son âge & le progrès de ses études, un besoin d'une nourriture plus forte pour son esprit que celle qu'on donnoit aux autres jeunes gens. Il demanda la liste des livres de littérature les plus curieux & les plus instructifs, & il les parcourut avec une extrême avidité. Il croyoit *que la lecture de tous les bons livres est comme une conversation avec les plus honnêtes gens des siècles passés, qui en ont été les Auteurs, mais une conversation étudiée en laquelle ils ne nous découvrent que les meilleures de leurs pensées.*

Cette lecture ne l'empêchoit pas de suivre le cours de ses études. Il s'appliqua sur-tout à la Logique; & il y fit tant de progrès, qu'il rapportoit déjà tout ce qu'il étudioit à la fin qu'il s'étoit proposée de connoître ce qui pouvoit être utile à la vie. Quoiqu'il n'eût que quatorze ans, il s'apperçut que les syllogismes, & la plupart des autres instructions de la Logique de l'école, servent bien moins à apprendre les choses qu'on veut savoir, qu'à expliquer aux autres celles que l'on sait, ou même à parler sans jugement de celles qu'on ignore. Il reconnoissoit pourtant dans cette Logique d'excellens préceptes; mais il les trouvoit mêlés parmi beaucoup d'autres qu'il jugeoit nuisibles ou superflus; & » il avoit autant de peine à les séparer, » qu'un statuaire en peut avoir à tirer une » Diane ou une Minerve d'un bloc de mar» bre qui n'est point encore ébauché (*a*) ». De ce grand nombre de préceptes il ne retint que ces quatre règles qui ont servi de fondement à sa nouvelle Philosophie.

La premiere, de ne rien recevoir pour vrai qu'il ne connût être tel évidemment.

La seconde, de diviser les choses le plus qu'il seroit possible pour les mieux résoudre.

La troisiéme, de conduire ses pensées par ordre, en commençant par les objets les plus simples.

Et la quatriéme, de ne rien omettre dans le dénombrement des choses, dont il devoit examiner les parties.

Tout le fruit qu'il tira de la Morale, ce fut de connoître & d'apprécier celle des anciens. Il remarqua que quoiqu'ils fassent sonner fort haut la vertu, & qu'ils la mettent au-dessus de tout ce qu'il y a de plus précieux dans le monde, ils n'enseignent cependant point les moyens de la connoître. Recueilli profondément en lui-même, il médita sur les principes de la Morale; & il découvrit ces quatre maximes, en quoi il fit consister cette science.

1°. D'obéir aux loix & aux coutumes de son pays.

2°. D'être ferme & résolu dans ses actions, & suivre aussi constamment les opinions les plus douteuses, lorsqu'il se seroit une fois déterminé, que si elles étoient très-assurées.

3°. De travailler à se vaincre soi-même plutôt que la fortune; changer ses désirs plutôt que l'ordre du monde, & se persuader qu'il n'y a que nos pensées qui soient véritablement en notre pouvoir.

4°. Enfin de faire choix, s'il le pouvoit, de la meilleure des occupations qui font agir les hommes en cette vie; de préférer, sans blâmer les autres, celle de cultiver sa raison, & d'avancer dans la connoissance de la vérité autant qu'il lui seroit possible.

On peut juger par ces découvertes de l'étendue du génie de notre jeune Philosophe. Elles sont si belles, & dépendent d'une si grande sagacité, qu'il paroît im-

(*a*) *Vie de M. Descartes*, Tom. I, pag. 24.

possible qu'un enfant les ait faites ; & il n'y a que la suite de sa vie qui puisse rendre la chose croyable.

DESCARTES fut encore moins satisfait de la Métaphysique & de la Physique, qu'il ne l'avoit été de la Logique & de la Morale. Cela l'affligea ; car il n'osoit imputer qu'à lui-même le peu de lumieres que lui procuroit la doctrine de ses Maîtres, puisqu'il se glorifioit *d'être dans une des plus célèbres écoles de l'Europe, où il se devoit trouver de savans hommes, s'il y en avoit en aucun endroit de la terre* (*a*). Il comprenoit bien que la Philosophie avoit été cultivée par les plus grands génies qui eussent paru dans le monde ; & il étoit tout étonné de ce qu'il ne s'y trouvoit aucune chose sur laquelle on ne disputât, & qui par conséquent ne fût douteuse. Considérant la diversité des opinions des Philosophes touchant la même matiere il vit clairement qu'on ne sauroit rien imaginer de si étrange & de si peu croyable qui ne puisse avoir des partisans. Dès-lors il résolut de réputer presque pour faux tout ce qui n'est que vraisemblable.

Après avoir fini son cours de Philosophie, notre écolier étudia les Mathématiques. Il se trouva ici bien dédommagé du dégoût que lui avoient causé ses autres études. Il étoit sur-tout charmé de l'évidence & de la certitude de la Géométrie : mais il n'en comprenoit pas le véritable usage. Persuadé qu'elle ne servoit qu'aux Arts méchaniques, il s'étonnoit de ce que ses fondemens étant si fermes & si solides, on n'eût rien bâti là-dessus de plus relevé. Cette surprise lui suggéra la pensée d'en faire l'application aux Arts. Entre les parties des Mathématiques qu'il étudioit, il choisit pour son dessein l'analyse des Géomètres & l'Algèbre ; & la dispense qu'il avoit obtenue du Principal du College de suivre la discipline à laquelle les autres écoliers étoient assujettis, le mit en état de s'enfoncer dans cette étude aussi profondément qu'il pouvoit le souhaiter. A la recommandation du Pere *Charlet*, on lui avoit encore permis de demeurer long-temps au lit le matin, tant par rapport à sa santé toujours chancelante, que parce que ce Jésuite avoit remarqué que son esprit étoit porté naturellement à la méditation. On sait qu'au réveil toutes les forces de l'entendement étant recueillies, & les sens étant tranquilles, on peut alors se livrer à de sérieuses réflexions. C'est aussi ce que fit DESCARTES. Il profita si bien de cette situation, qu'on peut dite que c'est *aux matinées de son lit* que nous sommes redevables de ses plus belles découvertes sur la Philosophie & sur les Mathématiques. » Il s'appliqua dès le College (dit l'Auteur de sa vie) (*b*) à purifier & à perfectionner l'analyse des Anciens & l'Algèbre des Modernes. Jusqu'alors ces deux connoissances ne s'étoient étendues qu'à des matieres extrêmement abstraites, & qui ne paroissent d'aucun usage. La premiere avoit été tellement astreinte à la considération des figures, qu'elle ne pouvoit exercer l'entendement sans fatiguer beaucoup l'imagination. L'on s'étoit tellement assujetti dans la derniere à de certaines règles & à de certains chifres, qu'on en avoit fait un art confus & obscur, capable seulement d'embarrasser l'esprit, au lieu d'une science propre à le cultiver. Il commença dès lors à découvrir en quoi ces deux sciences étoient utiles, en quoi elles étoient défectueuses. Son dessein n'étoit pas d'apprendre toutes les sciences particulieres, qui portent le nom de Mathématiques ; mais d'examiner en général les divers rapports ou proportions qui se trouvent dans leurs objets, sans les supposer que dans les sujets qui pourroient servir à lui en rendre la connoissance plus aisée. Il remarqua que pour les connoître, il auroit besoin tantôt de les considérer chacune en particulier, tantôt de les retenir seulement ou de les comprendre plusieurs ensemble. Pour les mieux considérer en particulier, il crut qu'il devoit les supposer dans des lignes, parce qu'il ne trou-

(*a*) De la Méthode, pag. 6. (*b*) Vie de M. Descartes, pag. 21.

» voit

» voit rien de plus simple ni de plus propre » à être distinctement représenté à son imagination & à ses sens. C'est en quoi consistoit tout l'usage qu'il prétendoit faire » de l'analyse géométrique. Pour les retenir ou les comprendre plusieurs ensemble, il jugea qu'il falloit les expliquer » par des chifres les plus courts & les plus » clairs qu'il seroit possible ».

Voilà le compte que rend M. *Baillet* des projets de DESCARTES; projets si sublimes, que j'ai cru devoir me servir des propres termes de l'Auteur, pour rendre la chose plus croyable. Il falloit que notre écolier fût doué d'une sagacité & d'une pénétration extraordinaires pour les concevoir. Aussi l'une & l'autre étoient telles qu'il laissa fort loin ses compagnons d'étude, & qu'il alla encore infiniment au-delà de ce que son Professeur pouvoit lui apprendre.

Il fit connoissance dans ce College avec M. *Mersenne*, qui fut ensuite Minime, & ils contracterent ensemble une amitié si intime, qu'elle dura jusqu'à la mort. Enfin après y avoir fini ses études, DESCARTES en sortit au mois d'Août 1612, comblé d'éloges & de bénédictions. Tout cela ne l'enorgueillit point. Quoique ses connoissances passassent pour des prodiges, elles ne se réduisoient, selon lui, qu'à des doutes, à des embarras, à des peines d'esprit. Les lauriers dont on le couronnoit, ne lui paroissoient couverts que d'épines. Il dédaigna par cette raison le titre de savant. Le déplaisir qu'il eut même de se voir désabusé de l'espoir qu'il avoit conçu de pouvoir acquérir par ses études des notions claires & assurées de tout ce qui est utile à la vie, le plongea dans une mélancolie affreuse. Voyant d'ailleurs que son siècle étoit aussi éclairé qu'aucun des précédens ; & s'imaginant que tous les bons esprits dont ce siècle étoit assez fertile, étoient dans le même cas où il se trouvoit, sans qu'ils s'en apperçussent comme lui, il osa presque croire qu'il n'y avoit aucune science dans le monde qui fût telle qu'on lui avoit fait espérer.

Le résultat de toutes ces fâcheuses délibérations le fit renoncer à l'étude dès 1613. Il s'amusa pendant son séjour à Rennes, à visiter ses parens & ses amis, à monter à cheval, à faire des armes, & aux autres exercices convenables à sa condition. Son pere le destinoit au service ; mais sa jeunesse & sa complexion étoient trop foibles, pour l'exposer aux fatigues de la guerre. En attendant qu'il fût en état de les supporter, il l'envoya à Paris, pour lui faire connoitre le grand monde. Livré à lui-même dans cette grande Ville, sans que personne veillât sur sa conduite, son pere ne lui ayant donné qu'un valet-de-chambre & des laquais pour le servir, il sut bien se garantir des grandes débauches auxquelles un jeune homme de dix-sept ans est exposé ; mais il ne put résister aux autres divertissemens, tels que les promenades, le jeu, les spectacles, &c. Le jeu le dominoit sur-tout, parce qu'il trouvoit dans cet amusement des difficultés à résoudre, & des combinaisons à faire. Il fit cependant connoissance avec quelques Mathématiciens, & renouvella celle du Pere *Mersenne*. Les conversations qu'il eut avec ce Minime, réveillerent en lui l'amour des Sciences. Elles faisoient le sujet de leurs entretieus. DESCARTES menoit ainsi avec cet ami vertueux une vie douce & agréable ; mais le Pere *Mersenne* ayant eu ordre de ses supérieurs d'aller à Nevers, il fut vivement touché de cette séparation ; & il n'y eut désormais que l'étude & la retraite qui eussent des attraits pour lui. Pour satisfaire ce goût, il loua dans le fauxbourg S. Germain une maison écartée du bruit, & s'y enferma avec un ou deux domestiques seulement, sans en avertir ni ses parens, ni ses amis. Rien ne put le distraire de ce recueillement. On commençoit alors la tenue des Etats du Royaume assemblés à Paris (c'étoit en 1614 au mois d'Octobre). On accouroit de toutes parts pour voir cette assemblée & les cérémonies qui la précéderent ; mais tous ces objets de curiosité si piquans pour un jeune homme sur-tout, ne firent point sortir notre Philosophe de sa retraite. Il y demeura le reste de l'année & les deux suivantes sans sortir & sans voir ses amis. L'étude des

Mathématiques l'occupoit entiérement, & il continuoit les recherches sur la Géométrie & sur l'analyse des Anciens, qu'il avoit commencées au College.

Cependant ses amis fâchés de ne plus le voir, crurent qu'il étoit retourné chez son pere, & se contenterent de blâmer l'incivilité qu'ils lui imputoient de n'avoir pas pris congé d'eux. De son côté, DESCARTES se précautionnoit contre les hazards de la rencontre, lorsqu'il étoit obligé de sortir. Il fut assez heureux pendant deux années pour les éviter; mais oubliant dans la suite de veiller sur sa route & sur ses détours avec le même soin qu'auparavant, il fut arrêté par un de ses amis, qui ne voulut plus le quitter qu'il ne lui eût appris sa demeure. DESCARTES ne put résister à ses instances & à ses importunités; & il lui en coûta la liberté, pour ne rien dire de plus. Cet ami fit si bien par ses visites, qu'il vint à bout de le troubler premiérement dans son repos & dans sa solitude, & ensuite de le faire participer à ses divertissemens. Il croyoit par là donner une grande marque d'amitié à notre Philosophe; mais sa retraite avoit entiérement changé son humeur; & les satisfactions de l'esprit qu'il avoit eu le temps de connoître, lui avoient fait perdre le goût des plaisirs des sens. Cette façon de vivre lui devint même bientôt à charge; & comme il ne crut pas qu'il lui fût possible de se cacher dorénavant dans Paris, il résolut d'en sortir.

Il avoit alors vingt-un ans. C'étoit un âge où il crut devoir prendre un état. Son intention étoit d'abord d'entrer au service du Roi dans ses armées; mais la circonstance des affaires le déterminerent à se mettre dans celle de ses Alliés. A cette fin, il partit pour les Pays-Bas, & entra dans les troupes du Prince *Maurice* en qualité de Volontaire. Ce Prince étoit alors à Breda, & DESCARTES s'y rendit.

Peu de jours après son arrivée, un inconnu fit afficher un Problême de Mathématiques très-difficile, dont il demandoit la solution. Notre Militaire vit cette affiche, qui fixoit l'attention d'un grand nombre de personnes. Comme elle étoit écrite en Flamand, il ne put l'entendre. Il pria celui qui se trouvoit à son côté de vouloir bien lui dire en François ou en Latin la substance de ce qu'elle contenoit. Heureusement il s'adressa à un Mathématicien habile qui le satisfit, à condition qu'il donneroit la solution du Problême. C'étoit M. *Beckman*, Principal du College de la Ville de Dort, lequel crut plaisanter en mettant cette condition; mais DESCARTES ayant accepté la proposition d'un air fort résolu, il lui donna son nom & son adresse par écrit, afin qu'il pût lui faire tenir la solution du Problême quand il l'auroit trouvée.

Notre Philosophe ne fut pas plutôt arrivé chez lui, qu'il examina le Problême sur les règles de sa méthode comme avec une pierre de touche, & il en découvrit la solution avec autant de facilité & de promptitude, que *Viete* en trouva pour résoudre en moins de trois heures le fameux Problême qu'*Adrien* Romain avoit proposé à tous les Mathématiciens de la terre. DESCARTES ne manqua pas de porter le lendemain sa solution à M. *Beckman*, & il lui offrit de donner la construction du Problême s'il le désiroit. Ce Savant fut fort étonné de cette proposition: mais sa surprise devint bien plus grande, lorsqu'ayant ouvert une longue conversation, il le trouva beaucoup plus habile que lui dans les sciences dont il faisoit son étude depuis plusieurs années. Il lui demanda son amitié; lui offrit la sienne; & le pria de consentir qu'il y eût désormais entr'eux un commerce d'étude & de lettres pour le reste de leur vie. DESCARTES répondit poliment à toutes ces honnêtetés, & ne cessa d'avoir avec lui des relations. Sa candeur & sa franchise auroient dû lui gagner le cœur de M. *Beckman*; mais il fut payé d'ingratitude.

Un de ses amis le pria de lui communiquer ses réflexions sur la Musique. Pour le satisfaire DESCARTES composa un petit traité sur cet art qu'il écrivit en Latin. Il le communiqua à M. *Beckman*, & le lui confia à condition qu'il ne le feroit voir à personne, crainte qu'il ne devînt public, soit par la voie de l'impression, ou par celle des copies. Mais le Principal du College

de Dort ne lui tint pas parole. L'ouvrage parut imprimé sans nom d'Auteur. Cette circonstance fit plaisir à notre Philosophe, qui prit grand soin d'empêcher qu'on ne le lui attribuât. Ce livre, quoique médiocre, relativement à ses autres productions, eut un si grand succès, que M. *Beckman* crut devoir s'en faire honneur. Il ne put cependant le persuader à ceux qui le connoissoient; & il jugea dès-lors qu'il étoit plus prudent de reconnoître que l'Ouvrage étoit du jeune DESCARTES, & qu'il n'y avoit d'autre part que celle qu'un maître peut avoir à celui de son écolier. Par malheur ce prétendu écolier de M. *Beckman* jugea à propos de rabattre sa vanité. Il lui fit sentir le tort qu'il avoit de s'attribuer un Ecrit qu'il avoit bien voulu ne pas avouer, & combien il étoit indécent de vouloir acquérir de la réputation au préjudice de la vérité. Après cette espèce d'humiliation, notre Philosophe fut assez généreux pour lui rendre son amitié.

Pendant ce temps-là, il y eut une suspension d'armes entre les troupes du Prince d'Orange & celles du Marquis de *Spinola*. Cette trève servit de prétexte à DESCARTES pour quitter le service de ce Prince. Il prit parti dans les troupes du Duc de *Baviere*, toujours en qualité de Volontaire. Cela l'obligea d'aller à Ulm. Il y fit connoissance avec M. *Faulhaber*, qu'il connoissoit de réputation, & qui passoit pour un des plus grands Mathématiciens de son siècle. La premiere visite se passa en honnêtetés & en politesses. Ce Savant lui fit tant d'amitiés, qu'il l'engagea à le venir voir de temps en temps. Il fut question de Mathématiques, & DESCARTES en parla si pertinemment, que M. *Faulhaber* s'avisa de lui demander un jour s'il connoissoit l'analyse des Géomètres. Le ton décisif avec lequel notre Philosophe répondit, le fit douter de la chose. Sur cette réponse fiere, ce Mathématicien le regarda comme un jeune présomptueux; & dans le dessein de l'embarrasser, il lui fit une autre demande : c'étoit s'il se croyoit en état de résoudre quelque Problême. DESCARTES se donnant un air encore plus résolu qu'auparavant, lui dit qu'oui, & lui promit sans hésiter la solution des Problêmes les plus difficiles. M. *Faulhaber* ne voyant en lui qu'un jeune militaire, le compara au fanfaron dont parle *Plaute* dans une de ses Comédies, en lui citant quelques vers de ce Poëte à ce sujet. Piqué de cette apostrophe, DESCARTES assura qu'il tiendroit ce qu'il avoit promis, & le défia de le trouver en défaut. M. *Faulhaber*, qui excelloit particuliérement en Arithmétique & en Algèbre, sur lesquelles il avoit écrit, lui proposa d'abord des questions assez communes. Voyant qu'il n'hésitoit point, il lui en proposa de plus difficiles, qui n'embarrassèrent pas plus le répondant que celles de la premiere espèce. Ce Mathématicien commença à changer de contenance; & après lui avoir fait satisfaction sur la maniere inconsidérée dont il l'avoit traité, il le pria très-poliment d'entrer avec lui dans son cabinet, pour y conférer plus tranquillement pendant quelques heures. Il lui présenta le livre écrit en Allemand, qu'il venoit de composer sur l'Algèbre. Ce livre ne contenoit que des questions toutes nues, mais très-abstraites & sans explications. L'Auteur en avoit usé ainsi pour exercer les Mathématiciens d'Allemagne, auxquels elles étoient proposées, afin de les résoudre comme ils le jugeroient à propos, & comme ils le pourroient. La promptitude & la facilité avec lesquelles DESCARTES donnoit des solutions de celles qui lui tomboient sous les yeux en feuilletant, causa beaucoup d'étonnement à M. *Faulhaber*. Mais il fut bien plus surpris lorsqu'il lui vit ajouter en même temps des Théorèmes généraux, qui devoient servir à la solution véritable de ces sortes de questions. S'il ne prit pas d'abord notre Philosophe pour un ange, il le regarda du moins comme un des plus grands génies qu'il eût connu. Il lui avoua ingénûment son ignorance sur la plupart des choses dont il parloit, & lui demanda son amitié avec beaucoup d'empressement.

Dans le même temps un Mathématicien de Nuremberg, nommé M. *Pierre Roten*, fit paroître les solutions qu'il avoit trouvées des questions proposées dans le livre de M. *Faulhaber*. M. *Roten*, pour lui

rendre la pareille, ajouta au bout de ses réponses d'autres questions nouvelles sans explication, & invita M. *Faulhaber* à les résoudre. Celui-ci trouvant les questions très-difficilea, pria DESCARTES de vouloir bien entrer en société de travail avec lui. Notre Philosophe mit la main à l'œuvre, & résolut ces questions avec tant de facilité, que M. *Faulhaber* n'osoit s'en rapporter à ses yeux, tant la chose lui paroissoit extraordinaire.

Cet exercice mathématique ayant tourné ses idées du côté de la Géométrie, il découvrit par le moyen d'une parabole l'art de construire d'une maniere générale toutes sortes de Problêmes solides (*a*). Le goût qu'il prit ainsi pour l'étude des Mathématiques l'affecta si fort, qu'il résolut de quitter les armes pour s'y livrer tout entier. Etant allé d'Ulm à Prague, il ne vit point sans émotion une Ville qui avoit été le séjour du fameux *Tycho-Brahé*. La mémoire de ce grand Astronome y étoit tellement en vénération, qu'on ne cessoit de parler de lui aux étrangers qui y passoient. DESCARTES écouta avidement toutes les particularités de sa vie; & tout cela l'affermit toujours plus dans la résolution qu'il avoit formée de ne s'attacher désormais qu'à cultiver sa raison.

La profession des armes qu'il n'avoit point encore quittée, l'ayant conduit sur les frontieres de Baviere, il se trouva en un lieu si écarté, qu'il se procura aisément la solitude la plus paisible. Il fit mettre un poële dans sa chambre à coucher, & s'y enferma pendant tout l'hiver.. Là dans un profond silence, & livré à ses propres réflexions, il se détermina à n'admettre dorénavant pour vrai que ce qui lui paroîtroit évident. Il oublia ce qu'il avoit appris, & commença à naître une seconde fois. La premiere vérité qui lui parut la plus naturelle, & celle qui devoit se présenter la premiere à l'esprit, fut celle-ci : *Je pense, donc je suis;* mot fameux sur lequel on a beaucoup disputé. On a reproché à DESCARTES de supposer la pensée avant l'existence. Pour penser, il faut exister. Il falloit donc dire : *J'existe, donc je pense.* Faux raisonnement, chicane pure. En parlant de cette maniere, on suppose qu'on existe, & on en conclud qu'on pense. Mais comment sait-on qu'on existe, si ce n'est par la pensée? De l'effet, DESCARTES remonte à la cause. Il ignore tout, jusqu'à son existence. La premiere chose qui le frappe, c'est la propre action de son ame, sa pensée; & de cette action il conclud qu'elle existe. Quoi de plus naturel, de plus simple, de plus vrai!

Quoi qu'il en soit de cette vérité, notre Philosophe passa à d'autres vérités plus élevées; & forma ainsi cette méthode admirable, qui est presque la clef de toutes les connoissances humaines. Jettant ensuite les yeux sur les productions des hommes, il remarqua qu'il ne se trouve point tant de perfection dans les Ouvrages composés de plusieurs pièces, que dans ceux auxquels une seule personne a travaillé. Il appliqua ensuite cette pensée aux Sciences. Il considere que celles qui ne sont pas démontrées, n'étant formées que des réflexions de plusieurs personnes d'un caractère d'esprit tout différent, approchent moins de la vérité que les simples raisonnemens que peut faire naturellement un homme de bon sens, touchant les choses qui se présentent à lui. De-là il passe à la raison humaine; & faisant l'application de ce raisonnement à la maniere dont nous acquérons nos connoissances, il pense qu'ayant été enfans avant que d'être hommes, & ayant été gouvernés long-temps par des maîtres, qui se sont trouvés souvent contraires les uns aux autres, il est impossible que nos raisonnemens soient aussi purs & aussi solides qu'ils l'auroient été, si nous avions eu l'usage entier de notre raison, dès l'instant de notre naissance, & si nous n'avions jamais été dirigés que par elle.

La liberté qu'il donnoit à son esprit le conduisit insensiblement au renouvellement des anciens systêmes; mais il se re-

(*a*) Voyez le III Livre de sa *Géométrie*.

tint par la vue de l'indiscrétion qu'il auroit blâmée dans un homme, lequel auroit entrepris de jetter par terre toutes les maisons d'une Ville dans le dessein de les rebâtir d'une autre maniere. Il crut qu'il seroit téméraire de vouloir réformer le corps des sciences, ou l'ordre établi dans les écoles pour les enseigner. Il pensa cependant qu'il lui étoit permis d'en faire l'épreuve sur lui-même sans rien entreprendre sur autrui. Ainsi il travailla à se défaire de toutes les opinions qu'il avoit reçues jusqu'alors, à les ôter entiérement de son esprit, & à en substituer d'autres qui fussent meilleures, ou à y remettre les mêmes après qu'il les auroit vérifiées & ajustées au niveau de la raison. Il crut trouver par ce moyen la maniere de conduire sa vie beaucoup mieux que s'il ne bâtissoit que sur de vieux fondemens. La chose n'étoit pas si aisée qu'il l'avoit jugé d'abord; & il eut autant à souffrir pour se défaire de tous ses préjugés, qu'il auroit pu en avoir en s'écorchant tout vif. L'amour de la vérité le soutenoit bien dans ce travail; mais les moyens de parvenir à cette heureuse conquête ne lui causoient pas moins d'embarras que la fin même. La recherche qu'il voulut faire de ces moyens, jetta son esprit dans des agitations violentes qui augmenterent de plus en plus par une contention continuelle, sans que ni les promenades, ni les compagnies y fissent diversion. Il se fatigua par-là de telle sorte que le feu prit à son imagination, & il tomba dans une espèce d'enthousiasme & de délire qui troubloient sans cesse son sommeil par des songes extraordinaires.

Pendant qu'il étoit ainsi abandonné à lui-même, il entendit parler d'une confrérie de Savans établie en Allemagne sous le nom de *Freres de la Rose-Croix*. On lui en fit des éloges surprenans. On lui dit que c'étoient des gens qui savoient tout, & qui promettoient aux hommes une nouvelle sagesse, c'est-à-dire, la véritable science, qui n'avoit pas encore été découverte. DESCARTES, joignant toutes les choses extraordinaires que des particuliers lui en apprenoient, avec le bruit que cette nouvelle société faisoit dans toute l'Allemagne, se trouva ébranlé. Lui qui méprisoit ouvertement tous les Savans, parce qu'il n'en avoit jamais connu qui fussent véritablement tels, commença à s'accuser de témérité & de précipitation dans ses jugemens. Il sentit naître en lui les mouvemens d'une émulation dont il fut d'autant plus touché pour ces Rose-Croix, que la nouvelle lui en étoit venue dans le temps de son plus grand embarras, touchant les moyens qu'il devoit prendre pour connoître la vérité. Il se crut donc obligé de faire connoissance avec eux; mais n'ayant pu les découvrir, il retomba dans ses premieres perplexités. Les efforts d'esprit qu'il faisoit sans un succès satisfaisant, l'auroient jetté dans une sorte de désespoir, s'il n'avoit été soutenu par ses découvertes dans l'étude de la nature. Cela le consoloit & lui donnoit quelqu'espérance.

Il quitta le lieu de sa retraite, & après la mort du Comte de *Bucquoy*, sous les ordres duquel il servoit, il quitta absolument la profession des armes. Quoiqu'il n'eût encore rien publié qui pût faire ombrage à personne, sa grande sagacité étoit cependant très-connue, & lui avoit suscité des envieux. L'un d'eux, qui étoit Ministre de Hollande, crut devoir saisir l'occasion de son changement d'état pour le mortifier. Il publia par tout que DESCARTES étoit un homme lâche; que sa vanité dans le service avoit souffert de ne pouvoir devenir Lieutenant-Général ou Maréchal de France, & que de dépit il s'étoit retiré. Notre Philosophe, qui n'avoit jamais voulu accepter aucun grade militaire, se moqua de cette insulte. Le Ministre en fut très-courroucé. Pour se venger, il le décria parmi les Protestans comme un Jésuite de robe-courte. Il s'avisa même de dresser son horoscope, & trouva qu'il étoit né sous l'étoile de *S. Ignace de Loyola*. Jaloux de confirmer sa divination, il le mit en parallèle avec ce Saint, & remarqua que l'un & l'autre avoient quitté les armes par désespoir de ne pouvoir parvenir aux grades militaires.

Toutes ces extravagances n'étoient pas assez spirituelles pour séduire quelqu'un. Elles réjouirent un moment DESCARTES,

qui les oublia aiſément pour s'occuper de choſes plus importantes : c'étoit de connoître les hommes. Dans cette vue, il réſolutde paſſer ſa jeuneſſe à voyager furtout dans les pays où il n'y avoit point de guerre. Il s'appliqua particuliérement à voir & à examiner les Cours des Princes, à fréquenter les perſonnes de diverſes humeurs & de différentes conditions. Il s'étudia auſſi beaucoup à recueillir des expériences, tant ſur les choſes naturelles que produiſoient les pays où il s'arrêtoit, que ſur les mœurs & le gouvernement des peuples. C'eſt ce qu'il appelloit *le grand livre du monde*, dans lequel il ſe flattoit de trouver la vraie ſcience.

Au milieu de ſes voyages, il lui arriva une aventure qui demanda plus que de la Philoſophie pour en ſortir. Il étoit à Embden dans la Weſtphalie, & il vouloit paſſer dans la Weſt-Friſe. Il falloit pour cela faire un petit trajet en mer. Il s'embarqua ſur un petit bateau accompagné de ſon ſeul domeſtique. Les mariniers à qui il eut à faire, ſcélérats de profeſſion, ne furent pas plutôt en pleine mer, qu'ils raiſonnerent ſur la fortune de leur voyageur. Ils penſerent unanimement qu'il étoit marchand forain, & qu'il devoit par conſéquent avoir beaucoup d'argent. C'en fut aſſez pour les déterminer à faire un mauvais coup. Il s'agiſſoit de ſavoir comment ils s'y prendroient. Ils tinrent conſeil entr'eux à ce ſujet, & croyant parler une langue inconnue à DESCARTES, ils ne firent point de difficulté de le tenir en ſa préſence. Ils réſolurent de l'aſſommer, de le jetter dans l'eau, & de profiter de ſes dépouilles. Notre Philoſophe entendit ce projet, & pour le rompre, lui qui avoit paru ſi doux, ſi honnête & ſi poli, changea tout d'un coup de maintien, mit l'épée à la main avec une fierté imprévue, & leur parla d'un ton qui leur impoſa. L'épouvante ſaiſit ces ames baſſes, & les ramena à leur devoir.

Après un court ſéjour dans la Friſe Occidentale, DESCARTES vint en Hollande où il paſſa une bonne partie de l'hiver. Il alla enſuite voir ſes parens, & de-là il ſe rendit à Paris. Il y arriva dans le temps que le bruit couroit dans cette grande Ville que les freres de la Roſe-Croix y étoient. On avoit déjà dit qu'il appartenoit à cette confrérie ; & ſon arrivée concourant avec celle de ces freres, donna du crédit à cette calomnie. Le Pere *Merſenne*, qui étoit alors à Paris, en étoit très-affligé; mais lorſqu'il eut vu notre Philoſophe, qu'il l'eut embraſſé, & qu'il l'entendit, ſon chagrin ſe changea en une joie indicible. On parla Philoſophie, & on oublia tous ces bruits vagues & populaires.

Cependant DESCARTES étoit toujours occupé du genre de vie qu'il devoit embraſſer. Le grand monde qu'il voyoit à Paris n'étoit pas capable de remplir le vuide de ſon ſéjour, ni de le tenir occupé perpétuellement hors de lui-même. Lorſqu'il rentroit chez lui, il ſentoit renaître ſes anciennes inquiétudes ſur le choix d'un genre de vie qui fût conforme à ſa vocation, & qui s'accommodât avec le projet qu'il avoit formé de rechercher la vérité ſous les ordres de la Providence. Il y avoit déjà long-temps que ſa propre expérience l'avoit convaincu du peu d'utilité des Mathématiques, ſur-tout lorſqu'on ne les cultive que pour elles-mêmes, ſans les appliquer à autre choſe. Il avoit même tellement négligé l'Arithmétique, qu'il avoit tout-à-fait oublié la diviſion & l'extraction de la racine quarrée. La Géométrie lui tenoit cependant encore au cœur : mais à tout prendre, rien ne lui paroiſſoit moins ſolide que de s'occuper de nombres abſtraits & de figures imaginaires. Il croyoit même qu'il étoit dangereux de s'appliquer trop ſérieuſement à ces démonſtrations ſuperficielles que l'induſtrie fournit moins ſouvent que le hazard, & qui ſont plutôt l'ouvrage des yeux & de l'imagination, que celui de l'entendement. Sa penſée étoit que cette application nous déſaccoutume inſenſiblement de l'uſage de notre raiſon, & nous expoſe à perdre la route que ſa lumiere nous trace.

Toutes ces réflexions le porterent à abandonner tout ce qu'il avoit appris des Mathématiques, & à ſe livrer à une ſcience plus univerſelle. C'étoit une méthode de réſoudre toutes les queſtions qu'on pourroit faire touchant les rapports, les pro-

portions & les mesures, en faisant abstraction de la matiere. En attendant la découverte de cette méthode, il nourrit son esprit de l'étude de la Morale. Cette étude le fit renoncer à tout ce qu'on appelle établissement dans le monde. Il jugea que le plus bel établissement que l'homme pût faire, c'étoit de se mettre en état de vivre libre, indépendant, de cultiver sa raison, & de travailler à rendre les humains meilleurs en les éclairant. Pour mettre ce projet à exécution, il commença par se débarrasser de toutes affaires. Il vendit ses biens sans en excepter sa terre du Perron, & ne songea plus qu'à se régler conformément au revenu que cette terre lui produisoit annuellement.

Il avoit formé le projet depuis quelques années de voir l'Italie, & il se trouvoit alors en état de mettre ce projet à exécution. Il alla d'abord en Suisse. De-là il passa au Tyrol, à Lorette, & se rendit à Rome. Après quelques mois de séjour, il revint au Poitou en France, où on voulut l'engager à acheter la charge de Lieutenant Général de Châtelleraut : mais il étoit trop jaloux de sa liberté pour embrasser un état qui pût captiver ses actions. Il croyoit que le moyen de vivre content, étoit de ne dépendre que de soi même, & de considérer tous les biens qui sont hors de nous, comme également éloignés de notre pouvoir, sans regretter ceux qui nous manquent, lorsque ce n'est point par notre faute que nous en sommes privés.

Plein de ces idées, il s'en vint à Paris, pour y vivre avec plus de liberté. Sa réputation lui attira un grand nombre de visites. Les personnes les plus distinguées par leur mérite, s'empresserent à faire connoissance avec lui. M. *Mydorge*, successeur de M. *Viete*, célèbre Géomètre, qui l'avoit connu à son premier voyage de Paris, le voyoit sur-tout très-fréquemment. Il lui parloit d'Optique, & notre Philosophe lui communiquoit ses idées sur cette science. Un habile ouvrier, nommé *Ferrier*, que M. *Mydorge* avoit amené, tailloit les verres selon qu'il lui prescrivoit. Et tout cela servit à expliquer la nature de la lumiere, le mécanisme de la vision, & la cause de la réfraction.

Pendant qu'il étoit ainsi occupé, le Nonce du Pape l'invita à venir entendre chez lui un Discours que devoit prononcer M. de *Chandoux*, contenant des sentimens nouveaux sur la Philosophie. L'assemblée étoit nombreuse, & composée des personnes les plus qualifiées & les plus savantes de la Capitale. L'Orateur réfuta d'abord la maniere ordinaire d'enseigner la Philosophie. Il proposa ensuite un systême assez suivi d'une Philosophie qu'il vouloit établir, & qu'il donnoit pour nouvelle. Le Discours de M. de *Chandoux* étoit si bien écrit & si séduisant, qu'il fut universellement applaudi. DESCARTES fut peut-être le seul qui ne donna pas des marques éclatantes de son approbation. Le Cardinal de *Bérulle* qui étoit de l'assemblée, s'en apperçut. Il lui demanda son sentiment sur ce qu'il venoit d'entendre. Notre Philosophe répondit, qu'après les éloges que tant de savans personnages venoient de donner au Discours de M. de *Chandoux*, il n'avoit rien à dire. Le Cardinal le pria de lui dire ce qu'il en pensoit lui-même, sans aucun égard à ces éloges. Le Nonce & les personnes les plus remarquables de l'assemblée se réunirent au Cardinal pour le faire expliquer ; de sorte que DESCARTES ne pouvant plus reculer sans incivilité, après avoir loué l'éloquence du Discours de M. de *Chandoux*, & approuvé cette généreuse liberté qu'il faisoit paroître pour la réforme de la Philosophie, avoua qu'il croyoit que dans ce Discours la vraisemblance occupoit la place de la vérité, & qu'il n'étoit pas difficile de faire passer le faux pour le vrai, & réciproquement de donner le vrai pour le faux, à la faveur d'un long raisonnement. Pour prouver ce qu'il avançoit, il demanda à l'assemblée que quelqu'un de la compagnie lui proposât telle vérité qu'il lui plairoit, & qui fût du nombre de celles qui paroissent le plus incontestables. On le fit ; & avec douze argumens tous plus vraisemblables l'un que l'autre, il vint à bout de prouver à la compagnie qu'elle étoit fausse. Il pria ensuite qu'on lui proposât une faus-

fité ; & par le moyen d'une douzaine d'autres argumens, il la fit reconnoître pour une vérité plausible. Toute l'assemblée admira également la force & l'étendue du génie de notre Philosophe. Elle lui demanda s'il n'y avoit point quelque moyen infaillible d'éviter les sophismes. Il répondit qu'il n'en connoissoit point d'autre que celui qu'on tiroit du fonds des Mathématiques. Il ajouta qu'il avoit composé une méthode avec laquelle il mettoit à l'épreuve toutes sortes de propositions. Le premier fruit de sa méthode étoit de faire voir d'abord si la proposition étoit possible ou non ; & elle lui apprenoit ensuite à résoudre infailliblement la difficulté de la même proposition.

Après cet éclat, il ne fut plus possible à notre Philosophe de disposer de son temps. On l'accabloit de visites ; & comme il étoit connu dans tous les quartiers de Paris, il ne pouvoit plus s'y procurer la solitude qu'il jugeoit nécessaire, pour prendre un état conforme à la nature d'un Etre raisonnable.

Il sortit donc de cette grande Ville, & alla à Amsterdam. Il estima que la Hollande étoit l'endroit où il pouvoit philosopher avec plus de tranquillité. Il ne s'agissoit plus que de découvrir un lieu tout à la fois commode & solitaire. C'est ce qu'il trouva en Frise près de Franéker. Il y avoit contre le fossé de cette Ville un petit Château isolé, qui parut à DESCARTES convenable à ses desseins. Il s'y enferma. Là, après avoir renouvellé au pied des autels ses anciennes protestations de ne travailler que pour la gloire de Dieu & l'utilité du genre humain, il voulut commencer ses études par l'existence de Dieu & l'immortalité de l'ame. Mais pour ne point entrer dans un détail théologique, il n'envisagea Dieu dans tout son travail, que comme l'Auteur de la Nature. Son esprit étoit surchargé de cet objet. Pour le dissiper, & dans la vue de laisser mûrir ses idées, il voulut s'amuser à faire les expériences qu'il avoit projettées à Paris sur l'Optique avec M. *Mydorge*. Prenant enfin un vol plus hardi, il jetta les yeux sur tout l'Univers. Et s'étant bien convaincu que la Philosophie doit avoir pour but l'utilité du genre humain, il se livra à l'étude de la Médecine, & s'appliqua particulierement à l'Anatomie & à la Chymie. Il pensoit que la perfection de la Médecine dépendoit d'une heureuse union avec les Mathématiques, & il travailla à cet accord. Il alla même à Amsterdam, pour être à portée de se procurer ce qui étoit nécessaire à son travail. Il faisoit apporter chez lui des animaux ; & après les avoir fait ouvrir par un Boucher, il examinoit la mécanique de leur organisation : il les disséquoit même. Passant de cette étude à celle du corps humain, il examina les cadavres. Enfin il termina à Amsterdam ses travaux par un cours de Chymie.

Le but de notre Philosophe, en s'instruisant, n'étoit point de tirer vanité de ses connoissances, en en faisant part au Public. Comme il se rappella qu'on avoit cru à Paris qu'il ne s'étoit retiré en Hollande que pour pouvoir composer plus commodément ses ouvrages, il voulut détruire ce soupçon. Il écrivit à cet effet une lettre au Pere *Mersenne*, conçue en ces termes : » Je ne suis pas si sauvage que je ne sois » bien-aise qu'on pense à moi, & qu'on en » ait bonne opinion ; mais j'aimerois » beaucoup mieux qu'on n'y pensât point » du tout. Je crains plus la réputation » que je ne la désire, estimant qu'elle di» minue toujours en quelque façon la li» berté & le loisir de ceux qui l'acquie» rent : cette liberté & ce loisir sont des » choses que je posséde si parfaitement, & » que je mets à si haut prix, qu'il n'y a » point de Monarque au monde qui fût » assez riche pour les acheter de moi. « (a)

Au milieu de cette indifférence pour la gloire, DESCARTES travailloit, sans y penser, à acquérir la plus grande réputation dont aucun mortel ait encore joui. Ses études l'avoient conduit insensiblement aux questions les plus élevées de

(a) *Lettres de Descartes*, Tom. II, pag. 473.

la

la Physique. Il trouvoit que cette science renfermoit des connoissances fort utiles à la vie ; mais il ne croyoit pas que cela pût avoir lieu en la cultivant comme on l'avoit fait jusques-là. Au lieu de s'attacher à cette Physique qu'on enseignoit dans les écoles, il chercha une méthode par laquelle il pût connoître la force & les actions du feu, de l'eau, de l'air, des astres, des cieux, & de tous les autres corps qui nous environnent, aussi distinctement que nous connoissons les divers métiers de nos Artisans, afin de les employer de la même façon à tous les usages auxquels ils sont propres, & de se rendre ainsi maître & possesseur des secrets de la nature.

Dans cette vue, il résolut de faire un monde. Il supposa que celui dans lequel nous sommes étoit anéanti, & que Dieu l'avoit chargé du soin de le créer. Il se transporta ensuite en idée dans l'immensité de l'espace, ayant en main assez de matieres pour le composer. Il demanda après cela à Dieu qu'il voulût bien agiter diversement & sans ordre toutes les parties de cette matiere, en sorte qu'il s'en formât un chaos aussi confus que les Poëtes en peuvent feindre. Cette opération finie, il n'exigea plus de l'Etre suprême que son concours ordinaire à la nature, en la laissant agir suivant les loix qu'il auroit établies.

Tout cela posé, il décrivit d'abord cette matiere ; & pour la représenter d'une maniere plus claire & plus intelligible, il supposa expressément qu'il n'y avoit en elle aucune de ces formes ou qualités dont on disputoit alors dans les écoles, ni généralement aucune chose dont la connoissance ne fût si naturelle à notre ame, qu'on ne pût pas même feindre de l'ignorer. Après avoir donné des loix à la nature, sans appuyer ses raisons sur aucun autre principe que sur les perfections de Dieu, il tâcha de démontrer toutes celles dont on eût pu avoir quelque doute. Il se proposa dans la suite de son travail, de trouver comment la plus grande partie de la matiere de ce chaos devoit, en conséquence de ces loix, se disposer & s'arranger pour former les cieux, les étoiles, les planètes, les comètes & la terre. Examinant plus particuliérement notre globe, il expliqua la cause du flux & du reflux de la mer, celle des vents, la production des métaux, la végétation des plantes, & enfin la génération de tous les corps mêlés ou composés.

De la description des corps inanimés & des plantes, il passa à la connoissance des animaux en général, & de celle de l'homme en particulier. Il composa le corps de l'homme de la même matiere que celle qu'il avoit décrite sans l'animer. Seulement il excita dans son cœur un de ces feux sans lumiere qu'il avoit déjà expliqués. Réfléchissant sur les fonctions de ce corps ainsi fabriqué, il trouva exactement toutes celles qui sont en nous, sans que nous y pensions, & par conséquent sans que notre ame (dont il faisoit consister la nature dans la pensée) y contribue. Ces fonctions n'étoient point différentes de celles des autres animaux, & il ne trouva que la pensée qui distingua l'homme de la bête.

L'ouvrage fini, DESCARTES écrivit au Pere *Mersenne*, pour le faire imprimer à Paris ; mais ayant appris que l'Inquisition inquiétoit *Galilée* en Italie, pour avoir soutenu l'immobilité du Soleil & le mouvement de la Terre, il changea de dessein. Comme il étoit dans la même opinion que *Galilée*, il craignit que son ouvrage ne lui procurât les mêmes désagrémens. » Le désir » que j'ai de vivre en repos (écrit-il au Pere » *Mersenne*) & de continuer la vie cachée que » j'ai commencée, fait que je suis plus con- » tent de me voir délivré de la crainte que » j'avois d'acquérir plus de connoissances » que je ne désire par le moyen de mon écrit, » que je ne suis fâché d'avoir perdu le temps » & la peine que j'ai employé à le composer. » Je n'ai jamais eu l'humeur portée à faire » des Livres ; & si je ne m'étois engagé de » promesse envers vous & quelques autres » de mes amis, dans la pensée que le désir » de vous tenir parole m'obligeroit d'au- » tant plus à étudier, jamais je n'en serois » venu à bout (*a*) ».

(*a*) *Lettres de Descartes*. Tom. II.

Pendant que notre Philoſophe tâchoit de s'affermir dans la réſolution qu'il avoit priſe de ne point faire imprimer ſon manuſcrit, M. *Reneri*, Profeſſeur de Philoſophie dans la nouvelle Univerſité d'Utrecht, enſeignoit ſa doctrine. DESCARTES lui en avoit fait part, lorſque ce Profeſſeur étoit à Deventer, avant qu'il vînt à Utrecht. Sans nommer ſon Auteur, M. *Reneri* ſe contentoit d'expliquer à ſes diſciples ce qu'il eſtimoit le plus approchant de la vérité. D'un autre côté, ſes amis ne ceſſoient de le ſolliciter de publier ſes écrits, & de lui faire un crime de ſa nonchalance à cet égard. Il y avoit huit ans révolus qu'il vivoit en Hollande, auſſi retiré que s'il eût demeuré dans les déſerts les plus ſauvages. La longueur de ce terme ſembloit fournir de juſtes prétextes aux reproches que lui faiſoient ceux qui n'avoient conſenti à ſon éloignement de Paris que pour recueillir les fruits de ſa ſolitude. D'ailleurs il avoit quarante ans. C'étoit l'âge où il avoit acquis la maturité d'eſprit, capable de le mettre à couvert de tout ce qu'on a coutume d'alléguer contre la précipitation des jeunes gens qui veulent paroître Auteurs avant l'âge. Ces conſidérations le porterent à mettre en ordre ce qu'il trouva parmi ſes papiers, qui lui paroiſſoit le plus digne de voir le jour; & dès qu'il fut arrivé de Frize à Amſterdam, il écrivit au Pere *Merſenne* que c'étoit tout de bon qu'il vouloit ſe faire Auteur & donner ſes ouvrages au Public. Il y avoit long-temps que les *Elzevirs* déſiroient d'être ſes Libraires. Ils ne ceſſoient de le ſolliciter fortement de s'accommoder avec eux de ſon manuſcrit: mais lorſqu'il fut arrivé à Amſterdam, ils crurent qu'il y étoit venu pour le leur offrir. La politique ordinaire des Marchands joua alors ſon rôle. Ils parurent indifférens, & attendirent qu'on les vînt prier. Notre Philoſophe avoit l'ame trop élevée pour oublier en cette occaſion ce qui lui étoit dû. Il laiſſa là les *Elzevirs*, & envoya ſon Ouvrage au Pere *Merſenne* pour le faire imprimer à Paris. Cet Ouvrage étoit intitulé: *Le projet d'une ſcience univerſelle, qui puiſſe élever notre ame à ſon plus haut degré de perfection. Plus, la Dioptrique, les Météores & la Géométrie, où les plus curieuſes matieres que l'Auteur ait pu choiſir pour rendre preuve de la ſcience univerſelle qu'il propoſe, ſont expliquées; en telle ſorte que ceux même qui n'ont point étudié, les peuvent entendre.* Les réflexions que fit enſuite DESCARTES ſur les avantages d'une impreſſion plus correcte, ſi elle ſe faiſoit ſous ſes yeux, le détermina à le mettre ſous preſſe à l'endroit même où il étoit. Un Libraire de Leyde, nommé *Jean Maire*, s'étant offert de ſe charger de ſon manuſcrit, il écrivit au Pere *Merſenne* de le lui envoyer avec le privilége du Roi qu'il avoit obtenu. Ce manuſcrit avoit été lu à Paris; & ſur le compte qu'on en avoit rendu à M. le Chancelier, ce Chef ſuprême de la Juſtice avoit fait expédier un privilége fort honorable pour DESCARTES. On y liſoit que » le Roi déſiroit le gratifier, & » faire connoître que c'étoit à lui que le » Public avoit l'obligation des inventions » qu'il avoit à publier «. Il lui étoit encore permis par ce privilége, non-ſeulement de publier l'ouvrage qu'il préſentoit, » mais » encore tout ce qu'il avoit écrit juſques-» là, & tout ce qu'il pourroit écrire dans » la ſuite de ſa vie, en tel endroit que » bon lui ſembleroit, dedans & dehors le » Royaume de France «. Notre Philoſophe fut très-ſenſible à ces diſtinctions; mais comme il craignit qu'elles ne lui procuraſſent des envieux, il les ſupprima dans l'extrait qu'il fit publier du privilége à la fin de ſon Livre. Il changea auſſi le titre qui lui parut trop faſtueux. L'ouvrage parut en 1637 ſous celui-ci: *Diſcours de la méthode pour bien conduire ſa raiſon & rechercher la vérité dans les ſciences. Plus, la Dioptrique, les Météores & la Géométrie, qui ſont des eſſais de cette méthode.*

Cette production fut accueillie de tous les Mathématiciens: ils connoiſſoient bien de réputation notre Philoſophe; mais après la lecture de ſon Ouvrage, les plus célèbres d'entr'eux s'empreſſerent à former avec lui une liaiſon plus intime. M. *de Zuitlichen* ſaiſit cette occaſion pour lui écrire, & lui témoigna le regret qu'il avoit qu'il n'eût pas traité de la Méchanique.

Pour réparer cette omission, & satisfaire en même temps à son désir, DESCARTES lui envoya un petit essai sur cette partie des Mathématiques qu'il avoit composé quelque temps auparavant à sa sollicitation. M. *de Zuitlichen* fut si sensible à ce présent, & en fit de si grands éloges, que notre Philosophe les trouva fort au-dessus de son essai. Il lui écrivit que *les trois feuilles* qui le composoient, *ne valoient pas ensemble la moindre des paroles de son remerciment.*

M. *de Fermat*, Conseiller au Parlement de Toulouse, qui jouissoit à juste titre de la réputation d'un des plus grands Mathématiciens de l'Europe, lut avec un grand plaisir le *Discours de la Méthode*, & écrivit en même temps les remarques qu'il jugea à propos d'y faire. La Dioptrique fut le morceau auquel il s'attacha particuliérement. Il fit sur cette Dioptrique plusieurs objections qu'il adressa au Pere *Mersenne*. Il envoya aussi à DESCARTES par la même voie, un Ouvrage qu'il venoit de composer, intitulé : *De Maximis & Minimis, & de Tangentibus*, en le priant d'user de ce Livre avec la même liberté qu'il avoit usé de sa Dioptrique. Notre Philosophe répondit d'abord aux objections de M. *de Fermat*, & releva ensuite quelques méprises qui étoient échappées à ce Conseiller dans son Traité *De Maximis*. Le Pere *Mersenne*, à qui tout cela fut adressé, ne jugea pas à propos de l'envoyer à ce Conseiller, & cette réponse & cette critique lui parurent trop ameres. Pour ne rien faire au hazard, il crut devoir communiquer tout ce qu'il avoit reçu à M. *Pascal*, pere du grand *Pascal*, & Mathématicien habile, & à M. *de Roberval*, Professeur de Mathématiques au College Royal. Ces Messieurs craignant que ces écrits n'indisposassent M. *de Fermat*, se chargerent de répondre pour lui. DESCARTES reçut cette réponse, & la lut avec beaucoup de surprise. Il loua le zèle de ces deux amis de M. *de Fermat*; mais il trouva que s'ils avoient bien rempli les devoirs de leur amitié à son égard, ils s'étoient assez mal acquitté de la commission qu'ils avoient prise de le défendre. Il répondit à cet écrit, & M. *de Roberval* répliqua. Ce Professeur vain & caustique naturellement, l'étoit encore plus dans ses ouvrages. Notre Philosophe fut scandalisé des termes peu obligeans dont il se servoit sans ménagement; & tandis que des amis communs cherchoient à concilier les esprits, M. *de Fermat* abandonna M. *de Roberval*, & pria le Pere *Mersenne* de lui faire faire connoissance avec DESCARTES, & de lui procurer son amitié.

Un autre Professeur au College Royal entra en lice avec notre Philosophe. M. *Morin* (c'est le nom de ce Professeur) lui fit quelques objections sur la lumiere : mais cette dispute se termina paisiblement & sans rancune. Il en naquit peu de temps après une autre qui dura plus long-temps. Le Pere *Mersenne* ayant fait attention à la courbe que décrit le point d'un cercle en roulant sur un plan, proposa à M. *de Roberval* de trouver la nature de cette courbe. Ce Mathématicien résolut le problême, & pria le Pere *Mersenne* de le proposer à DESCARTES. Notre Philosophe non-seulement en donna la solution, mais fit de plus grandes recherches à ce sujet. Cela excita la jalousie de M. *de Roberval*. Il chicana DESCARTES sur tout son travail; & il y eut des altercations qui dégoûterent celui-ci de la Géométrie abstraite, c'est-à-dire, de la recherche de ces questions qui ne servent qu'à exercer l'esprit. Il prit d'autant plus volontiers ce parti, qu'il ne vouloit plus cultiver que cette sorte de Géométrie, qui a pour objet l'explication des phénomènes de la nature.

Pendant qu'on fatiguoit DESCARTES en France par des objections, on travailloit en Hollande à lui procurer une réputation plus brillante & moins pénible. L'Université d'Utrecht avoit pris tant de goût pour sa Philosophie, qu'on abandonnoit insensiblement celle d'*Aristote*. Un concurrent à une chaire de Médecine vacante, nommé M. *Regius*, fut même préféré à plusieurs habiles gens, parce qu'il entendoit mieux la Philosophie Cartésienne que ses rivaux. Il contracta par-là une obligation avec notre Philosophe qu'il voulut acquitter. Il lui écrivit que la grace qu'on lui avoit faite de le reconnoître un de ses dis-

ciples, & de le gratifier en cette qualité d'une chaire, lui donnoit le droit de le remercier de l'obligation qu'il lui en avoit; de le conjurer de ne point abandonner *son propre ouvrage*, & de le prier de lui accorder les secours qui lui étoient nécessaires pour soutenir cette premiere réputation. Il terminoit sa lettre par l'assurer qu'il feroit tout ce qui dépendroit de lui pour mériter de plus en plus la qualité de son disciple, qu'il préféroit à tous les avantages de la vie. M. *Regius* regardoit DESCARTES *comme extraordinairement suscité pour conduire la raison des autres hommes, & les tirer de leurs anciennes erreurs*. Notre Philosophe répondit à toutes ces honnêtetés le plus obligeamment du monde. Afin de seconder même avec plus de succès les vues de son nouveau disciple, il composa un *abrégé de Médecine*. Ce travail lui fit faire des réflexions sur l'importance de conserver sa santé, qu'il exprime ainsi dans une de ses lettres au Pere *Mersenne*. » Je » n'ai jamais eu tant de soin de me conser» ver, dit-il, que maintenant; & au lieu » que je pensois autrefois que la mort ne » pût m'ôter que 30 ou 40 ans tout au plus, » elle ne sauroit désormais me surprendre » sans qu'elle m'ôte l'espérance de plus » d'un siècle; car il me semble voir évi» demment que si nous nous gardions » seulement de certaines fautes que nous » avons coutume de commettre au régime » de notre vie, nous pourrions, sans autre » invention, parvenir à une vieillesse beau» coup plus longue & plus heureuse que » nous ne faisons (a) ».

Cependant M. *Reneri*, enhardi par cet accueil qu'on faisoit aux disciples de la Philosophie de DESCARTES, redoubla d'ardeur, afin de s'étendre davantage; & ses succès répondirent à son zèle & à ses travaux. Ce Professeur ne pouvoit se lasser d'admirer notre Philosophe. Il écrivoit au Pere *Mersenne* qu'il étoit sa lumiere, son soleil & son dieu : *Is est mea lux, meus sol, erit ille mihi semper Deus*. Mais si son esprit se nourrissoit avec des satisfactions infinies des productions de ce grand génie, sa santé étoit épuisée par les longues veilles que ces satisfactions occasionnoient. Son sang s'alluma, & la fiévre étant survenue, elle l'emporta dans peu de jours. L'Université fit rendre à M. *Reneri* les derniers devoirs avec la plus grande pompe. M. *Emilius*, Professeur d'Eloquence, prononça son oraison funèbre; & comme c'étoit celle d'un Cartésien, notre Philosophe y fut loué de la maniere la plus noble, la plus touchante & la plus distinguée. Les Magistrats, après avoir approuvé publiquement ce discours, ordonnerent qu'il fût imprimé & distribué sous leur autorité, tant pour honorer la mémoire de leur Professeur, que pour donner des marques éclatantes de la reconnoissance qu'ils avoient du service important que leur avoit rendu DESCARTES en formant un tel disciple. M. *Regius* voulut remplacer M. *Reneri* dans l'esprit de notre Philosophe. Il le supplia par écrit de lui permettre qu'il l'allât voir pour obtenir auprès de lui la place du défunt, ajoutant que s'il le lui accordoit, » il s'estimeroit aussi » heureux que s'il étoit élevé au troisiéme » ciel «.

Tous les bons esprits de l'Université se réunirent pour applaudir aux éloges qu'on donnoit à DESCARTES, & y joindre les leurs. Mais il se trouva parmi eux de ces hommes suffisans extrêmement prévenus en leur faveur, & très-jaloux du mérite des autres. Il s'éleva nommément contre lui un personnage très-important en apparence, & très-petit en réalité. Il s'appelloit *Gisbert Voetius*. Il étoit le principal Ministre du Temple, & le premier des Professeurs en Théologie. Il portoit partout cet air triomphant qu'il avoit rapporté du Synode de Dort, où il s'étoit trouvé du côté des victorieux, c'est-à-dire, de ceux qui, assistés de l'épée & du crédit du Prince d'Orange, étoient venus à bout de condamner le parti des Remontrans (b), & il s'étoit acquis une sorte d'autorité sur

(a) *Lettres de Descartes*, Tom. II.

(b) C'est ici l'affaire de MM. *de Barnevelt* & *Grotius*. Voyez l'Histoire de *Grotius* dans le second Volume de cet Ouvrage.

presque tous les esprits, par je ne sai quelle réputation de gravité & de suffisance. Toutes ces qualités étoient soutenues par beaucoup d'amour propre pour sa personne, accompagné d'un mépris intérieur pour toutes celles qu'il n'avoit pas.

Tel étoit l'homme qui se déclara l'ennemi de DESCARTES. Il commença d'abord par inquiéter M. *Regius*; déclama en même temps contre la Philosophie Cartésienne; & lorsqu'il fut Recteur de l'Université, il publia plusieurs libelles diffamatoires contre lui. En attendant, ce Ministre travailloit sourdement à le perdre de réputation, & le décrioit comme un ennemi de la Religion en général, & des Eglises Protestantes en particulier. Dans le dessein de faire changer les bonnes dispositions des Magistrats, il fit soutenir des thèses dans lesquelles on le traita d'athée. Il chercha aussi à nuire à M. *Regius*. Il examina les opinions nouvelles (qui étoient celles de DESCARTES) qu'il enseignoit, & lui fit un crime devant ses collegues de tout ce qui ne se trouvoit pas conforme aux maximes des anciens Médecins & Philosophes, établies & reçues dans les Universités de Hollande. Cela se passoit dans le particulier. Mais sa colere s'étant allumée par le mépris que faisoit M. *Regius* de ses emportemens, il éclata le 6 Juin 1640 par une thèse qu'il fit soutenir contre la circulation du sang; doctrine qu'enseignoit M. *Regius* d'après DESCARTES (*a*), & qui passoit pour une hérésie parmi les ignorans & les entêtés. Enfin *Vœtius* parvint par ses intrigues à faire révolter la plupart des Professeurs contre ce sentiment. De sorte que le Recteur de l'Université, quoiqu'ami de notre Philosophe & de son nouveau disciple, ne put résister aux instances que lui firent les autres Professeurs de Philosophie & de Médecine, pour défendre à M. *Regius* d'enseigner de pareilles nouveautés. Ce Cartésien eut beau représenter combien il étoit ridicule de rejetter les vérités sous prétexte qu'elles étoient nouvelles; toute la grace qu'il obtint, ce fut que s'il soutenoit désormais la circulation du sang, il ne pourroit le faire que par maniere de corollaire avec la formule ordinaire: *exercicii causa defendimus*. Cela n'empêcha pas M. *Regius* de faire imprimer ses thèses à ce sujet, sans aucune permission & sans aucun égard à cette défense. Cette liberté fut prise pour un attentat à l'autorité de l'Université, à qui il appartenoit de droit d'ordonner l'impression des thèses. On députa vers le Magistrat pour s'en plaindre; & le Magistrat répondit qu'on passeroit celles-ci, puisqu'elles étoient imprimées; mais qu'à l'avenir il ne s'en imprimeroit plus sans l'ordre du Recteur de l'Université.

Cette réponse n'apporta aucun remede au mal que cette impression devoit produire suivant M. *Vœtius*. Il s'en plaignit à plusieurs Professeurs, & excita des troubles que les Curateurs de l'Université d'Utrecht crurent devoir appaiser. Dans cette vue, ils publierent une Ordonnance portant défense d'introduire des nouveautés ou des maximes contraires aux Statuts de l'Université. La chose étoit assez équivoque. DESCARTES crut qu'il convenoit d'expliquer cette Ordonnance pour fixer l'esprit des Professeurs. C'est ce qu'il fit en forme de réponse, qui fut jugée très-belle & très-judicieuse. Elle avoit pour but de laisser la liberté à M. *Regius* d'enseigner la Philosophie nouvelle, en se contentant de modérer son zèle, & de tempérer ce qu'il y avoit de trop hardi dans ses opinions.

Pendant que les Cartésiens éprouvoient des contradictions, leur Maître tâchoit de se consoler de leurs afflictions dans les bras de l'amour. Une Demoiselle aimable (*b*) avec laquelle il vivoit depuis environ 1634, lui faisoit quelquefois oublier les charmes de la Philosophie. Quoique son esprit fût sublime & élevé, il tenoit encore aux sens, & éprouvoit leur pouvoir

(*a*) On attribue avec raison la découverte de la circulation du sang à *Harvée*: mais on ne peut disconvenir que DESCARTES ne soit le fauteur de cette découverte.

(*b*) On ne sait point ce que c'étoit que cette Demoiselle, comment DESCARTES en fit la connoissance, ni ce qu'elle devint après avoir mis une fille au monde.

à la vue de deux beaux yeux. Cet empire étoit même devenu si grand, que notre Philosophe se livroit sans réserve à leurs douces impressions. Une fille naquit de ce commerce; & le bruit s'en étant répandu, ses ennemis n'oublierent rien pour tirer parti de cette foiblesse. DESCARTES, sans s'en émouvoir, répondit à ceux qui lui en faisoient un crime, que n'ayant point fait vœu de chasteté, & n'étant point exempt des inclinations qui sont naturelles à l'homme, il ne rougissoit pas de celles qu'il avoit, & qu'il pouvoit avoir eues. Peu inquiet des railleries qu'on continuoit de faire de lui à ce sujet, il ne songeoit qu'à faire élever sa fille. Elle s'appelloit *Francine*, & étoit née à Deventer le 19 de Juillet 1635. Notre Philosophe prenoit même des mesures pour lui procurer une bonne éducation, lorsqu'elle mourut âgée de cinq ans. Il fut si sensible à cette perte, qu'il en versa des larmes. Il éprouva bien dans cette occasion que la vraie Philosophie n'étouffe pas le naturel; & le chagrin qu'il en eut, est selon lui le plus grand qu'il ait ressenti pendant sa vie.

DESCARTES étoit alors à Amersfort. Il le quitta lorsqu'il eut perdu sa fille, & alla reprendre sa demeure à Leyde, tant pour s'éloigner d'un lieu qui lui rappelloit sa douleur, que pour quitter le voisinage d'Utrecht, où les esprits s'échauffoient de plus en plus par les menées de *Vœtius*. Il y reçut la visite d'un de ses disciples, dont le nom n'est pas venu jusqu'à nous, mais qu'on assure être de la premiere distinction. On ne s'entretenoit que de matieres philosophiques, & le candidat avoit tous les jours quelque nouvelle question à proposer. Un jour il demanda quel étoit l'usage de la petite glande située dans le cerveau qu'on nomme glande pinéale; & DESCARTES répondit que cette glande *est le principal siége de l'ame, & le lieu où se font toutes nos pensées*. La raison qu'il donnoit de cette opinion, est qu'il ne se trouve aucune partie dans le cerveau, excepté celle-là, qui ne soit double. Or puisque nous ne voyons qu'une même chose des deux yeux, que nous n'entendons que le même son des deux oreilles, & que nous n'avons jamais qu'une pensée en même temps, il faut nécessairement que les sensations qu'éprouvent les yeux & les oreilles, aillent s'unir en quelque lieu pour être considérées par l'ame; & il est impossible d'en trouver aucun autre dans toute la tête que cette glande. Car elle est justement très-bien située pour ce sujet; & elle est environnée & soutenue par de petites branches, des artères carotides qui apportent les esprits dans le cerveau.

Notre Philosophe ainsi occupé, commençoit à jouir de quelque tranquillité, lorsqu'il apprit qu'on soutenoit à Paris au College des Jésuites des thèses contre sa doctrine; mais cette affaire n'eut pas de suites. L'Auteur de ces thèses (le Pere *Bourdin*) l'estimoit trop pour ne pas entrer en accommodement avec lui; & DESCARTES qui ne demandoit que la paix, écouta volontiers les raisons de ce Jésuite. Il auroit été à désirer que *Vœtius* eût imité la conduite du P. *Bourdin*. Mais ce Ministre toujours violent & emporté, non content de répandre l'allarme parmi les Protestans auxquels il représentoit notre Philosophe comme un ennemi de la Religion prétendue réformée, & comme un espion envoyé de France pour nuire aux intérêts des Provinces-Unies, cherchoit encore du secours parmi les Catholiques. Dans cette vue, il voulut leur persuader qu'ils avoient à faire à un ennemi commun, & qu'il ne s'agissoit de rien moins que de défendre la Religion en général contre un Sceptique & un Athée. Il alla même folliciter les esprits jusqu'au fond des cloîtres de Paris, & fut assez osé pour vouloir tenter le Pere *Mersenne*, sous prétexte que ce Pere étoit tout aguerri avec les Athées, les Pirrhoniens, les Déistes & les libertins qu'il avoit déjà combattus par divers ouvrages. Il lui écrivit que DESCARTES étoit venu trop tard pour former une secte, & que quoiqu'il introduisît des dogmes étrangers & inouis, il ne laissoit pas d'avoir des admirateurs, & qui plus est, des idolâtres qui le regardoient comme une *divinité nouvellement descendue des cieux*. Et pour l'engager avec plus de succès à entrer dans ses vues, il lui marqua qu'après s'être montré

le défenseur de la vérité dans sa maniere de traiter la Théologie, & de la concilier avec les connoissances humaines, il ne devoit pas douter que la même vérité ne l'attendît pour la garantir de la vexation de ce nouveau Philosophe, & qu'elle ne le regardât comme le libérateur qui lui étoit destiné.

C'étoit peut-être la premiere fois qu'on avoit entendu les Ministres Protestans féliciter les Catholiques Romains, & sur-tout les Religieux, d'avoit heureusement défendu la vérité en matiere de Théologie. La chose étoit d'autant plus remarquable, que *Voetius* sembloit devoir être le dernier de qui on eût dû espérer un pareil compliment, s'étant déchaîné sans sujet dans d'autres occasions contre l'Eglise Romaine, & après s'être brouillé avec quelques Ministres, qui n'avoient pu souffrir ses excès & ses impostures. Mais comme les Catholiques ne furent aucun gré de cet aveu à M. *Voetius*, & que les Protestans ne lui en firent aucun reproche, on le regarda comme une suite du déréglement de son esprit auquel les uns & les autres étoient fort accoutumés. Il ne falloit point d'autre marque de ce déréglement que la malignité avec laquelle il affectoit de faire passer DESCARTES pour un *Jésuite de robe courte*, pour un *Jésuite sauvage*, afin de le décrier & de le rendre odieux : *Jesuitaster sub Ignatii Loyolæ sidere natus.*

Le Pere *Mersenne* feignit de se rendre aux discours de *Voetius* ; & voulant faire voir qu'il étoit encore plus ami de la vérité que de notre Philosophe, il répondit qu'il ne refuseroit point sa plume, pourvu qu'on voulût bien lui fournir de la matiere & des raisons suffisantes pour attaquer sa doctrine. Le Ministre d'Utrecht, charmé de cette réponse, se hâta d'en tirer avantage. Il publia par-tout que le Pere *Mersenne* écrivoit contre DESCARTES. Il chercha ensuite des matériaux de tous côtés, & sollicita tous ses amis pour envoyer du secours au Pere *Mersenne* : mais une année entiere s'écoula, sans qu'il eût pu faire rien tenir à ce Pere qu'une comparaison de DESCARTES avec le fameux *Vanini*, qui fut brûlé à Toulouse, en le priant de mettre dans un beau jour le parallele de notre Philosophe avec cet impie.

Le Pere *Mersenne* rit de ce ridicule projet ; & tous les mouvemens que se donnoit *Voetius* faisoient peu d'impression sur l'esprit de DESCARTES. Il eut dans ce temps-là un plus grand chagrin, ce fut de perdre son pere, devenu Doyen du Parlement de Bretagne. Et ce qui augmenta son affliction, c'est qu'on ne se mit point en peine dans sa famille de lui apprendre sa mort. Notre Philosophe qui ignoroit tout ce qui étoit arrivé, écrivoit à son pere deux ans après ce fâcheux accident, pour lui marquer les obstacles qui s'étoient opposés au voyage qu'il avoit eu dessein de faire en France, ainsi qu'il lui avoit fait espérer ; qu'il avoit toujours un grand désir de le revoir & de l'embrasser ; mais qu'il préféroit toujours le séjour de Hollande à celui de France, parce qu'il y étoit à l'abri des intrigues de quelques Péripatéticiens, qu'il croyoit mal intentionnés pour lui. Cette lettre ayant été reçue par sa famille après la mort de son pere, fit souvenir à ses freres qu'il étoit encore au monde ; & l'aîné prit la plume par bienséance pour lui apprendre les nouvelles de la maison. La raison de cette indifférence, ou pour mieux dire, de ce mépris, étoit la profession de Philosophe que DESCARTES avoit embrassée ; profession qui ne donnant ni lustre ni éclat apparent, ne paroissoit à leurs yeux qu'un prétexte frivole pour vivre dans l'oisiveté sans honneur & sans état. Dans cette persuasion, ils tâcherent de l'effacer de leur mémoire, comme s'il eût été la honte de sa famille. Mais M. *Descartes* qui ne pensoit pas comme ses enfans, avoit toujours fait de lui une estime particuliere. Il en laissa des marques dans son testament, en lui léguant plus de biens qui devoient naturellement lui revenir. Notre Philosophe, après avoir répandu des larmes sur la tombe de son pere, tâcha d'oublier des parens si indignes de son amitié. Il pria un ami de se charger de la gestion de ses biens, & chercha des consolations dans la Philosophie. Il en recevoit d'ailleurs

des personnes de la plus haute considération. *Louis XIII* voulut même reconnoître publiquement son mérite en le fixant en France; mais les plus fortes sollicitations ne purent l'engager à sortir de sa retraite. Il regardoit les délices de la Cour, & les occupations les plus glorieuses des premieres charges de l'État, comme préjudiciables au repos & au loisir dont il avoit besoin pour perfectionner les lumieres de l'entendement humain. Et faisant infiniment plus de cas des bontés & de l'estime de son Roi que de tous les honneurs & de toutes les richesses dont il avoit voulu le combler, il aima mieux vivre seul & content, & vieillir sans emploi, que de s'exposer au hasard de perdre les avantages de sa Philosophie, pour soutenir le poids de ces honneurs, & justifier le choix de ce Prince.

Depuis dix ans il étoit occupé d'un Ouvrage sur la Métaphysique, dans lequel il traitoit de la distinction de l'esprit & du corps; de la meilleure maniere de conduire son esprit pour connoître la vérité & de l'existence de Dieu. Il l'envoya manuscrit au Pere *Mersenne* dès qu'il l'eut fini, sans lui donner aucun titre, afin que ce Pere en fût le parrein. Il lui marqua cependant qu'il croyoit qu'on pouvoit l'intituler ainsi: *Meditationes de primâ Philosophiâ*. Le Pere *Mersenne* n'eut pas plutôt reçu ce Manuscrit, qu'il s'empressa de le communiquer à un grand nombre de Savans dans tous les genres à qui il l'avoit promis. On lui envoya de toutes parts des remarques & des objections sur cet Ouvrage. Presque tous voulurent faire voir par-là avec quelle attention ils l'avoient lu. Parmi ces Savans on distingue MM. *Hobbes*, *Gassendi* & *Arnaud*. Le Pere *Mersenne*, à mesure qu'il recevoit ces objections, en faisoit part à DESCARTES, qui y répondoit sur le champ. Cette controverse parut trop intéressante à ce célèbre Minime pour ne pas la rendre publique. Il la publia sous le titre d'Objections faites par divers Théologiens, Philosophes & Géomètres.

Pendant que notre Philosophe étoit occupé de ses réponses aux objections qu'on faisoit à ses Méditations Métaphysiques, *Vœtius* travailloit toujours avec chaleur à soulever le parti qu'il avoit commencé à émouvoir contre sa Philosophie. Jusques-là il n'avoit agi qu'en répandant des bruits odieux sur sa personne, & en distribuant différens libelles. Mais lorsqu'en 1641 il fut Recteur de l'Université, & presque revêtu de toute l'autorité nécessaire pour l'exécution de ses mauvais desseins, il ne songea plus qu'à le perdre absolument. M. *Regius* qui vit l'orage se former, voulut en prévenir l'effet. A cette fin, il déclara au nouveau Recteur qu'il le regarderoit désormais comme la lumiere de l'Université, & soumit à sa censure les thèses qu'il vouloit soutenir. Cette attention flatta si fort *Vœtius*, que non-seulement il y laissa quelques opinions cartésiennes: il permit encore que le nom de DESCARTES parût à la tête des thèses. Ce Ministre ne croyoit pas que ses opinions fissent fortune; mais M. *Regius* qui présidoit aux thèses, & M. *Racy* qui répondoit, les produisirent avec tant d'avantages, que le Recteur se repentit de toutes ses condescendances. Les Professeurs Péripatéticiens, ou les partisans de la Philosophie ancienne, honteux de leur défaite, firent siffler les thèses par leurs écoliers, & exciterent un tumulte dont *Vœtius* crut devoir tirer parti, & pour déplacer *Regius*, & pour éclater contre DESCARTES. Avant que de se déterminer à lui déclarer une guerre ouverte, il crut devoir s'informer du Pere *Mersenne*, s'il songeoit à attaquer notre Philosophe, comme il lui avoit fait espérer; & ce Minime lui fit une réponse qui l'indisposa beaucoup. » Je vous avoue, » lui écrivit le Pere *Mersenne*, que j'avois » toujours eu une grande idée de sa Philosophie; mais depuis que j'avois vu ses » Méditations avec les réponses qu'il a faites aux objections qui lui avoient été proposées, j'ai cru que Dieu avoit versé » dans ce grand homme des lumieres toutes particulieres pour nous découvrir » les vérités naturelles... Attendons, Monsieur (ajoute-t-il) qu'il ait mis cette » Philosophie au jour; autrement nous aurions mauvaise grace de porter notre » jugement

» jugement d'une chose que nous ne con-
» noissons point (a) ».

Ce conseil étoit très-sage ; mais *Vœtius* étoit trop aigri pour le suivre. Aucune considération ne le contenant plus, il ne songea qu'à mettre ses mauvais desseins à exécution. Il commença par faire imprimer des thèses, ou il dénonça en quelque sorte *Regius* comme hérétique, parce que sa Philosophie n'étoit pas conforme avec la Physique de *Moyse*, ni avec tout ce que nous enseigne l'Écriture. Son dessein étoit de les faire signer aux Professeurs de Théologie, & même à tous les Théologiens qui étoient Ministres ou Prédicateurs, afin que *Regius* se trouvât ainsi condamné par une espèce de consistoire, & que par ce moyen le Magistrat ne pût se dispenser honnêtement de lui ôter sa chaire. M. *Regius* fut instruit de ce projet. Il alla s'en plaindre à M. *Vander Hoolck*, l'un des Consuls qui le protégeoit, & qui étoit intime ami de notre Philosophe. Ce Consul fit dire aussitôt à l'Imprimeur de lui apporter les thèses. Il manda ensuite *Vœtius* qui devoit y présider, lui ordonna de les corriger, d'en ôter le titre & ce qui pouvoit intéresser la réputation de M. *Regius*, & lui défendit d'abuser publiquement de sa qualité & de l'autorité de la Faculté de Théologie, pour satisfaire sa passion particuliere.

Vœtius fut assez étourdi de ce coup ; mais le Magistrat n'ayant réformé que les corollaires de ses thèses, dans lesquels cet implacable ennemi de DESCARTES avoit distillé tout son venin, il crut pouvoir tirer parti du texte pour couvrir sa désobéissance. Il fit soutenir ses thèses. Le Répondant & le Président se signalerent également par la chaleur avec laquelle ils défendirent les opinions anciennes contre les attaques des Argumentans ou Opposans, qui étoient presque tous des écoliers de *Regius*. Pour embarrasser l'un d'eux, *Vœtius* lui proposa une question très-difficile à résoudre ; & comme celui-ci se mettoit en état de le satisfaire, en suivant les principes de la nouvelle Philosophie ; le Président l'interrompit brusquement, pour dire que ceux qui ne s'accommodoient pas de la maniere ordinaire de philosopher, en attendoient une autre de DESCARTES, *comme les Juifs attendent leur Elie, qui doit leur apprendre toute vérité.*

Le Recteur parut triompher de la Philosophie Cartésienne. M. *Regius* voulut rabattre cette fausse gloire. Il fit part à DESCARTES de son dessein & de ses motifs. Notre Philosophe lui dressa un projet de réponse rempli de termes obligeans pour *Vœtius*. Il lui fournit des formules d'estime pour les autres, & de modestie pour lui-même. Il lui marqua diverses manieres insinuantes pour se faire lire avec plaisir, & faire écouter ses raisons, & sur-tout il lui recommanda de se garder de l'ironie dans le tour qu'il falloit donner aux éloges de ses adversaires. Ce modèle de réponse, avec les matieres, les raisons & les moyens de la remplir, passe pour un des plus beaux monumens de la douceur & de la prudence humaines. Cette réponse fut imprimée avec ce titre : *Responsio seu notæ in appendicem ad corollaria Theologico-Philosophica, &c.* Mais quoique *Vœtius* y soit traité d'homme savant & célèbre, d'homme de bien & ennemi de la médisance, celui-ci crut que *Regius* en publiant cet écrit lui avoit fait une injure irrémissible, parce qu'il l'avoit vaincu par le nombre & la force des raisons qui découvroient beaucoup mieux son ignorance & son animosité, que n'auroient pu faire les termes les plus véhémens & les plus aigres. Les suites de cet écrit lui parurent si fâcheuses, qu'il résolut de l'étouffer. A cet effet, prenant pour prétexte qu'il avoit été imprimé sans ordre du Magistrat, que l'Imprimeur étoit un Catholique & le Libraire un Remontrant, il convoqua l'assemblée générale de l'Université, & y dénonça la réponse de *Regius* comme un libelle injurieux à sa personne, à la dignité rectorale, à l'honneur des Professeurs de toute l'Université. Il en demanda la suppression, & en même temps

(a) *Lettres de Descartes*, Tome II.

la profcription de la nouvelle Philofophie, qui troubloit felon lui le repos de toute l'Univerfité. Le plus grand nombre des Profeffeurs étant dévoués à *Vœtius*, foufcrivirent à cet avis, & trois d'entr'eux furent députés vers le Magiftrat pour lui porter les plaintes de l'affemblée. Sur ces plaintes le Magiftrat envoya faifir les exemplaires de cette réponfe ; mais bien loin d'en arrêter le cours, cette faifie ne fervit qu'à la faire rechercher, & à la répandre davantage. *Vœtius* fentit le tort que cela lui faifoit. Dans le deffein de le réparer, il affembla prefque tous les jours fon Univerfité, pour prendre des délibérations contre la Philofophie de DESCARTES. Après plufieurs conférences, il dreffa un réfultat de délibération qu'il fit figner par la plupart des Profeffeurs. Ainfi il préfenta fans oppofition cette délibération au Sénat ou Confeil de la Ville, au nom des quatre Facultés, pour obtenir une fentence, tant pour la profcription de la nouvelle Philofophie, que pour la fuppreffion de l'écrit de *Regius*. Le Confeil eut égard à la requête du Recteur. Il rendit le 15 Mars de l'année 1641 un décret, portant défenfe à M. *Regius* de ne plus donner d'autres leçons que celles de Médecine, & de ne plus tenir de conférences particulieres ; permettant en même temps aux Profeffeurs de l'Univerfité de s'affembler pour porter leur jugement fur le livre de M. *Regius*. De forte que le Recteur tout glorieux de cet Arrêt, convoqua fon affemblée dès le 17 du même mois, & y fit porter contre toute forme de Juftice une condamnation des écrits de *Regius*, qui paroiffoit rendue au nom de toute l'Univerfité, mais qu'il avoit minutée feul, & prononcée comme Recteur, étant tout à la fois le juge & la partie de ce Profeffeur qui ne fut ni appellé ni entendu dans fes défenfes. Il n'y eut que huit Profeffeurs qui eurent une part réelle à ce jugement. Les autres rougiffoient bien de fervir d'inftrumens à la paffion de *Vœtius* ; mais ils étoient trop foibles pour lui réfifter. Deux cependant, nommés *Emilius* & *Cyprien*, protefterent hautement de nullité fur ce qu'on venoit de faire. Le dernier eut même affez de fermeté pour demander qu'on fit mention de fa proteftation dans l'acte de jugement, & qu'on le nommât pour n'être pas confondu mal-à-propos avec les auteurs d'une action fi peu raifonnable, fous le nom général de Profeffeurs de l'Univerfité.

Vœtius peu inquiet de cette proteftation, ne fongea qu'à harceler notre Philofophe. Il fit un libelle contre lui, qui devoit être publié fous ce titre : *Prodomus, five examen tutelare orthodoxæ Philofophiæ principiorum.* Et afin de décrier la nouvelle Philofophie à Leyde comme à Utrecht, il envoya fon manufcrit à un Moine renégat pour le faire imprimer dans cette Ville. Celui-ci le donna à un Libraire qui fe difpofoit à le mettre fous preffe ; mais le Recteur de l'Univerfité de Leyde qui ne penfoit pas comme celui d'Utrecht, ayant été averti de ce projet, fe tranfporta chez l'Imprimeur, & fit faire en fa préfence une information de cette entreprife. L'Imprimeur la rejetta toute fur le Moine, qui fe trouva heureufement abfent de l'Imprimerie, & qui prit la fuite pour aller à Utrecht rendre compte à *Vœtius* du fuccès malheureux de fa commiffion.

Cette aventure chagrina ce Miniftre fans le dégoûter d'écrire contre DESCARTES. Il remania fon écrit, & en forma un volume qu'il publia en 1643 fous le nom de *Schoockius*, & avec ce titre : *Philofophia Cartefiana, five admiranda methodus novæ Philofophiæ Renati* DESCARTES. Notre Philofophe crut devoir répondre à cet écrit. Il publia d'abord une lettre adreffée à *Vœtius* même, *ad celeberrimum virum D. Gifbertum Vœtium*, comme porte le titre. Dans cette lettre DESCARTES ne releva pas les injures dont fon adverfaire l'accabloit dans fa critique. Son deffein étoit fimplement de fe juftifier, & de donner quelque fatisfaction à divers honnêtes gens de la même religion que *Vœtius*, qui étoient indignés qu'un homme auffi vicieux que lui & d'un mérite auffi fuperficiel que le fien, eût affez de crédit & d'autorité pour *brider* la populace, & pour impofer aux trois quarts de la bourgeoifie de la Ville. Cette prévention étoit portée à un tel point, que les Confuls même & les Bourgmeftres

firent un mauvais accueil à cette réponse, quelque modérée & quelque légitime qu'elle fût. C'est ce qui obligea DESCARTES à composer un second écrit, dont il envoya des exemplaires à ces Magistrats par des personnes les plus qualifiées de la Ville, avec des complimens de sa part. Cette politesse & son droit ne firent aucune impression sur leur esprit. Les intrigues de *Vœtius* les avoient si fort préoccupés, qu'ils croyoient que leur Religion étoit intéressée à maintenir la doctrine & la personne de ce Ministre. En conséquence de cette persuasion, ils rendirent une sentence ou un acte, par lequel ils condamnoient ces deux réponses de notre Philosophe, & le citoient pour se justifier. Cette citation se fit même au son de la cloche de la prison, comme lors de l'exécution d'un criminel. DESCARTES fut extrêmement surpris de ce procédé. Il ne pouvoit comprendre que des Magistrats qui devoient connoître les bornes & l'étendue de leur pouvoir, le citassent comme s'ils avoient eu quelque jurisdiction sur lui, & d'une maniere surtout si indécente & si peu réguliere. La chose étoit d'autant plus étrange, que ces Magistrats, quoiqu'informés de sa demeure, avoient feint de l'ignorer pour avoir un prétexte de rendre la citation publique. Tout cela étoit sans doute très-grave. Cependant DESCARTES ne crut pas devoir prendre d'autre voie pour sa justification, que de répondre à cet acte par un écrit de trois ou quatre pages. Après y avoir mis dans tout son jour son droit & l'irrégularité de la procédure des Magistrats, il protestoit d'injures au cas que ces Juges voulussent prétendre quelque droit de jurisdiction sur lui. *Vœtius* lut cet écrit, & en prit l'allarme. Il comprit qu'il falloit redoubler d'ardeur pour empêcher qu'il ne fît connoître toutes ses impostures. Il lâcha d'abord des émissaires dans la Ville, afin d'animer la populace contre l'ennemi, disoit-il, de leur Pasteur & de leur religion. Par ses menées & ses calomnies, il obtint ensuite des Commissaires à qui le Sénat & le Conseil de la Ville avoient confié l'examen de cette affaire; il obtint, dis-je, une sentence qui déclaroit libelles diffamatoires les deux lettres de DESCARTES contre *Vœtius*. Notre Philosophe ne reçut aucun avis de cela. Quelques semaines s'écoulerent après la date de cette sentence, sans qu'il eut entendu parler de rien. Enfin il reçut deux lettres consécutives & anonimes, par lesquelles on lui donnoit avis que l'Officier de Justice l'avoit cité de l'ordre des Magistrats pour comparoître en personne comme criminel. On lui marquoit qu'il n'étoit pas en sûreté dans la Province où il étoit, parce que par un accord fait entre les Provinces particulieres d'Utrecht & de Hollande, les sentences qui se rendoient dans l'une s'exécutoient aussi dans l'autre.

DESCARTES ne fut que penser de ces lettres. Il crut à la premiere vue que c'étoit une raillerie, & ne s'en émut point. Mais après y avoir réfléchi plus mûrement, il jugea à propos de s'en aller à la Haye pour s'en informer. Il apprit dans cette Ville que la chose étoit telle qu'on lui avoit écrite. On lui dit qu'il ne s'agissoit de rien moins que d'aller répondre à Utrecht sur les crimes de l'athéisme envers Dieu, & de calomnie à l'égard d'un homme de bien. Les suites de cette affaire étoient de la plus grande conséquence. Pour en empêcher les effets, notre Philosophe porta ses plaintes à l'Ambassadeur de France en Hollande, qui alla sur le champ en rendre compte au Prince d'Orange. Ce Prince fit écrire aussitôt aux Etats de la Province d'Utrecht, afin de procurer à DESCARTES les satisfactions qu'il demandoit. Les Etats userent de leur autorité pour finir toutes ces procédures, qui tendoient à condamner notre Philosophe à de grosses amendes, à le bannir des Provinces-Unies, & à faire brûler ses livres. *Vœtius* comptoit si fort là-dessus, qu'il avoit déjà transigé avec le bourreau pour faire un feu d'une hauteur démésurée, & dont on pût parler dans l'Histoire comme d'une chose extraordinaire.

Cette affaire acheva de perdre *Vœtius* de réputation. Elle couvrit de confusion les Magistrats d'Utrecht, dont plusieurs s'excuserent sur ce que ne sachant pas quels pouvoient être les différends des Gens de Lettres, ils s'étoient crus obligés de pren-

dre les intérêts de leur Ministre & de leur Théologien contre un Catholique étranger, estimant que leur zèle pour leur religion rectifieroit suffisamment leur ignorance & l'irrégularité de leur conduite. Enfin elle servit à faire connoître le grand nombre d'amis que DESCARTES avoit à la Haye, à Leyde & à Amsterdam, & à lui en acquérir d'autres qui blâmerent hautement les procédures d'Utrecht dès qu'elles devinrent publiques. De sorte que notre Philosophe ne fut occupé pendant deux mois qu'à écrire des lettres de remercîment par centaines, occupation satisfaisante à la vérité, mais aussi nuisible à ses études que les sollicitations de son procès.

DESCARTES ne s'arrêta pas là. Il porta plainte à l'Université de Groningue contre *Schoockius*, Professeur dans cette Université, qui avoit prêté bassement son nom à l'écrit de *Voetius* (*Admiranda Methodus, &c.*) lequel avoit donné lieu à cette affaire; & il obtint une sentence également juste & consolante. Elle étoit intitulée: *Sentence rendue dans le Sénat Académique par l'Université de Groningue & les Oomélandes en la cause de Messire* René DESCARTES, Seigneur *du Perron, contre Maître Martin* Schoock, *Professeur en ladite Université*. Elle contenoit des excuses à DESCARTES de la part de *Schoockius*, & des témoignages d'un véritable repentir de la faute de ce Professeur.

Notre Philosophe envoya une copie de cette sentence aux Magistrats d'Utrecht, sans leur faire le moindre reproche, mais afin de les inviter tacitement à suivre l'exemple de Groningue. C'étoit une leçon pour eux qui les mortifia beaucoup. Leur dépit éclata par cet acte ou espèce de placard qu'ils rendirent en conséquence: *De la Justice d'Utrecht, il est défendu très-rigoureusement à tous les Imprimeurs & Libraires de cette Ville & franchise, d'imprimer ou faire imprimer, de vendre ou faire vendre aucuns libelles ou autres écrits tels qu'ils peuvent être pour ou contre* Descartes, *sous correction arbitraire.*

Ce ne furent pas là les derniers désagrémens que lui procura *Voetius*. Cet homme impitoyable travailla encore à lui susciter des ennemis de toutes parts. Il indisposa jusqu'à *Regius*, son zélé disciple; & ce Professeur paya son maître de l'ingratitude la plus noire. DESCARTES eut encore le chagrin de voir *Gassendi* prendre parti contre lui. Toutes ces injustices firent une vive impression sur son cœur. Il chercha à y faire diversion en se livrant tout entier à l'étude. Il mit la derniere main au cours de Philosophie qu'il avoit composé, & permit enfin aux fameux *Elzevirs*, qui le convoitoient depuis long-temps, de le mettre sous presse.

Il divisa ce cours en quatre parties. Dans la premiere, il exposa les principes de nos connoissances. Il expliqua dans la seconde les loix de la nature, c'est-à-dire la Physique générale. Il remplit la troisiéme de son systême du monde; & il comprit dans la derniere tout ce qui concerne la terre. L'ouvrage portant pour titre, *Lumina Philosophiæ*, qu'on a changé en celui de *Principes*, parut sous les auspices de la Princesse Palatine *Elisabeth*, fille de *Frédéric V*, Electeur Palatin du Rhin, élu Roi de Bohême. C'étoit une Princesse qui avoit beaucoup d'esprit & de connoissances, & qui s'étoit acquise par-là l'estime & la vénération de tous les Savans. L'amour de la Philosophie la dominoit de telle sorte, qu'elle préféra le plaisir de l'étudier dans la retraite à l'éclat de la couronne qu'*Uladislas*, Roi de Pologne, lui offroit avec sa main. Elle étoit zélée disciple de DESCARTES, & ce fut pour lui en témoigner sa reconnoissance que notre Philosophe lui dédia son livre.

Il étoit à Paris lorsque les Libraires le publierent. Il y vivoit avec M. *Clercelier*, homme de distinction, qui lui étoit attaché depuis long-temps. Cet ami lui fit faire connoissance avec M. *Chanut*, son allié. C'étoit un personnage infiniment estimable, & qui jouissoit à la Cour de la plus grande considération. M. *Chanut* fut si flatté de cette connoissance, qu'il se hâta d'en serrer les liens par des marques solides d'une véritable estime. Il employa à cet effet le crédit qu'il avoit auprès de M. le Chancelier, & celui de ses amis auprès du Cardinal *Mazarin*, pour lui procurer une

pension du Roi qui le mit plus en état de faire des expériences. Mais quoique le Chancelier connût tout le mérite de DESCARTES, les ignorans & les sots que ce mérite offusquoit, eurent assez de crédit pour empêcher que la France ne s'illustrât en concourant aux travaux d'un des plus beaux génies du monde : époque malheureuse qui formera toujours une tache considérable dans les fastes de notre Histoire. Notre Philosophe consola M. *Chanut* de ce mauvais succès, & s'estima fort heureux de consacrer ses talens & son patrimoine à l'utilité publique, sans y employer le bien d'autrui.

Cette affaire le dégoûta du séjour de Paris, pour ne pas dire de la France. Il en partit en 1644, & alla se retirer à Egmond, dans le dessein de s'y recueillir plus profondément que jamais. Là, retiré absolument du commerce du monde, il voulut connoître enfin la nature de l'homme. Il étudia d'abord celle des animaux qu'il crut devoir servir d'introduction à l'autre. Pendant qu'il étoit livré à cette étude, il reçut la visite d'un Gentilhomme qui voulut voir sa bibliothèque. DESCARTES le conduisit dans une galerie, & tirant un rideau il lui fit voir un veau à la dissection duquel il alloit travailler. *Voilà*, lui dit-il, *ma bibliothèque ; voilà l'étude à laquelle je m'applique le plus maintenant.*

De la connoissance des bêtes, notre Philosophe passa à celle du corps humain. Le but qu'il se proposoit dans ses travaux, étoit de trouver les moyens de conserver la santé & de la rétablir. Une dispute qui s'éleva sur la quadrature du cercle, interrompit son travail ; & l'arrivée de M. *Chanut* en Hollande le lui fit suspendre tout-à-fait. DESCARTES l'alla voir à Amsterdam, par où il passoit pour se rendre en Suéde avec la qualité de Résident. Ce fut une satisfaction bien grande pour ces deux amis de se voir & de s'embrasser. Leur joie fut courte. M. *Chanut* continua son voyage, & son ami se retira dans sa solitude. Il y travailla à un petit traité sur la nature des passions de l'ame. C'étoit ici un ouvrage de Morale ; & on sait que cette science détache de tous les honneurs de ce monde ceux qui la goûtent véritablement. Aussi elle lui présenta avec tant de vivacité les illusions de ce qu'on appelle renommée, qu'il résolut de n'étudier dorénavant que pour lui, & de ne rien publier.

La Princesse *Elisabeth* lui écrivit dans ce temps-là, afin de lui demander à quoi elle pourroit s'occuper aux eaux de Spa, où elle étoit, pour y passer son temps. Notre Philosophe lui conseilla de lire le livre de *Seneque* sur la béatitude de la vie (*De Vitâ beatâ*), & fit des remarques sur ce livre, afin que cette Princesse en retirât plus de fruit. *Elisabeth* communiqua à son tour ses réflexions à DESCARTES, & l'engagea à traiter dans ses réponses les points les plus importans de la Morale, le souverain bien, la liberté de l'homme, l'état propre de l'ame, l'usage des passions, & celui de la raison dans les biens & dans les maux de la vie.

Ce commerce de lettres entre notre Philosophe & la Princesse, parvint à la connoissance de *Christine*, Reine de Suéde. Cela fit naître en elle la curiosité de le connoître. Née avec un grand désir d'apprendre, elle avoit déjà étudié les grands principes de la Philosophie : mais elle voulut être instruite particuliérement de ceux de la Philosophie Cartésienne. M. *Chanut*, qui se souvenoit malheureusement du refus qu'on avoit fait en France d'y attacher DESCARTES par quelque pension, n'oublioit aucune occasion pour lui parler de notre Philosophe. Il communiquoit ses ouvrages à Sa Majesté, & ils suggéroient souvent à *Christine* des questions qui embarrassoient le Résident. Elle lui demanda un jour si quand on use mal de l'amour ou de la haine, lequel de ces deux déréglemens ou mauvais usages est le pire. M. *Chanut* fit part de cette question à DESCARTES, qui lui envoya aussitôt une belle dissertation sur l'amour, dans laquelle il fait voir ; 1°. Que l'amour est premiérement un mouvement intellectuel & raisonnable de l'ame, & ensuite une passion ; 2°. Que la seule lumiere naturelle nous enseigne à aimer Dieu ; 3°. Que le mauvais usage de l'a-

mour est pire que celui de la haine (*a*).

Cette dissertation fit un plaisir infini à la Reine de Suéde. Elle s'informa de M. *Chanut* des particularités de la vie & du caractere de notre Philosophe; & le compte que celui-ci lui en rendit, accrut si fort l'opinion avantageuse qu'elle avoit de lui, qu'elle dit au Résident de France: »Monsieur, DESCARTES, autant que je puis » le voir par cet écrit & par la peinture » que vous m'en faites, est le plus heureux » de tous les hommes, & sa condition me » semble digne d'envie. Vous me ferez plaisir » de l'assurer de la grande estime que je fais » de lui «. *Christine* lui fit encore proposer d'auttes questions à résoudre; & cela forma un commerce de lettres avec M. *Chanut*, qui occupa long-temps notre Philosophe.

Les satisfactions que DESCARTES goûtoit dans cette occupation, furent troublées par de mauvaises affaires que lui susciterent quelques Théologiens de Leyde subornés par *Vœtius*. L'un d'eux, dans une thèse qu'il fit soutenir contre sa doctrine, entr'autres sentimens absurdes, lui attribua celui-ci: *Il faut douter qu'il y ait un Dieu; & même on peut nier absolument pour quelque temps qu'il y en ait un.* Un second Théologien, pour enchérir sur cette impiété, lui fit dire: *Que l'idée de notre libre arbitre est plus grande que l'idée de Dieu;* ou bien, *Que notre libre arbitre est plus grand que Dieu même, & que Dieu est un imposteur & un trompeur.* L'intention de ces deux calomniateurs étoit de faire condamner premierement ses opinions comme très-pernicieuses, & lui comme blasphémateur, par quelque synode où ils feroient les plus forts; & en second lieu, de lui procurer quelqu'affront par le Magistrat qui leur étoit déjà tout acquis. DESCARTES fut informé de cette manœuvre. Il écrivit une longue lettre aux Curateurs de l'Université & aux Consuls de la Ville, pour leur demander justice des calomnies de ces deux Théologiens. Les Curateurs n'eurent pas plutôt reçu cette lettre, qu'ils manderent le Recteur de l'Université & les Professeurs de Théologie, pour comparoître devant eux; & sans se donner la peine d'examiner le fond de cette affaire, ils se contenterent de leur défendre par un édit donné à la hâte, de faire aucune mention de DESCARTES, ni dans leurs leçons, ni dans leurs disputes ou exercices académiques. Ils communiquerent après cela à notre Philosophe ce qu'ils avoient fait, & le prierent de s'abstenir de parler de cette affaire, pour prévenir, disoient-ils, les inconvéniens qui pourroient arriver de part & d'autre. DESCARTES fut très-mécontent de cette conduite. Il répondit aux Curateurs & aux Magistrats: » Je me soucie fort peu » que l'on fasse désormais mention de moi » dans votre Académie, ou qu'on n'en fasse » point; mais comme je ne m'étudie qu'à » avoir des opinions très-vraies, & que je » compte même entre mes opinions toutes » fortes de vérités connues, je n'estime pas » qu'on les puisse bannir d'aucun lieu, si » l'on ne veut en même temps que la vérité » en soit bannie (*b*) «. On ne fit aucune attention à ces raisons, & la chose en resta là.

Pour faire diversion aux chagrins que ceci lui causa, notre Philosophe vint voir ses amis à Paris. Il y fut accueilli des personnes les plus distinguées. Quelques-unes d'entr'elles voulurent lui donner des preuves réelles de leur estime. Elles employerent le crédit qu'elles avoient auprès du Ministre pour lui procurer une pension du Roi, laquelle lui fut accordée en considération *de ses grands mérites, & de l'utilité que sa Philosophie & les recherches de ses longues études procuroient au genre humain, comme aussi pour l'aider à continuer ses belles expériences qui requéroient de la dépense.* Cette pension étoit de trois mille livres, & il est certain qu'elle ne lui fut point payée, quoi qu'en dise M. *Baillet* dans la vie du grand homme qui nous occupe. Car notre Philosophe mécontent de la Cour, étant retourné en Hollande, le Roi fut fâché de

(*a*) Voyez le premier Tome des *Lettres de Descartes.*

(*b*) Lettres de Descartes, Tome III.

ce départ. Le Ministre lui écrivit de la part de Sa Majesté de revenir à Paris ; & pour l'engager à obéir à son Maître avec plus de plaisir & à oublier le passé, on lui fit expédier de nouvelles lettres patentes d'une pension considérable, & on y joignit les promesses les plus séduisantes & les plus flatteuses. Il quitta donc la Hollande pour prendre la route de Paris ; mais à peine fut-il arrivé dans cette Capitale, qu'il se repentit de la facilité qu'il avoit eue de se laisser gagner. Au lieu de voir l'effet de ces belles promesses du Ministre, il trouva au contraire qu'on avoit fait payer par un de ses parens l'expédition des lettres qu'on lui avoit envoyées, & qu'il en devoit l'argent. De sorte qu'il sembloit qu'il n'étoit venu à Paris qu'afin d'acheter le titre le plus cher & le plus inutile qui ait jamais été entre ses mains. DESCARTES étoit trop Philosophe pour s'affliger de cette aventure, quelque désagréable qu'elle fût. Il n'y eût pas même fait attention, s'il eût vu que son voyage fût utile à ceux qui l'avoient appelé. Mais ce qui le toucha le plus, ce fut qu'aucun d'eux ne témoigna vouloir connoître autre chose de lui que son visage : ce qui lui donnoit lieu de croire qu'on vouloit seulement l'avoir en France *comme un Eléphant ou une Panthère à cause de la rareté.*

Un accident si imprévu lui apprit à ne plus entreprendre des voyages sur des promesses, fussent-elles écrites sur du vélin ; & il seroit sorti sur le champ de Paris pour retourner en Hollande, si quelques-uns de ses amis n'eussent empêché qu'il n'exécutât si-tôt sa résolution. Ils le retinrent encore trois mois, & profiterent de ce séjour pour le réconcilier avec *Gassendi* qui étoit alors dans cette Ville. Ces deux Savans se virent l'un & l'autre, & leur estime réciproque fit tous les frais de leur réconciliation. Cela causa tant de satisfaction à DESCARTES, que M. *de Roberval*, toujours envieux de son mérite, crut devoir la traverser par quelque mortification. A cette fin, il forma des assemblées pour examiner à fond sa Philosophie. Dans ces assemblées sa mauvaise humeur se manifesta toujours ; de maniere que notre Philosophe, ennuyé de tous ces procédés, prit le parti de sortir de Paris pour aller se renfermer à Egmond en Nord-Hollande, comme dans un port assuré contre les tempêtes qu'il avoit essuyées dans ses voyages. Il y étoit à peine arrivé, qu'il fut obligé de travailler à satisfaire les premieres ardeurs d'un nouveau disciple que sa Philosophie lui avoit fait en Angleterre. C'étoit *Henri Morus*, dont la passion & le culte pour notre Philosophe alloit jusqu'à l'idolâtrie. DESCARTES, sans faire attention à ses éloges, ne s'appliquoit qu'à l'instruire & à lui lever ses difficultés, à mesure qu'il les lui faisoit connoître.

Il goûtoit ainsi au milieu de cette occupation les douceurs de la solitude, lorsqu'il apprit la mort du Pere *Mersenne*. Ses entrailles s'émurent à cette perte, & il le regretta en Philosophe persuadé de l'immortalité de l'ame.

Dans ce temps-là la Reine de Suéde lisoit le Traité des passions de DESCARTES, & elle fut si satisfaite de cette lecture, qu'elle résolut d'étudier toute sa Philosophie. M. *Chanut* qui y étoit déja initié, la seconda dans cette étude. Le Bibliothécaire de Sa Majesté (M. *Freinshémius*) se joignit à M. *Chanut*. Mais ni l'un ni l'autre ne la satisfaisoient point entiérement. Son Bibliothécaire sur-tout, qui par état devoit être plus instruit à cet égard que le Résident de France, paroissoit très-chancelant sur ses principes. Elle s'en expliqua ouvertement lorsqu'elle eut entendu une harangue qu'il prononça touchant le souverain bien, & à laquelle elle assista. Quoique M. *Freinshémius* passât à juste titre pour l'Orateur le plus habile & le plus docte en Philosophie de l'Université d'Upsal, la Reine fut si peu contente de ce discours, qu'elle dit en parlant des Savans de cette Université : » Ces gens-là ne font » qu'effleurer les matieres ; il faudroit sa» voir l'opinion de M. DESCARTES ». Elle forma la résolution dès-lors de connoître personnellement ce grand homme. Elle en parla à *M. Chanut*, & lui enjoignit de lui procurer cette satisfaction en le faisant venir en Suéde. L'Ambassadeur, après s'être bien assuré du sincere désir de la Reine, fit toutes les démarches nécessaires pour en-

gager DESCARTES à entreprendre ce voyage. Il lui écrivit les intentions de *Christine*, qui ne furent pas assez puissantes pour le déterminer. Mais il reçut des lettres consécutives si pressantes, qu'il se sentit ébranlé. Malgré toutes ses appréhensions, & les difficultés qu'il trouvoit dans un voyage qu'il estimoit très-dangereux à sa santé, il crut ne pouvoir refuser cette satisfaction à la Reine. De sorte qu'il fit savoir à M. *Chanut* qu'il étoit enfin déterminé de partir pour Stockholm vers le milieu de l'Eté, pourvu qu'il lui fût permis de revenir chez lui (à Egmond) dans trois mois.

Pendant ces irrésolutions, la Reine impatiente de le voir, & présumant de sa bonne volonté, avoit donné ordre à M. *Flemming*, Amiral de Suéde, de l'aller prendre à Amsterdam, & de l'amener avant la fin du mois d'Avril. L'Amiral se rendit à Egmond pour montrer à notre Philosophe les ordres de *Christine*. Comme il n'annonça pas sa dignité, DESCARTES le prit pour un simple Officier de Marine. Il s'excusa cependant avec beaucoup de civilité de ne pouvoir le suivre, parce qu'ayant écrit, dit-il, au Résident de France, il en attendoit une réponse qui lui expliqueroit les dernieres volontés de la Reine, & le détermineroit sur son voyage. M. *Flemming* l'avoit à peine quitté, qu'il reçut une lettre de M. *Chanut*, par laquelle il connut quel homme c'étoit que l'Officier de Marine. Cependant cette attention de la part de la Reine de Suéde, & les politesses de ce Seigneur, ne fixerent point encore ses résolutions. Mais M. *Chanut* étant parti de Stockholm pour venir rendre compte de sa résidence au Roi son maître, alla chercher son ami dans son hermitage d'Egmond, & acheva de lever le reste des difficultés qu'il trouvoit à son voyage. Il le quitta pour aller à Paris, dans la résolution de le reprendre à son retour pour la Suéde, où il devoit aller en qualité d'Ambassadeur. Des affaires l'ayant néanmoins retenu à la Cour de France plus qu'il ne le comptoit, notre Philosophe crut devoir profiter de la belle saison pour se mettre en route, & de prévenir son ami qui ne devoit partir que dans l'Hiver. Avant son départ il régla toutes ses affaires, comme s'il eût pressenti qu'il ne reviendroit jamais.

Enfin il quitta sa chere solitude le premier jour de Septembre 1649, & s'embarqua au port d'Amsterdam, accompagné d'un seul domestique. Il arriva heureusement à Stockholm au commencement d'Octobre, & alla descendre chez Madame *Chanut*, où il trouva un appartement qu'il ne lui fut pas libre de refuser. Il y reçut toutes sortes d'avantages & de politesses. Le lendemain de son arrivée il alla saluer la Reine, qui le reçut avec une distinction qui fut remarquée de toute la Cour, & qui contribua peut-être à augmenter la jalousie de quelques Savans, à qui sa venue sembloit avoir été redoutable. A la seconde visite qu'il fit à *Christine*, Sa Majesté lui dit qu'elle avoit résolu de le retenir en Suéde par un bon établissement. Mais comme notre Philosophe s'étoit prémuni contre toutes les sollicitations, il ne répondit que par un compliment.

La Reine prit ensuite des mesures pour apprendre sa Philosophie, & elle convint avec lui qu'il viendroit tous les matins à cinq heures. Cette heure étoit le temps le plus favorable pour elle, tant parce que c'étoit le plus tranquille & le plus libre de la journée, que parce qu'elle croyoit que son esprit seroit plus disposé alors à l'application qui étoit nécessaire pour cette étude Cela conclu, Sa Majesté lui accorda la permission qu'il avoit demandée d'être dispensé de tout le cérémonial de la Cour, & d'être délivré de ces assujettissemens que les gens qui pensent, appellent les miseres des Courtisans. Mais avant que de commencer, elle voulut qu'il prît un mois ou six semaines pour se reconnoître, se familiariser avec le génie du pays, & faire prendre racine à ses nouvelles habitudes par lesquelles elle espéroit lui faire goûter son nouveau séjour, & le retenir auprès d'elle le reste de sa vie. *Christine* eut plusieurs occasions de reconnoître pendant ce temps-là toute l'étendue du génie du grand homme qu'elle vouloit fixer dans ses Etats. Elle vit bien qu'il manioit également les sciences les plus abstraites

abſtraites & la politique la plus ſubtile. Cette derniere conſidération l'engagea à l'admettre dans ſon conſeil ſecret. Une faveur ſi marquée réveilla les jaloux. Les Savans ſur-tout en furent allarmés, & chercherent avec ſoin toutes les occaſions de nuire à notre Philoſophe, & de ralentir l'ardeur que la Reine avoit fait paroître pour l'étude de ſa Philoſophie.

Dans ce temps-là M. *Chanut* arriva. La Reine lui communiqua le deſſein qu'elle avoit de retenir DESCARTES auprès d'elle, & le chargea d'obtenir ſon conſentement. De toutes ſes excuſes, *Chriſtine* n'écouta que le prétexte de la rigueur du climat, parce qu'elle s'appercevoit que ſon tempérament avoit beaucoup à ſouffrir dans un pays ſi froid. Elle propoſa cependant un moyen qu'elle crut capable de le fixer : ce fut de choiſir un bien noble & conſidérable dans les terres les plus méridionales de la Suéde ; de lui conſtituer un revenu d'environ trois mille écus, & de lui faire un don en propre de la ſeigneurie de la Terre, de ſorte qu'elle pût paſſer par ſucceſſion à ſes héritiers. Une maladie dangereuſe dont l'Ambaſſadeur fut attaqué, ſuſpendit l'exécution de ce projet. DESCARTES ne quitta point ſon ami dans ſa maladie ; mais elle ſe diſſipa à ſes propres dépens.

M. *Chanut* commençoit à ſe bien porter lorſqu'il ſe ſentit attaqué. Les ſymptômes furent pareils. La ſeule différence, c'eſt qu'ils furent ſuivis d'une fiévre continue & d'une inflammation de poumon plus violente. La fiévre fut interne dans les premiers jours ; elle lui occupa tellement le cerveau, qu'elle lui ôta la liberté de ſe connoître & d'écouter les avis de ſes amis. Pour comble de malheur, le premier Médecin de la Reine étoit abſent ; & les autres Médecins qui vinrent par ordre de Sa Majeſté pour avoir ſoin de lui, s'étoient déclarés ſes ennemis depuis long-temps. Notre malade en les voyant ne voulut rien faire de ce qu'ils ordonnoient, & s'obſtina ſur-tout à refuſer la ſaignée tant que dura le tranſport au cerveau : ce qui allarma beaucoup l'Ambaſſadeur, & ſur-tout la Reine, qui ne manquoit pas d'y envoyer un Gentilhomme deux fois par jour.

Le cerveau ſe débarraſſa le ſeptiéme jour de la maladie. DESCARTES commença alors à ſe reconnoître. Il ſentit la fiévre pour la premiere fois ; & comprenant le péril où il étoit, & la faute qu'il avoit faite de refuſer la ſaignée, il ne ſongea plus qu'à la mort. Il eſſaya pourtant ſi deux ſaignées abondantes pourroient le tirer d'affaire ; mais il n'étoit plus temps. Ces ſaignées n'opérerent rien, & notre Philoſophe jugea par là qu'il n'y avoit plus d'eſpérance. Il demanda un Prêtre, & pria qu'on ne l'entretînt plus que de la miséricorde de Dieu, & du courage avec lequel il devoit ſouffrir la ſéparation de ſon ame. Par les réflexions qu'il fit ſur ſon état & ſur l'autre vie, il attendrit & édifia toute la famille de l'Ambaſſadeur, qui s'étoit aſſemblée autour de ſon lit. Et après avoir renouvellé les ſentimens de reconnoiſſance qu'il avoit pour toutes les attentions de M. *Chanut*, il remercia particuliérement Madame ſon épouſe, laquelle avoit toujours été attentive à prévenir tous ſes beſoins.

L'après-midi du huitiéme jour la tranſpiration s'embarraſſa, & au milieu de la nuit il parut perdre connoiſſance. La vue s'éteignit à demi, & ſes yeux plus ouverts qu'à l'ordinaire furent tout égarés. Quelques heures après, ſon oppreſſion de poitrine augmenta juſqu'au point de lui ôter la reſpiration. Mais cette ardeur étant un peu calmée, DESCARTES dit à *Schulter* ſon valet, de lui aller préparer des panais, dont il ſavoit qu'il mangeoit volontiers, parce qu'il craignoit que ſes inteſtins ne ſe rétréciſſent, s'il continuoit à ne prendre que du bouillon, & s'il ne donnoit de l'occupation à l'eſtomac & aux viſceres pour les maintenir dans leur état. Après en avoir mangé, il ſe trouva ſi tranquille, qu'on conçut quelque eſpérance de le voir revenir. Le malade, quoique certain qu'il en mourroit, ſe perſuada pendant tout le reſte de la journée qu'il pourroit vivre encore quelque temps. De ſorte que ſur les neuf ou dix heures du ſoir, tandis que tout le monde étoit allé ſouper, il dit à ſon valet qu'il vouloit ſe lever & demeurer un moment auprès de ſon feu. Mais étant aſſis

dans son fauteuil, les forces lui manquerent tout-à-coup, & il tomba dans une défaillance dont il ne tarda pas à revenir. Il parut cependant tout-à-fait changé. Comme son valet le considéroit, il s'écria: *Ah! mon cher* Schulter, *c'est pour ce coup qu'il faut partir. Schulter*, effrayé de ces paroles, remet incontinent son maître dans son lit, & répand l'allarme dans l'Hôtel. Le Pere *Vogué*, Aumônier de l'Ambassadeur, Madame *Chanut* & toute la maison, se rendirent promptement dans la chambre du malade. M. *Chanut*, tout convalescent & tout infirme qu'il étoit, voulut aller recueillir les dernieres paroles & les derniers soupirs de son illustre ami. Mais il ne parloit déjà plus lorsqu'il arriva. Le Pere *Vogué* s'approcha de son lit, & ayant remarqué au mouvement de ses yeux & de sa tête, qu'il avoit l'esprit dégagé, il le pria de témoigner par quelque signe, s'il vouloit recevoir la derniere bénédiction. Le mourant leva alors les yeux au ciel d'une maniere qui toucha tous les assistans, & qui marquoit une parfaite résignation à la volonté de Dieu. Le Pere lui fit les exhortations ordinaires. La bénédiction donnée, toute l'assemblée se mit à genoux pour faire les prieres des Agonisans, & s'unir à celles que le Prêtre adressoit au Tout-puissant pour la recommandation de son ame. Elles n'étoient pas achevées, que DESCARTES rendit l'esprit sans mouvement, & dans une tranquillité digne de l'innocence de sa vie. Il expira le 11 Février de l'année 1650, à quatre heures du matin, âgé de cinquante trois ans, dix mois & onze jours.

M. L'Ambassadeur eut besoin de toute sa vertu pour ne pas succomber à ce spectacle. Il envoya sur le champ M. *Belin* son Secrétaire annoncer à la Reine à l'instant de son lever la mort de son ami. *Christine* versa des larmes sur la perte qu'elle venoit de faire de son *illustre Maître*, qualité dont elle avoit coutume de l'honorer. Elle envoya aussitôt un de ses Gentilshommes à M. *Chanut*, pour l'assurer du sensible déplaisir que lui causoit ce funeste accident. Sa Majesté dit ensuite à M. *Belin*, qu'elle vouloit laisser à la postérité un monument de la considération qu'elle avoit pour le mérite du défunt, & qu'elle lui destinoit sa sépulture dans le lieu le plus honorable, auprès des Rois ses prédécesseurs, parmi les Seigneurs de la Cour & les Grands Officiers de la Couronne. Mais M. *Chanut* étant allé saluer la Reine l'après-dîné, obtint d'elle, par de bonnes raisons qu'il lui fit entendre, qu'il fût enterré dans un endroit du cimetiere des Etrangers, où l'on mettoit les Catholiques & les enfans qui mouroient avant l'usage de la raison. A l'égard des frais de l'enterrement, l'Ambassadeur jugea qu'il étoit de la dignité de la famille de notre Philosophe, de ne point souffrir qu'on le fit autrement que de la bourse du défunt, & remercia la Reine qui préparoit une pompe funèbre digne tout à la fois, par sa magnificence, d'elle & du grand homme qu'elle pleuroit.

Le 12 Février on fit le convoi sans beaucoup d'appareil. Le corps fut porté par un des fils de M. *Chanut* & par les personnes les plus distinguées de sa suite. Ce digne ami de DESCARTES fit élever sur sa tombe une pyramide, dont les quatre faces étoient chargées d'inscriptions en son honneur.

Les nouvelles publiques annoncerent au monde savant la mort de notre Philosophe. La Hollande flattée de l'avoir gardé long-temps chez elle, voulut en conserver la mémoire sur un monument dont la durée pût en instruire la postérité la plus reculée. Elle fit frapper une médaille représentant d'un côté le buste de DESCARTES, & sur le revers un soleil qui éclaire un globe, avec ces mots : *Sæculi lumen.*

Dix-sept années s'écoulerent avant que la France songeât à rendre à l'illustre mort les hommages qu'il avoit reçus de presque toutes les nations. Tous les François qui sentoient combien il étoit glorieux pour elle de lui avoir donné le jour, rougissoient de cette indifférence. L'un des amis de notre Philosophe, nommé M. *d'Alibert*, Tréforier de France, fut si touché de cet oubli de la part des personnes en place, qu'il résolut de prévenir le reproche d'ingratitude qu'on auroit pu faire à la nation à l'égard d'un homme qui avoit si bien

mérité d'elle. Dans cette vue il ne crut pas pouvoir former un plus grand projet que de faire venir de Suéde le corps de DESCARTES, c'est-à-dire ses cendres & ses os, & de le déposer convenablement dans la Capitale du Royaume. Il proposa ce projet à tous les Savans françois; & ils le regarderent comme une bonne fortune qu'ils avoient toujours désirée ardemment, mais qu'ils n'avoient osé espérer. M. *d'Alibert*, ravi d'avoir leur approbation, ne songea plus qu'aux moyens d'exécuter la chose. Il écrivit à M. *Terlon*, Ambassadeur de France en Suéde après la mort de M. *Chanut*, & le pria de faire toutes les démarches nécessaires pour obtenir ce précieux dépôt. M. *Terlon* se fit un devoir de seconder les belles intentions de M. *d'Alibert*. Après avoir fait les demandes convenables, il paya les droits dûs à l'Evêque, aux Prêtres Luthériens & aux Fossoyeurs. Il alla ensuite avec toute sa maison, le premier Mai *1666*, enlever le corps de notre Philosophe, accompagné de M. *de Pompone*. Il le fit porter à Coppenhague, d'où il l'envoya à Paris. On le porta d'abord rue Beautreillis, chez M. *d'Alibert*, qui le fit mettre en dépôt sans cérémonie dans une chapelle de l'Eglise S. *Paul*. De-là, le 24 Juin à huit heures du soir, il fut transporté avec un convoi fort pompeux dans l'Eglise de sainte Geneviéve. L'Abbé revêtu des habits pontificaux, la mître en tête & la crosse à la main, suivi de tous les Chanoines Réguliers, portant chacun un cierge, vint recevoir le corps à la porte de l'Eglise, & le conduisit dans le chœur, où l'on chanta solemnellement les Vêpres des Morts. Le lendemain on fit un service solemnel, où l'Abbé officia pontificalement, & où assista un grand nombre de personnes qualifiées qui s'étoient trouvées au convoi de la veille. Le Pere *Lallemant*, Chancelier de l'Université, avoit préparé une Oraison funèbre; mais sur l'avis qu'on eut que parmi la foule il devoit se glisser quelques censeurs mal intentionnés, qui pourroient en faire un mauvais usage, le Ministère empêcha qu'elle ne fût prononcée. On mit le cercueil dans un caveau entre deux chapelles de la partie méridionale de la nef, où M. *d'Alibert* fit placer un marbre contre la muraille représentant le buste de DESCARTES, avec cette épitaphe composée en vers françois par M. *de Fieubet*, Conseiller d'Etat.

DESCARTES, dont tu vois ici la sépulture,
A dessillé les yeux des aveugles mortels;
Et gardant le respect que l'on doit aux Autels,
Leur a du monde entier démontré la structure.

Son nom par mille écrits se rendit glorieux;
Son esprit mesurant & la terre & les cieux,
En pénétra l'abîme, en perça les nuages;
Cependant comme un autre il cede aux loix du sort;
Lui qui vivroit autant que ses divins ouvrages,
Si le Sage pouvoit s'affranchir de la mort.

DESCARTES étoit d'une taille un peu au-dessous de la médiocre, mais assez fine & bien proportionnée. Il avoit la tête grosse, le front large & avancé, le teint pâle, la bouche assez fendue, le nez bien fait, les cheveux & les sourcils noirs, les yeux gris noirs, la vue agréable, le visage toujours serein, & le ton de la voix fort doux.

Ses habits furent d'abord conformes aux usages, aux temps & à son état. Il les portoit de soie avec une écharpe & un plumet. Mais quoiqu'il évitât sur-tout de paroître Philosophe, lorsqu'il se retira en Hollande il quitta l'épée pour le manteau, & la soie pour le drap.

Il étoit fort sobre dans ses repas. Il ne buvoit presque point de vin. Sa diéte ne consistoit pas à manger rarement, mais à discerner la qualité des viandes. Il estimoit qu'il étoit bon de donner une occupation continuelle à l'estomac & aux autres viscères, comme on fait aux meules, mais que ce devoit être avec des choses qui donnassent peu de nourriture, comme les racines & les fruits, qu'il croyoit plus propres à prolonger la vie de l'homme, que la chair des animaux.

Il dormoit beaucoup. Lorsqu'il s'éveilloit, il méditoit dans son lit, & ne se relevoit qu'à demi corps par intervalles pour écrire ses pensées. C'est ce qui le faisoit

demeurer ſouvent dix à douze heures dans ſon lit. Il travailloit long-temps, & aimoit aſſez les exercices du corps. Il regardoit la ſanté comme le principal des biens de cette vie après la vertu. Après s'être entiérement dégagé de cette chaleur de foie, qui lui faiſoit aimer les armes dans ſa jeuneſſe, il prit un train de vie ſi égal & ſi uniforme, qu'il ne fut jamais malade que de la cauſe étrangere qui le fit mourir en Suéde. Ses deux grands remedes étoient la diéte & la modération de ſes exercices, & il étoit extrêmement attentif à délivrer ſon ame des fortes paſſions, comme la colere, la crainte, &c. qui ont beaucoup d'empire ſur le corps.

Il avoit ſix à ſept mille livres de rente. C'en étoit bien aſſez pour un Philoſophe. Auſſi s'eſtimoit-il fort riche. Ses amis ne penſoient pas comme lui là deſſus. Ils voulurent pluſieurs fois augmenter ſon revenu; mais il ne voulut jamais rien recevoir. M. le Comte *d'Avaux* lui avoit envoyé une ſomme d'argent très-conſidérable, & il la refuſa. M. *de Montmor* lui avoit offert avec beaucoup d'inſtance une maiſon de campagne de quatre mille livres de rente, & il le remercia. D'autres perſonnes de la premiere conſidération lui avoient ouvert leurs tréſors, & ce fut toujours ſans ſuccès. DESCARTES n'eſtimoit pas qu'il fût honnête d'accepter quelque choſe de quelqu'un. Il conſidéroit un patrimoine légitime comme un préſent de la nature plutôt que de la fortune; & de tous les biens qu'on peut acquérir dans le monde, il n'en trouvoit point dont la poſſeſſion fût plus innocente & plus dans l'ordre de Dieu.

Il regardoit comme une choſe très-vaine, le déſir de vouloir vivre dans l'eſprit d'autrui. Jamais Philoſophe n'a fait moins de cas que lui de la gloire. L'habitude de la méditation l'avoit rendu un peu taciturne; mais quoiqu'il parlât ſobrement, ſes converſations étoient toujours aiſées Il évitoit ſur-tout de paroître docte ou Philoſophe. L'amour qu'il avoit eu toute ſa vie pour la paix & le repos, l'avoit fait réſoudre de bonne heure à mépriſer la calomnie, & à oublier les injures. Il étoit naturellement ennemi de la diſpute. On prétend qu'il avoit du goût pour les femmes, parce qu'en matiere de Philoſophie il les trouvoit plus patientes, plus dociles, en un mot, plus vuides de préjugés & de fauſſes doctrines que beaucoup d'hommes. Il n'étoit point abſolument inſenſible à leurs charmes. Mais il paroit qu'il étoit plus affecté de la douceur de leur caractère que de leurs attraits. C'eſt ce qu'on peut inférer de ſes amours avec Madame *du Roſai*, qu'il rechercha dans le temps que ſes parens ſongeoient à le marier, & qu'il diſputa même l'épée à la main contre un rival. DESCARTES diſoit des choſes obligeantes à cette Dame; mais dans ſes excès de tendreſſe, il lui avouoit ſouvent qu'il ne trouvoit point de beauté comparable à celle de la vérité.

Quant à ſes ſentimens ſur la Religion, il croyoit que la raiſon étoit fort utile pour l'établiſſement des maximes de la Religion; & il étoit perſuadé que la Philoſophie bien employée eſt d'un grand ſecours pour appuyer & juſtifier la foi dans un eſprit éclairé.

DESCARTES a écrit ſur les ſujets les plus intéreſſans, ſur ceux qui forment principalement le fond de toutes les connoiſſances humaines, & il a fait ſur ces matieres des découvertes ſurprenantes. Il s'agit de les expoſer actuellement.

Dans l'hiſtoire de ſa vie, j'ai eu occaſion de développer ſes grands principes de Morale & de Logique qui compoſent ſa méthode. Il me reſte à analyſer ſes ſyſtêmes ſur la conſtruction du corps humain, ſur la formation du fœtus, ſur la Métaphyſique, ſur la Phyſique, & à donner une idée de ſes découvertes mathématiques.

L'Homme de DESCARTES.

Il n'y a rien à quoi l'on puiſſe s'appliquer avec plus de fruit qu'à tâcher de ſe connoître ſoi-même, & cette connoiſſance a pour objet l'eſprit & le corps. De ces deux ſubſtances dont notre individu eſt compoſé, la derniere eſt celle qui nous eſt plus connue; & c'eſt par

elle que nous comprenons l'existence de l'autre. Le corps doit donc être notre premiere étude. Or le moyen d'en dévoiler avec facilité la construction, c'est de supposer que notre corps n'est autre chose qu'une statue ou une machine de terre que Dieu forme tout exprès pour la rendre plus semblable à nous qu'il est possible : en sorte que non-seulement il lui donne au-dehors la couleur & la figure de tous nos membres, mais aussi qu'il met au-dedans toutes les piéces nécessaires pour qu'elle marche, qu'elle mange, qu'elle respire, & enfin qu'elle imite toutes celles de nos fonctions qui peuvent être imaginées procéder de la matiere, & ne dépendre que de la disposition des organes. Or voici comment tout cela se produit. Premiérement, les alimens se digerent dans l'estomac de cette machine, par le moyen de certaines liqueurs qui les font fermenter. A mesure que ces alimens se digerent, ils descendent peu à peu vers un conduit par où les parties plus grossieres sortent, tandis que les parties les plus subtiles & les plus agitées s'échappent par une infinité de petits trous par où elles s'écoulent dans les rameaux d'une grande veine qui les porte au foie, & dans d'autres qui les portent ailleurs.

Les plus subtiles parties composent une liqueur blanchâtre qu'on appelle chyle, mais qui perd sa couleur en se mêlant avec la masse du sang, laquelle est contenue dans les rameaux de la veine nommée *veine porte*, qui reçoit cette liqueur des intestins ; dans ceux de la veine nommée *cave*, qui la conduit vers le cœur, & dans le *foie*, ainsi que dans un seul vaisseau. Le foie a des pores tellement disposés, que lorsque le chyle y entre, il s'y subtilise, s'y élabore, & y prend la couleur & la forme du sang.

Or ce chyle devenu ainsi sang, & contenu dans les veines, n'a qu'un seul passage par où il puisse sortir, savoir celui qui le conduit dans la concavité droite du cœur. C'est un viscère qui a deux concavités, & si échauffé, qu'à mesure qu'il entre du sang dans une de ses concavités, il s'y enfle promptement & s'y dilate. Ensuite il tombe goutte à goutte par un tuyau de la veine-cave dans la concavité de son côté droit, d'où il s'exhale dans le poumon ; & de la veine du poumon, nommée l'*artère-veineuse*, il passe dans l'autre concavité, d'où il se distribue par-tout le corps.

La chair du poumon est si rare & si molle, & toujours tellement rafraîchie par l'air de la respiration, qu'à mesure que les vapeurs du sang, qui sortent de la concavité droite du cœur, y entrent par la *veine artéreuse*, elles s'y épaississent & se convertissent derechef en sang. De-là elles tombent goutte à goutte dans la concavité gauche du cœur, où, si elles entroient sans être ainsi derechef épaissies, elles ne seroient pas suffisantes pour servir de nourriture au feu qui y est. De sorte que la respiration sert tout à la fois & à épaissir les vapeurs, & à l'entretien de ce feu.

Onze petites peaux, qui, comme autant de portes, ferment & ouvrent les entrées des quatre vaisseaux qui répondent aux deux concavités du cœur, occasionnent un mouvement de vibration dans des vaisseaux qu'on nomme *artères* : ce qui forme le battement du pouls. Cela se fait ainsi. Au moment qu'un de ces battemens cesse, & que l'autre est prêt à recommencer, celles de ces petites portes qui se trouvent aux entrées de deux artères, se trouvent exactement fermées, & celles qui sont aux entrées des deux veines, se trouvent ouvertes de façon qu'il tombe nécessairement aussitôt deux gouttes de sang par ces deux veines, une dans chaque concavité du cœur. Là, ces gouttes se raréfiant extrêmement, poussent & ferment ces petites portes qui sont aux entrées des deux veines, empêchant par ce moyen qu'il ne descende davantage du sang dans le cœur ; & poussent & ouvrent celles des deux artères par où elles entrent promptement & avec effort, faisant ainsi enfler le cœur & toutes les artères du corps en même temps. Mais incontinent après, ce sang raréfié se condense derechef ; & ainsi le cœur & les artères se desenflent. Les petites portes qui sont aux entrées des artères se referment, & celles qui sont aux entrées des deux veines se rouvrent & donnent passage à deux autres gouttes de sang qui sont derechef

enfler le cœur & les artères : ainsi de suite.

Tout ceci sert au mouvement de la machine plutôt qu'à son entretien. Il n'y a que le sang qui est contenu dans les artères qui serve à la nutrition. Dans le moment que les artères s'enflent, les petites parties du sang qu'elles contiennent vont choquer çà & là les racines de certains petits filets qui, sortant des petites branches de ces artères, vont se joindre à tous les membres, & les forment ou les entretiennent.

Au reste, il n'y a que fort peu de parties de sang qui puissent s'unir à chaque fois aux membres solides, & le plus grand nombre retourne dans les veines par les extrémités des artères qui se trouvent jointes en plusieurs endroits à celles des veines. Des veines il passe aussi quelques parties du sang qui servent à la nourriture de quelques membres : mais la masse propre du sang retourne dans le cœur, d'où il va derechef dans les artères, en sorte qu'il circule perpétuellement.

En circulant ainsi, le sang se sépare & se crible de maniere que quelques-unes de ses parties vont se rendre dans la rate, d'autres dans la vésicule du fiel; & tant de la rate que de la vésicule du fiel, des artères même, il y en a qui retournent dans l'estomac & dans les boyaux, où elles servent de ferment pour la digestion des alimens; & comme elles y sont apportées promptement du cœur par les artères, elles sont extrêmement agitées : ce qui fait que leurs vapeurs montent facilement vers la bouche où elles se changent en salive. D'autres parties du sang se changent en urine à travers la chair des rognons, ou en sueur. Mais les parties les plus subtiles & les plus agitées, & en même temps les plus denses, vont se rendre dans les concavités du cerveau, où elles sont portées par les artères qui viennent du cœur le plus en ligne droite. Celles de ces parties qui ne peuvent plus entrer dans le cerveau, faute de place, redescendent en ligne droite à la partie inférieure du bas-ventre, où elles servent à la génération.

Quant aux parties du sang qui pénétrent jusqu'au cerveau, elles entretiennent d'abord sa substance, & en second lieu, y produisent une flamme très-vive & très-pure qui forme ce qu'on appelle les *esprits animaux*. Ces esprits sont conduits autour d'une petite glande nommée *glande pinéale*, située vers le milieu de la substance du cerveau, par une infinité de petites branches des artères qui les apportent du cœur, lesquelles petites branches forment le tissu ou tapissent le fond des concavités du cerveau. De-là ils se répandent de tous côtés dans les concavités du cerveau, sans autre préparation ni changement.

Or à mesure que les esprits animaux entrent ainsi dans les concavités du cerveau, ils passent dans les pores de sa substance, & de ces pores dans les nerfs, où, selon qu'ils entrent, ou même seulement qu'ils tendent à entrer plus ou moins dans les uns que dans les autres, ils ont la force de mouvoir les muscles dans lesquels ces nerfs sont insérés, & par ce moyen de faire mouvoir tous les membres.

Telle est la structure des nerfs. Leur peau extérieure est comme un grand tuyau, lequel contient plusieurs autres petits tuyaux composés d'une peau intérieure plus déliée, & ces deux peaux sont continues avec les deux qui enveloppent le cerveau. En chacun de ces petits tuyaux est une espèce de moëlle composée de plusieurs petits filets fort déliés qui viennent de la propre substance du cerveau, & dont les extrémités finissent d'un côté à sa superficie intérieure qui regarde ses concavités, & de l'autre aux peaux & aux chairs contre lesquelles le tuyau qui les contient se termine.

Les tuyaux ou les petits nerfs vont se rendre dans les muscles, & ils s'y divisent en plusieurs branches composées d'une peau lâche qui peut s'étendre ou s'élargir & rétrécir selon la quantité des esprits animaux qui y entrent ou qui en sortent, & dont les fibres ou rameaux sont tellement disposés, que lorsque les esprits animaux y entrent, ils font enfler & raccourcir le muscle. Il y a dans les nerfs aux entrées des muscles des valvules ou sortes de soupapes, qui donnent l'entrée aux esprits animaux, & les empêchent d'en sortir.

Les choses disposées de cette maniere, lorsque les objets extérieurs frappent les sens, les petits filets qui composent la moëlle des nerfs, comme on vient de voir, sont en mouvement, & ils tirent en même temps les parties du cerveau d'où ils viennent, & ouvrent par le même moyen les entrées de certains pores qui sont en la superficie intérieure du cerveau, par où les esprits animaux contenus dans ses concavités, commencent aussitôt à prendre leur cours, & vont se rendre par eux dans les nerfs & dans les muscles qui produisent tous les mouvemens du corps.

Ainsi, sans supposer dans cette machine aucune ame végétative ni sensitive, & sans autre principe de mouvement & de vie que son sang & les esprits agités par la chaleur du feu qui brûle continuellement dans son cœur, elle peut faire toutes les fonctions de l'homme. La douleur dans elle sera un dérangement de ses parties par quelque sensation contraire à sa constitution, à l'harmonie de tous ses membres, comme le plaisir proviendra d'une sensation qui tendra à faciliter le jeu de toutes ses parties, & à rendre leur correspondance plus parfaite.

De la formation du Fœtus, selon DESCARTES.

Tout le monde sait que la cause de la génération dépend de la liqueur que répandent réciproquement les deux sexes dans la copulation. Ces deux liqueurs ou semences se mêlent ensemble & servent de levain l'une à l'autre. Par cette fermentation leurs particules s'assemblent vers quelque endroit de l'espace qui les contient, & là en se dilatant, pressent les autres qui les environnent; ce qui commence à former le *cœur*. Comme ces petites parties ainsi dilatées tendent à continuer leur mouvement en ligne droite, & que le cœur qui commence à se former leur résiste, elles s'en éloignent un peu, & entrent en la place de quelques autres qui viennent circulairement en la leur dans le cœur. Quelque temps après elles se dilatent, & en se dilatant suivent le même chemin que les précédentes: ce qui fait que quelques-unes de ces précédentes qui se trouvent encore en ce lieu, & quelques autres qui sont venues d'ailleurs en la place de celles qui en sont sorties pendant ce temps-là, vont dans le cœur, où étant derechef dilatées, elles en sortent. Or c'est en cette dilatation, qui se fait ainsi à diverses reprises, que consiste le battement du cœur.

Cependant la violente agitation de la chaleur qui dilate la matiere qui passe dana le cœur, ne fait pas seulement éloigner & séparer quelques-unes de ces parties, mais elle en assemble & presse encore quelques autres en se froissant & en se divisant en plusieurs branches extrêmement petites; ce qui forme le sang, lequel prend son cours en ligne droite vers l'endroit où il lui est le plus libre d'aller, & il commence ainsi à former la partie supérieure de la *grande artère*. Mais à cause de la résistance que lui font les parties de la semence qu'il rencontre, il ne peut pas aller fort loin sans être repoussé vers le cœur par le même chemin qu'il en est venu, dans lequel il ne lui est pas permis de descendre, parce que ce chemin se trouve rempli du nouveau sang que le cœur produit: d'où il suit qu'il est obligé de se détourner un peu vers le côté opposé à celui par lequel il entre de nouvelle matiere dans le cœur. C'est le côté où se forme l'*épine du dos*. De sorte que le sang qui sort de la cavité droite forme le *poumon*. Celui qui sort de la cavité gauche du cœur prend son cours vers l'endroit où se forme le *cerveau*, & de-là vers l'endroit opposé où se forment les *parties de la génération*. Et comme le cœur envoie continuellement de nouveau sang vers le haut & vers le bas de la grande artère, ce sang est obligé de prendre son cours circulaire vers le cœur par l'endroit le plus éloigné de l'épine du dos où se forme la *poitrine*. A l'égard du chemin que prend ainsi le sang en retournant de part & d'autre vers le cœur, c'est ce qu'on nomme la *veine-cave*.

Pendant toute cette circulation il se forme deux sortes de matieres; les unes solides, qui forment le corps de l'enfant; les autres subtiles, qui se meuvent diver-

fement dans toutes les parties du fœtus fuivant leur viteffe & leur ténuité. Celles qui prennent leur cours le moins bas de toutes & de plus vers le devant de la tête, commencent à former les organes de l'odorat, de la vue, de l'ouie & du goût. La plupart de ces organes, comme l'ouie & la vue, fe forment aifément, parce que ces parties fe diftribuent & s'arrêtent à droite & à gauche.

Ainfi les petits filets, dont les parties folides font compofées, fe détournant, fe pl'ant & s'entrelaçant de diverfes façons, fuivant les divers cours des matieres fubtiles & fluides qui les environnent, & felon la figure des lieux où ils fe rencontrent, achevent de former l'enfant. Si on connoiffoit bien quelles font toutes les parties de la femence, on pourroit déduire de là par des raifons mathématiques toute la figure & la conformation de chacun de fes membres : comme auffi réciproquement en connoiffant plufieurs particularités de cette conformation, on pourroit découvrir les parties de la femence. Et voilà le fecret du grand myftère de la génération.

Métaphyfique de DESCARTES, *ou de la nature de l'ame & de l'exiftence de Dieu.*

Le premier foin que doit avoir un homme qui veut faire un bon ufage de fa raifon, lorfqu'il eft parvenu à l'âge où il commence à la connoître, c'eft de douter fi les connoiffances qu'il a acquifes font véritables, & de n'admettre que celles qu'il reconnoît pour telles. Elles font véritables lorfqu'il les conçoit clairement & diftinctement de la façon qu'il les conçoit. Ainfi les chofes qu'il conçoit clairement & diftinctement être des fubftances diverfes, comme l'on conçoit l'efprit & le corps, font en effet des fubftances réelles, diftinctes les unes des autres. Or nous ne concevons aucun corps que comme divifible, au lieu que l'efprit ou l'ame ne fe peut concevoir que comme indivifible ; car nous ne faurions concevoir la moitié d'aucune ame, de même que nous pouvons faire du plus petit corps. De forte que nous reconnoiffons par-là que leurs natures ne font pas diverfes, mais encore en quelque façon contraires.

Maintenant qu'eft-ce que cette ame? *Une chofe qui penfe.* Qu'eft-ce qu'une chofe qui penfe; c'eft-à-dire une chofe qui doute, qui entend, qui conçoit, qui affirme, qui nie, qui veut, qui ne veut pas, qui imagine auffi, & qui fent? Ce n'eft point cet affemblage de membres qu'on appelle le corps humain. Ce n'eft point un air délié & pénétrant répandu dans tous ces membres. Ce n'eft point un vent, un fouffle, une vapeur, ni rien de tout ce qu'on peut feindre & imaginer. C'eft une faculté, un efprit, dont la nature eft inconnue, dont l'exiftence eft très-certaine, & qui produit les actes fuivans.

Entre les penfées que l'efprit a, quelques-unes font comme les images des chofes, & on les nomme *idées*; comme lorfqu'on fe repréfente un homme, un arbre, un animal, &c. D'autres font des affections de l'ame; comme lorfqu'on veut, qu'on craint, qu'on affirme ou qu'on nie. On conçoit bien alors quelque chofe, comme le fujet de l'action de l'efprit; mais on ajoute auffi quelqu'autre chofe par cette action à l'idée qu'on a de cette action-là; & de ce genre de penfées, les unes font appellées volontés ou affections, & les autres jugemens.

Les idées confidérées feulement en elles-mêmes, & fans les rapporter à quelqu'autre chofe, ne fauroient être fauffes. Car, foit qu'on imagine une chevre ou une chimère, il n'eft pas moins vrai qu'on imagine l'une que l'autre.

Il en eft de même de nos affections ou volontés; car quoique nous puiffions défirer des chofes mauvaifes ou même qui ne furent jamais, il n'eft pas moins vrai qu'on les défire.

Quant aux jugemens, ils peuvent être faux, & il faut être très-attentif pour ne pas fe tromper. Or la principale erreur & la plus ordinaire confifte en ce qu'on juge que les idées qui font en nous, font femblables aux idées qui font hors de nous. En effet, fi nous confidérions les idées comme de certains modes de la penfée, fans vouloir les rapporter à quelque chofe d'extérieur, à peine

peine pourroient-elles donner occasion de faillir.

Il y a trois sortes d'idées; les unes semblent être nées avec nous, les autres sont étrangeres & viennent de dehors, & les troisiémes paroissent être de notre invention. Lorsqu'on conçoit, par exemple, une chose quelconque, ou une vérité, ou une pensée, il semble qu'on ne tient point cela d'ailleurs que de sa nature propre. Si on éprouve une sensation, il paroît au contraire que ce sentiment procede de quelque chose qui existe hors de nous. Et enfin nous croyons que les sciences, les hypogriphes, & toutes les chimères en général, sont des inventions de notre esprit.

Mais de toutes les idées qui sont en nous, la plus claire est celle qui représente nous-mêmes à nous-mêmes. Celles qui représentent un Dieu, des hommes, des animaux & des choses corporelles & inanimées, découlent en quelque sorte de celle-là. Car de cela seul que nous existons, l'idée d'un Etre souverainement parfait est en nous: ce qui démontre évidemment l'existence de Dieu. En effet, nous ne pouvons supposer un Etre souverainement parfait auquel il manque l'existence, puisque l'existence est une perfection. Il est vrai que la pensée n'impose aucune nécessité aux choses; & quoiqu'on conçoive Dieu comme existant, il semble qu'il ne s'ensuit pas pour cela que Dieu existe. Et comme il ne tient qu'à nous d'imaginer un cheval aîlé, quoiqu'il n'y en ait point qui ait des aîles; ainsi on pourroit peut-être attribuer l'existence à Dieu, quoiqu'il n'y eût aucun Dieu qui existât. Mais il est vrai aussi que de cela seul qu'on ne peut concevoir Dieu que comme existant, son existence est inséparable de lui, & par conséquent il existe véritablement. Ici la nécessité est en la chose même; c'est-à-dire, la nécessité de l'existence de Dieu détermine à avoir cette pensée. Car il n'est point en notre liberté de concevoir un Dieu sans existence, un Etre souverainement parfait sans une souveraine perfection, comme il nous est libre d'imaginer un cheval sans aîles ou avec des aîles.

Après avoir reconnu qu'il y a un Dieu, il faut convenir aussi que toutes choses dépendent de lui, puisque cet Etre est souverainement parfait, & souverainement puissant, & qu'il est par conséquent l'Auteur de tout ce qui existe. Ce Dieu ne peut nous tromper par la même raison; car en toute fraude ou tromperie il y a une sorte d'imperfection. Et quoiqu'il semble que pouvoir tromper soit une marque de subtilité ou de puissance, cependant vouloir tromper décèle toujours de la foiblesse ou de la malice: ce qui ne peut se rencontrer en Dieu. Cela étant, la certitude & la vérité de toute science dépendent de la seule connoissance de Dieu. En effet, tout ce que nous concevons clairement & distinctement ne peut manquer d'être vrai: autrement Dieu nous tromperoit en nous présentant l'évidence comme l'erreur: ce qui est impossible.

Méthode de DESCARTES.

Voyez le commencement de sa vie.

Morale de DESCARTES.

Elle est exposée au commencement de sa vie.

Systême de Physique de DESCARTES; ou de la construction du Monde.

Lorsque Dieu voulut faire le monde, il divisa toute la matiere dont il le forma en particules. Il fit ensuite mouvoir ces particules. Par ce mouvement elles se briserent, & en se brisant elles se diviserent en trois sortes de parties; en parties subtiles (c'est ce qu'on appelle le *Premier Elément*); en parties plus grossieres (qu'on nomme *Second Elément*), & en parties informes ou éclats, qu'on désigne sous le nom de *Troisiéme Elément*. Ces dernieres parties ayant un plus grand mouvement par cela même qu'elles sont plus grosses que les autres, ont été portées plus loin qu'elles. Celles-ci se sont rangées en partie dans les interstices de celles-là pour remplir tout l'espace, en sorte qu'il n'y ait point de vuide, & s'accumuler en partie vers le centre du mouvement ou des tourbillons. Ce sont ces amas qui ont formé le soleil

& les étoiles; & comme la matiere qui les compose est toujours en mouvement, les particules les plus subtiles de cette matiere ont communiqué leur agitation aux petits globules qui les entourent, & c'est en quoi consiste la lumiere. Cependant des parties de l'élément globuleux ou des éclats étant propres à s'unir, s'étant accumulés en une quantité considérable, ont produit des taches sur la surface des astres. Quelques uns de ces astres étant ainsi encroutés, sont devenus des comètes ou des planètes. Les comètes sont dans les premieres régions. Les planètes sont placées dans les régions inférieures; de telle sorte que les moins denses se trouvent plus près du soleil, & là elles correspondent à la densité du tourbillon dans lequel elles sont emportées. Dans leur formation la force de leur rotation s'étant affoiblie, leurs tourbillons furent absorbés par quelque tourbillon voisin plus puissant. C'est ainsi que les astres prirent la place que nous leur voyons, & que leur mouvement devint permanent, les tourbillons de la planète seconde ayant été absorbés par le tourbillon de la principale, & tous les tourbillons ensemble par celui du soleil.

D'où il suit que les planètes sont plongées dans un fluide qui, circulant autour du soleil, forme le vaste tourbillon dans lequel elles sont entraînées La gravité n'est que la force centrifuge de l'éther qui circule autour de la terre. Cet éther pousse les corps en bas de la même maniere qu'un corps qui a une gravité spécifique moindre que celle du fluide dans lequel on le plonge. est poussé vers le haut. Et c'est lui qui produit presque tous les phénomènes que nous voyons sur le globe que nous habitons (*a*).

Découvertes de DESCARTES *sur la Géométrie.*

Un Problême seul avoit été l'écueil de tous les anciens Géomètres. Il consistoit en ceci: Trois ou quatre lignes droites étant données de position trouver un point duquel on puisse tirer autant d'autres lignes droites, une sur chacune des données, qui fassent avec elles des angles donnés & que le produit contenu en deux de celles qui seront aussi tirées d'un même point, ait la proportion donnée avec le quarré de la troisiéme, s'il n'y en a que trois, ou bien avec le produit des deux autres, s'il y en a quatre, & s'il y en a cinq. que le produit de trois ait la proportion donnée avec le produit des deux qui restent multiplié par une autre ligne donnée, ainsi d'un plus grand nombre de lignes (*b*).

Tous les Géomètres jusqu'à *Pappus*, & depuis *Pappus* jusqu'à DESCARTES. n'avoient pu résoudre ce Problême. Notre Philosophe trouva d'abord tous les points demandés, & détermina ensuite la ligne où tous ces points se trouvent: ce qui donna la solution complette du Problême. Il fut obligé dans ce travail d'employer toutes les ressources de la Géométrie. Car il résolut le Problême de trois, quatre ou cinq lignes par la Géométrie simple; de six, sept, huit ou neuf lignes par la Géométrie composée, c'est-à-dire, en se servant d'une section conique; & de dix, onze, douze ou treize par le moyen d'une ligne courbe d'un dégré plus composé que les sections coniques. Il eut ainsi occasion d'étudier à fond la Géométrie des anciens; & il vit clairement que c'étoit sur le vice des méthodes de cette Géométrie, qu'on devoit rejetter l'impossibilité qu'on avoit trouvée jusques-là à résoudre le Problême de *Pappus*. Il fut donc forcé d'en faire de nouvelles pour parvenir à cette solution. Dans cette vue, faisant réflexion que tout Problême se termine à une égalité, il fixa toutes ses recherches aux moyens de la trouver. Il substitua premierement l'expression des grandeurs aux grandeurs elles-mêmes; & par l'alliage & le mélange du calcul

(*a*) On peut voir l'explication de tous ces phénomènes, suivant les principes de DESCARTES, dans le *Dictionnaire Universel de Mathématique & de Physique*, articles *Aiman*, *Lumiere*, *Refraction*, *Congélation*, *Systême*, &c.

(*b*) On trouve l'énonce de ce Problême dans les *Collections Mathématiques* de *Pappus*. C'etoit un Mathématicien d'Alexandrie, qui vivoit environ l'an 400 de l'Ere Chrétienne.

arithmétique, & des caractères algébriques avec la Géométrie ordinaire, il se créa la matiere qui devoit être employée à la composition des termes de son égalité. De toutes ces opérations, il conclud que tous les Problêmes de Géométrie se peuvent facilement réduire à tels termes qu'il ne soit besoin ensuite que de connoître la longueur de quelques lignes droites pour les construire. Et comme toute l'Arithmétique n'est composée que de quatre ou cinq opérations, qui sont, l'addition, la soustraction, la division & l'extraction des racines, qui est une espèce de division, ainsi il réduisit la Géométrie à ajouter des lignes à celles qu'on veut connoître, ou à leur en ôter d'autres. Il détermina de cette maniere les points, les lignes, les surfaces & les solides qui sont les objets de la Géométrie.

Quant à l'Algèbre, DESCARTES l'a simplifiée, & l'a réduite à des méthodes très-générales pour construire toutes les équations du troisiéme & du quatriéme dégré. Il l'a appliquée le premier à la Géométrie. Enfin il a réduit à une même construction tous les Problêmes d'un même genre; & il a donné en même temps la façon de les réduire en une infinité d'autres différens. Il a construit tous ceux qui sont plans, en coupant d'un cercle une ligne droite; tous ceux qui sont solides, en coupant aussi d'un cercle une parabole; & enfin tous ceux qui sont d'un dégré plus composés, en coupant de même d'un cercle une ligne qui n'est que d'un dégré plus composée que la parabole. Et en suivant la même voie, il a construit tous les Problêmes qui sont plus composés à l'infini.





PASCAL.*

LE grand nombre de découvertes & d'inventions que *Descartes* avoit faites, la bonne méthode d'étudier qu'il avoit établie, la nouvelle Philosophie qu'il avoit composée, enfin cette lumiere pure & abondante qu'il avoit répandue principalement sur les sciences exactes, firent tomber absolument le voile de l'ignorance. L'esprit humain rentra dans ses droits. On apprit à penser & à juger par soi-même de la valeur des choses, sans d'autre égard pour l'autorité que pour celle de la raison. On tenoit des mains de *Descartes* le *Criterium* de la vérité, & on reconnoissoit clairement qu'on devoit suivre désormais la route que ce grand homme avoit tracée pour étendre la sphère des connoissances humaines.

Ce fut en marchant sur ses traces que son successeur contribua à la fois à la perfection de la Physique, de la Géométrie & de la Morale. On pensoit avant *Galilée* que l'eau ne montoit dans les pompes aspirantes, lorsqu'on en tire le piston, que parce que la nature avoit horreur du vuide. Cet illustre Mathématicien fit voir que l'eau ne montoit que jusqu'à la hauteur de 32 à 33 pieds; d'où il conclud que la nature n'avoit horreur du vuide que jusqu'à un certain point. Son disciple *Toricelli* se servit de mercure pour faire cette expérience, & pour la varier. Surpris de tout ce qui se passoit sous ses yeux, il en rechercha long-temps la cause. Il lui vint en pensée que la pesanteur de l'air pourroit bien produire tous les effets qu'on avoit jusqu'alors attribués à l'horreur du vuide; mais ce n'étoit là qu'une simple conjecture qui devint une vérité par le travail du cinquiéme Restaurateur des Sciences. Il perfectionna ensuite l'art des combinaisons, & créa en quelque sorte une Géométrie très-fine. Enfin il mit dans le plus grand jour la nature propre de l'homme & ses miseres.

C'est à Clermont en Auvergne que naquit ce Philosophe, le 19 Juin 1623. Son pere qui étoit Premier Président de la Cour des Aides à Riom, s'appelloit *Etienne Pascal*, & il nomma son fils *Blaise Pascal*. C'étoit un savant homme, & un Mathématicien habile (*b*). Il eut pour cet enfant, qui étoit son fils unique, une tendresse toute particuliere. Cette tendresse accrut même au point qu'il se démit de sa charge, & vint s'établir à Paris, pour être plus à portée de procurer à son enfant une bonne éducation. Le jeune PASCAL vit à peine la lumiere, qu'il donna des preuves d'une sagacité extraordinaire. Il vouloit savoir la raison de toutes choses, & il ne se rendoit qu'à ce qui lui paroissoit évidemment vrai; de sorte que quand on ne lui donnoit pas de bonnes raisons, il en cherchoit lui-même, & ne quittoit point prise qu'il n'en eut trouvé quelques-unes qui pussent le satisfaire. Son pere s'étant apperçu qu'il étoit naturellement porté à raisonner & à approfondir, craignit que si on lui donnoit quelque connoissance des sciences exactes, il ne s'y attachât tellement qu'il ne fût pas possible de lui apprendre les Langues, à l'étude desquelles il avoit résolu qu'il s'appliquât. Il prit donc le parti de lui cacher sur-tout la Mathématique, qui est une science de raisonnement. Malgré ses précautions, comme il voyoit des Mathématiciens, il ne put pas empêcher que le mot Géométrie n'échappât dans quelque conversation. Ce fut un sujet de quest-

(*a*) *Vie de Pascal* par Madame *Perrier*. *Les enfans devenus célebres par leurs études*, par *Baillet*. Préface de l'*Equilibre des liqueurs*. *Dictionnaire de Bayle*, article *Pascal*. Préface & Avertissement de la seconde édition de l'*Analyse des Jeux de hazard*. [Par M. de Montmort]. Ses Lettres & ses Ouvrages.

(*b*) Voyez la part qu'il prit aux disputes de MM. *Fermat* & *Descartes* dans l'Histoire de *Descartes* qui précede celle-ci.

tion pour son fils. M. *Pascal* fit semblant de ne point l'entendre ; mais notre jeune Philosophe revint si souvent à la charge, qu'il crut enfin devoir le satisfaire d'une maniere générale. M. *Pascal* lui fit donc cette réponse : » La Géométria est une » science qui enseigne le moyen de faire les » figures justes, & de trouver les propor- » tions qu'elles ont entr'elles ». Cela étoit en effet fort vague ; mais comme il connoissoit l'aptitude de cet enfant à approfondir les moindres choses, il lui défendit d'y penser & d'en parler davantage. PASCAL n'avoit encore que douze ans. C'étoit un âge trop tendre pour appréhender que les vérités abstraites pussent avoir prise dans cette jeune tête. Cependant sur cetta simple ouverture, il se mit à rêver sur la définition de la Géométrie que son pere lui avoit donnée. Il savoit bien qu'il lui étoit défendu de s'en occuper, & il travailloit en cachette. L'endroit où il se divertissoit, devint le lieu de ses méditations. Il y faisoit avec du charbon des figures sur les carreaux, comme des cercles & des triangles, & il en cherchoit les proportions. Il ne savoit pas du tout ce qu'il faisoit an traçant ces figures ; mais il suppléa à ce défaut de connoissance par des définitions qu'il imagina. Il appella un cercle un rond, une ligne une barre, &c. Il fit ensuite des axiomes, établit des principes, & lla tellement les choses par le raisonnement, qu'il forma des démonstrations. Il découvrit d'abord les propriétés de la section des lignes, celles des lignes parallèles, & quelques-unes des triangles; & parvint ensuita par une chaîne de vérités & de conséquences jusqu'à la trente-deuxiéme proposition du I[er]. Livre d'*Euclide* (a).

Dans le temps qu'il étoit enfoncé dans ses méditations, son pere entra. Cette entrevue l'effraya d'abord ; mais la maniera dont il lui parla le remit un peu. Sans faire paroîtra aucune émotion, M. *Pascal* lui demanda ce qu'il faisoit. Il lui répondit, qu'il cherchoit telle chose : c'étoit la proposition d'*Euclide*, dont je viens de parler. Quoique cette réponse surprit extrêmement son pere, il se contint, & continua à lui faire des questions. La premiere fut pour savoir ce qui l'avoit fait penser à cela. L'enfant dit que c'étoit parce qu'il avoit trouvé telle autre chose, & qu'il avoit été conduit à cette découverte par cette autre. Ainsi en rétrogradant, & s'expliquant toujours par ses noms de barres & de ronds, il redescendit jusqu'aux axiomes & aux définitions qu'il avoit imaginés.

M. *Pascal* fut si étonné de la force du génie de son fils, qu'il le quitta sans pouvoir lui dire un mot. Il alla sur le champ chez un de ses amis intimes, nommé M. *le Pailleur*, lequel étoit bon Mathématicien, pour lui faire part da sa joie, ou pour mieux dire de sa surprise : mais il étoit si saisi, qu'il demaura immobile en arrivant. Des larmes même coulerent de ses yeux. M. *le Pailleur* s'allarma de cette situation, & le pria de ne pas lui céler plus longtemps la cause de son affliction. » Je ne » pleure pas, lui dit M. *Pascal*, d'affliction, » mais de joie. Vous savez, ajouta-t-il, » les soins qua j'ai pris pour ôter à mon » fils la connoissance de la Géométrie, de » peur de le détourner de ses autres étu- » des, cependant voyez ca qu'il a fait ». Il lui raconta ainsi tout ca qu'il venoit de voir. M. *le Pailleur*, aussi surpris que lui de ce prodige, lui conseilla de ne plus rien cacher à son fils, & de lui donner les élémens d'*Euclide*.

PASCAL lut & comprit ces élémens sans qu'on les lui expliquât, & ce fut avec une facilité & des satisfactions infinies. Son esprit, qui étoit attentif à tout, ne laissoit échapper aucun effet un peu singulier sans examen. Il se dirigeoit toujours vers la cause de cet effet, & s'en occupoit jusqu'à ce qu'il en eut fait la découverte. Un jour quelqu'un ayant frappé à table sur une assiette de fayenca avec un couteau, il prit

(a) Voici cette proposition. *L'angle extérieur d'un triangle est égal aux deux angles intérieurs pris ensemble, & les trois angles d'un triangle rectiligne sont égaux à deux droits.*

garde que cela rendoit un son, mais qu'il cessoit dès qu'on mettoit la main sur l'assiette. Il répéta cette expérience, & en fit plusieurs autres sur le même sujet. Il remarqua tant de choses dans ses recherches, qu'il fit un petit Traité sur le son. Son pere porta cet ouvrage à une assemblée de Savans où il alloit régulierement toutes les semaines, & ces Messieurs le trouverent si beau, qu'ils le prierent de leur donner son fils pour confrere dans leur société. Le nouveau venu tâcha de mériter cette faveur par des productions. Quoiqu'il ne s'occupât des Mathématiques que dans ses heures de récréation, son pere l'obligeant de se livrer tout entier à l'étude des langues, il fit tant de progrès dans cette science, qu'il composa à l'âge de seize ans un Traité des sections coniques, que les plus grands Mathématiciens admirerent. M. *Descartes*, à qui M. *Pascal* l'envoya, ne put pas se persuader que ce fût l'ouvrage d'un jeune homme, & il aima mieux en faire honneur à son pere. Les Savans qui composoient la société dont il étoit membre, vouloient qu'il le fit imprimer : mais il n'étoit pas assez content de son ouvrage, & n'aimoit pas assez la gloire pour le rendre public. Il étoit occupé d'une chose plus importante, c'étoit la découverte d'une machine d'Arithmétique avec laquelle on pût faire toutes sortes de calculs sans plume & sans jettons, sans savoir même aucune règle d'Arithmétique (*a*). Il avoit alors dixneuf ans. La foiblesse de sa santé l'obligea d'interrompre ses travaux ; & ce ne fut que quatre ans après que ses forces lui permirent de les reprendre. Ce qui donna lieu à cette reprise, ce fut la conjecture de *Toricelli* sur la pesanteur de l'air. M. *Petit*, Intendant des fortifications, conféroit avec lui sur les expériences de ce Mathématicien ; & PASCAL lui proposa de les répéter. Il en imagina ensuite plusieurs nouvelles, parmi lesquelles on distingue celle-ci Il prit un tuyau de verre de quarante-six pieds de haut, ouvert par un bout, & scellé hermétiquement par l'autre, qu'il remplit de vin rouge, pour distinguer la liqueur du tuyau; & l'ayant fait élever en cet état, en bouchant l'ouverture, & l'ayant posé perpendiculairement à l'horison, il plongea l'ouverture d'en bas dans un vaisseau plein d'eau, & l'enfonça environ à un pied. Il déboucha ensuite l'autre extrémité du tuyau. Le vin du tuyau descendit jusqu'à la hauteur d'environ trente-deux pieds depuis la surface de l'eau du vaisseau, laissant au haut du tuyau un espace de treize pouces vuide. Il inclina ensuite le tuyau, & il remarqua que le vin remonta davantage. Et en l'inclinant jusqu'à trente-deux pieds d'abaissement ou d'inclination, en faisant ainsi sortir du vin, il remarqua qu'il se remplissoit entierement d'eau, en repompant autant d'eau qu'il avoit rejetté de vin ; en sorte qu'on le voyoit plein d'eau depuis le haut jusqu'à treize pieds près du bas, & rempli d'eau dans les treize pieds inférieurs, parce que l'eau est plus pesante que le vin.

PASCAL fit encore un grand nombre d'expériences avec des siphons, des seringues, des soufflets, & toutes sortes de tuyaux, en se servant des différentes liqueurs, comme vif argent, eau, vin, huile, air, &c. Il les fit imprimer en 1647, & les envoya par toute la France & dans les Pays étrangers. Toutes ces expériences constatoient des effets sans en indiquer la cause. Notre Philosophe savoit que *Toricelli* conjecturoit que la pesanteur de l'air pouvoit bien être cette cause. Pour vérifier cette conjecture, il fit une expérience au sommet & au bas d'une montagne d'Auvergne, appellée le Puy de Domme, afin de connoître le poids de la colonne d'air dans ces deux différentes hauteurs; d'où il conclud que l'air étoit pesant. Il publia cette expérience, & envoya l'imprimé à tous les Savans de l'Europe. Il la réitéra encore au haut & au bas de plusieurs tours comme de celles de Notre-Dame de Paris, de S. Jacques de la Boucherie, &c. & il remarqua toujours les mêmes

(*a*) On trouve la description & la figure de cette Machine dans les *Machines de l'Académie*.

proportions entre le poids de l'air & les différentes élévations. Cela acheva de le convaincre que l'air étoit pesant. Il déduisit de cette découverte plusieurs vérités très-belles & très-utiles, & en composa un grand Traité, où il expliquoit à fond toute cette matiere, & où il répondoit à toutes les objections qu'on lui avoit faites. Cet Ouvrage lui parut trop prolixe; & comme il aimoit la précision & la briéveté, il en forma deux petits Traités, qu'il intitula; l'un, *De l'équilibre des Liqueurs*; & l'autre, *De la pesanteur de la masse de l'Air.*

Tous ces travaux procurerent à PASCAL une réputation brillante. Les Physiciens & les Géomètres s'empresserent à l'envi à le consulter, & à lui envoyer des difficultés dont ils ne pouvoient pas trouver la solution. En 1654 on lui proposa ce Problême : « On demande en combien » de coups on peut entreprendre d'ame» ner sonnés avec deux dés »? Notre Philosophe, à l'aide d'une nouvelle Arithmétique qu'il inventa, donna aisément la solution de ce Problême. Il trouva qu'il y a de l'avantage à l'entreprendre en vingt-cinq coups; mais qu'il y a du désavantage à l'entreprendre en vingt-quatre. Tous les Géomètres approuverent cette solution. Un bel esprit, nommé M. le Chevalier *de Meré*, qui se mêloit fort mal-à-propos de Géométrie, ne la goûta cependant pas. Il donna de fort mauvaises raisons pour soutenir son sentiment, & défia PASCAL de résoudre ces Problêmes. 1°. Il manque à deux joueurs un certain nombre de points, on demande leurs sorts. 2°. Déterminer en combien de coups on peut amener une certaine rafle. Il en ajouta encore plusieurs autres de la même espèce, à chacun desquels notre Philosophe donna une solution. La clef dont il se servoit pour ces solutions étoit la découverte d'un triangle arithmétique, qui contenoit la propriété des nombres figurés, & dont il faisoit des applications aux règles des parties & aux combinaisons. Aussi l'écrit qu'il forma de tout cela, il l'intitula : *Traité du Triangle Arithmétique, avec quelques autres petits Traités sur la même matiere.* On trouve dans ce petit livre des choses très-fines & très-neuves en fait de calcul. L'Auteur s'y joue en quelque sorte des plus fortes difficultés sur cette matiere. Il y résout de trois manieres différentes le Problême des partis entre deux joueurs, qui ont un nombre inégal de points. Il commence par le cas où un des deux joueurs joueroit pour un point, & l'autre pour deux. Il détermine ensuite le cas où chacun des joueurs joueroit pour deux points; ensuite le cas où l'un joueroit pour trois points, & l'autre pour deux; ainsi de suite: de façon qu'il trouve qu'il revient à chacun des joueurs la moitié de ce qui est au jeu. Il se sert après cela des combinaisons pour résoudre ce même Problême, & il en donne une troisiéme solution par son triangle arithmétique. Enfin il pousse l'art des combinaisons aussi loin qu'on pouvoit le désirer.

Ses infirmités qui se renouvellerent, interrompirent ses études. Elles se déclarerent par un mal de dents qui le priva absolument du sommeil. Lorsque son mal lui donnoit quelque relâche, il divertissoit son ennui par des pensées géométriques. Un Mathématicien habile (M. *de Carcavi*) ne cessoit de lui demander la solution de quelques Problêmes géométriques, dont il avoit parlé vaguement comme de choses très-faciles : c'étoit de déterminer le centre de gravité de la ligne courbe qu'on appelle la *Roulette* ou la Cycloïde; celui de ses parties; la dimension des surfaces & des solides & demi solides de cette courbe, tant autour de la base qu'autour de l'axe, & le centre des gravités de ces corps. Tous ces Problêmes lui vinrent dans l'esprit, & il s'en occupa pendant qu'il ne dormoit pas. Il écrivoit les solutions à mesure qu'il les trouvoit, & les envoyoit à l'Imprimeur : ce qui fut le travail de huit jours. Mais comme il commençoit à se dégoûter de l'étude des Sciences, il ne voulut pas mettre son nom à la tête de cet Ouvrage. Il prit celui de *A. Dettonville*. Le Livre parut donc sous ce titre : *Lettres de A. Dettonville, contenant quelques-unes de ses inventions géométriques : savoir, la résolution de tous les Problêmes touchant la* Roulette, *qu'il avoit proposés au mois de Juin*

Juin 1658. *L'égalité entre les lignes courbes de toutes sortes de roulettes & des lignes elliptiques. L'égalité entre les lignes spirale & parabolique, demontrée à la maniere des Anciens. La dimension d'un solide formé par le moyen d'une spirale autour d'un cone. La dimension & le centre de gravité des triangles cilindriques. La dimension & le centre de gravité de l'escalier. Un Traité des Trilignes & de leurs onglets. Un Traité des Sinus & des Arcs de cercle. Un Traité des solides circulaires*, in-4°. Ce fut ici son dernier ouvrage sur les Mathématiques. Ses infirmités continuant toujours sans lui donner un seul moment de relâche, le réduisirent à ne pouvoir plus travailler, & à ne voir presque personne.

Pour se dissiper, il alloit souvent à Port-Royal des Champs, où une de ses sœurs étoit Religieuse. Il y voyoit le célebre M. *Arnaud* & ses amis. On y parloit de l'affaire que ce Docteur avoit à la Sorbonne, qui travailloit à la condamnation de ses sentimens. M. *Arnaud*, pressé de se défendre, avoit fait un écrit qui ne fut pas goûté, & qu'il ne trouvoit pas bon lui-même. Quelqu'un de la compagnie où notre Philosophe étoit, lui dit : « Mais vous qui êtes jeune, » vous devriez faire quelque chose ». PASCAL le prit au mot, & composa une lettre qu'il lut à ses amis qu'ils trouverent si belle, qu'ils la firent imprimer. Il s'agissoit d'expliquer ce que c'est que *le pouvoir prochain, la grace suffisante, & la grace actuelle*. PASCAL fit voir dans cette lettre, & dans deux qui la suivirent, qu'il ne s'agissoit point de la foi dans la dispute de M. *Arnaud* avec la Sorbonne, & qu'on n'avoit en vue que d'opprimer un Théologien pour des questions ridicules. Il attaqua dans d'autres lettres qu'on imprima à la suite de celles-ci, il attaqua, dis-je, ceux qu'il croyoit être les auteurs de cette querelle (les Jésuites), & il employa la forme du dialogue. Il suppose une personne peu instruite, comme le sont ordinairement les gens du monde, qui demande des éclaircissemens sur les questions dont il s'agissoit, à des Docteurs qu'elle consulte en leur proposant ses doutes, & elle réplique à leurs réponses avec tant de naïveté, de clarté & de justesse, que l'objet est mis dans le plus grand jour. Il expose ensuite toute la Morale des Jésuites dans quelques entretiens entre lui & l'un de leurs casuistes, où il représente encore une personne du monde qui se fait instruire, & qui apprenant des maximes tout-à-fait étranges, s'en étonne, & les écoute cependant avec beaucoup de modération. Le Pere Casuiste croit qu'il est de bonne foi, qu'il goûte ces maximes, & dans cette persuasion il les lui découvre naïvement. L'autre est toujours surpris ; & comme son interlocuteur n'attribue cette surprise qu'à la nouveauté de ces maximes, il continue toujours à les lui développer avec la même confiance & la même ingénuité. Cet interlocuteur est un bon homme qui n'est pas plus fin qu'il ne faut, & qui s'engage insensiblement dans des détails qui deviennent toujours plus particuliers. Celui qui l'écoute ne voulant ni le choquer, ni consentir à sa doctrine, la reçoit avec une raillerie ambiguë qui fait pourtant connoître ce qu'il en pense. Ce dialogue est continué jusqu'à des points très-essentiels, & est écrit avec une finesse & une pureté admirables.

Ces lettres publiées sous le nom de *Montalte* à un Provincial, & intitulées par cette raison *Les Lettres Provinciales*, furent censurées par les Jésuites. Ils reprocherent à l'Auteur d'avoir employé la raillerie, & de n'avoir pas fidélement rapporté les passages de leurs Auteurs. PASCAL composa huit autres lettres pour se justifier là-dessus.

Il avoit alors trente ans, & il étoit toujours infirme. Ses maux accrurent même à un tel point, qu'il comptoit qu'il n'avoit pas long-temps à vivre. Cette pensée le détacha absolument de toute composition scientifique ou littéraire. Il résolut de passer le reste de ses jours dans la retraite & le recueillement pour méditer sur sa derniere fin. Il rompit toutes ses habitudes, & changea de quartier. Il ne parloit pas même à ses domestiques. Il faisoit son lit lui même ; alloit prendre son dîné dans la cuisine, le portoit dans sa chambre, & reportoit les plats & les assiettes

le soir. De sorte qu'il ne se servoit de ses gens que pour faire sa cuisine, pour aller en ville, & pour les autres choses qu'il ne pouvoit absolument faire lui-même. Il n'y avoit guère dans sa chambre que des chaises, une table, un lit & des livres. On n'y voyoit ni tapisserie, ni rideaux, ni le moindre ornement. Cela n'empêchoit pas qu'il ne reçût quelquefois des visites; & quand on paroissoit surpris de le voir ainsi sans meubles, il disoit qu'il avoit ce qui étoit nécessaire, & que le reste étoit une superfluité indigne d'un sage. Il employoit son temps à la priere & à la lecture de l'Ecriture Sainte; & il mettoit par écrit les pensées que cette lecture lui faisoit naître. Quoique ses infirmités continuelles l'obligeassent à se nourrir assez délicatement, & que ses domestiques fissent tout leur possible pour ne lui rien donner que d'excellent, il ne goûtoit jamais ce qu'il mangeoit, & ne prenoit pas garde si ce qu'on lui servoit étoit bon ou mauvais. Lorsqu'on lui présentoit quelque chose de nouveau, selon la saison, & qu'on lui demandoit après le repas s'il l'avoit trouvé bon, il répondoit: *il falloit m'en avertir avant, & j'y aurois pris garde.* Son indifférence étoit si grande à cet égard, que quoiqu'il n'eût pas le goût dépravé, il défendoit qu'on lui fit aucune sauce, ni aucun ragoût, qui pût exciter l'appétit. Il prenoit sans répugnance toutes les médecines qu'on lui donnoit pour rétablir sa santé, sans témoigner le moindre dégoût; & lorsque Madame *Perier* sa sœur lui en marquoit son étonnement, il disoit qu'il ne pouvoit pas comprendre comment on pouvoit avoir de la répugnance à prendre une médecine volontairement après avoir été averti qu'elle étoit mauvaise, & ajoutoit qu'il n'y avoit que la violence ou la surprise qui dussent produire cet effet.

Pour n'être pas seul dans sa maison, il avoit retiré chez lui un homme avec sa femme & tout son ménage, à qui il fournissoit tout ce qui lui étoit nécessaire pour vivre lui & sa famille. Cet homme avoit un fils qui tomba malade de la petite vérole. Cette maladie contagieuse lui fit craindre que sa sœur n'osât venir chez lui à cause de ses enfans. Il songea donc à se séparer de ce malade; mais comme il appréhendoit qu'il n'y eût du danger à le transporter hors de sa maison, il aima mieux en sortir lui même, quoiqu'il fût déjà fort mal, disant: *il y a moins de danger pour moi dans ce changement de demeure: c'est pourquoi il faut que ce soit moi qui quitte.* Il sortit ainsi de sa maison pour aller demeurer chez Madame *Perier.*

J'aime la pauvreté, disoit-il, *parce que Jesus-Christ l'a aimée; j'aime les biens, parce qu'ils donnent moyen d'en assister les misérables. Je garde fidelité à tout le monde. Je ne rends pas le mal à ceux qui m'en font; mais je leur souhaite une condition pareille à la mienne, où l'on ne reçoit pas le mal ni le bien de la plupart des hommes. J'essaye d'être toujours veritable, sincere & fidelle à tous les hommes, & j'ai une tendresse de cœur pour ceux que Dieu m'a unis plus étroitement; & soit que je sois seul ou à la vue des hommes, j'ai en toutes mes actions la vue de Dieu, qui les doit juger, & à qui je les ai toutes consacrées. Voilà quels sont mes sentiments, & je benis tous les jours de ma vie mon Rédempteur qui les a mis en moi, & qui d'un homme plein de foiblesse, de misere, de concupiscence, d'orgueil & d'ambition, a fait un homme exempt de tous ces maux, par la force de sa grace à laquelle tout en est dû, n'ayant de moi que la misere & l'horreur.*

Cependant son mal continuoit & empiroit tous les jours sans aucune altération ni apparence de fievre. Il ne cessoit de dire que sa fin étoit fort proche, quoique les Médecins assurassent « qu'il n'y avoit » pas la moindre ombre de danger ». Mais sans compter sur ces paroles, il voulut mettre ordre à ses affaires. Il fit son testament, dans lequel les pauvres ne furent pas oubliés. Il leur auroit même laissé tout son bien, s'il n'avoit point eu de parens. Il disoit à sa sœur: *D'où vient que je n'ai rien fait pour les pauvres, quoique j'aie toujours eu un si grand amour pour eux?* C'est, lui répondit Madame *Perier*, que vous n'avez pas eu assez de biens pour leur donner de grandes assistances. *C'est à quoi j'ai failli*, répliqua-t-il; *& si les Medecins disent*

vrai, & si Dieu permet que je releve de cette maladie, je suis résolu de n'avoir point d'autre emploi, ni point d'autre occupation, tout le reste de ma vie, que le service des pauvres. Ceux qui s'affligeoient de le voir souffrir, lorsqu'il éprouvoit des douleurs fort vives, il les consoloit par ces paroles : *Ne me plaignez point ; la maladie est l'etat naturel des Chrétiens, parce qu'on est par là comme on devroit toujours être dans la souffrance des maux, dans la privation de tous les biens & de tous les plaisirs des sens, exempt de toutes les passions qui travaillent pendant tout le cours de la vie, sans ambition, sans avarice, dans l'attente continuelle de la mort.*

C'est dans ces sentimens qu'il mourut, en prononçant ces mots ; *que Dieu ne m'abandonne jamais.* Il expira le 19 d'Août 1662, à une heure du matin, âgé de trente-neuf ans & deux mois. Il fut inhumé à S. Etienne du Mont, sa paroisse, derriere le Maître Autel. On grava sur sa tombe cette belle épitaphe.

Nobilissimi Scutarii Blasii PASCALIS, *tumulus.* D. O. M. Blasius PASCHALIS, *Scutarius nobilis, hic jacet. Pietas si non moritur, æternum vivet. Vir conjugii nescius, Religione sanctus, Virtute clarus, Doctrinâ celebris, Ingenio acutus, Sanguine & Animo pariter illustris, Doctus non Doctor, Æquitatis amator, Veritatis defensor, Virginum ultor, Christianæ Moralis corruptorum acerrimus hostis. Hunc Rhetores amant fœcundum ; Hunc Scriptores norunt elegantem ; Hunc Mathematici stupent profundum ; Hunc Philosophi quærunt sapientem ; Hunc Doctores laudant theologum ; Hunc Pii venerantur austerum ; Hunc omnes mirantur ; Omnibus ignotum ; Omnibus licèt notum. Quid plura Viator, quàm perdidimus* PASCALEM. *Is Ludov. erat Montaltius. Heu ! satis dixi ; Urgent lacrymæ, sileo. Et qui benè precaberis, benè tibi eveniet, & vivo & mortuo.*

Deux qualités très-estimables distinguoient PASCAL dans la société : c'étoient une conversation aisée, agréable & instructive, & une grande modestie. Il avoit une éloquence naturelle, fondée sur des principes qu'il avoit faits, par le moyen de laquelle il disoit non-seulement tout ce qu'il vouloit, mais encore il le disoit de la maniere qu'il vouloit, & son discours faisoit l'effet qu'il s'étoit proposé de produire. A l'égard de sa modestie, elle consistoit en cette politesse & ces égards qu'on doit aux autres, en entrant dans leurs sentimens & dans leurs vues, sans prendre jamais un ton de supériorité, quelque raison que l'on ait. Il évitoit sur-tout de se nommer, & même de se servir des mots *je* & *moi* ; & il avoit coutume de dire sur ce sujet que la piété chrétienne anéantit le *moi* humain, & que la civilité humaine le cache & le supprime. » Le *moi* est » haïssable, dit-il dans ses *Pensées* ; ainsi » ceux qui ne l'ôtent pas, & qui se contentent seulement de le couvrir, sont » toujours haïssables. Point du tout, direz-» vous ; car en agissant comme nous faisons, obligeamment pour tout le monde, » on n'a pas sujet de nous haïr. Cela est » vrai, si l'on ne haïssoit dans le *moi* que le » déplaisir qui nous en revient. Mais je le » hais, parce qu'il est injuste, & qu'il se » fait centre de tout : je le haïrai toujours. » En un mot, le *moi* a deux qualités : il est » injuste en soi, en ce qu'il se fait centre » de tout : il est incommode aux autres, » en ce qu'il les veut asservir ; car chaque » *moi* est l'ennemi, & voudroit être le tyran de tous les autres. Vous en ôtez l'incommodité, mais non pas l'injustice : » ainsi vous ne le rendez pas aimable à ceux » qui en haïssent l'injustice : vous ne le rendez aimable qu'aux injustes qui n'y trouvent plus leur ennemi : ainsi vous demeurez injustes, & ne pouvez plaire qu'aux » injustes (*a*) ».

On lit dans les *Mélanges* de *Vigneul de Marville* (*b*), que » M. *Pascal* disoit de ces » Auteurs, qui en parlant de leurs Ouvrages, disent, *mon Livre, mon Commentaire,* » *mon Histoire, &c.* qu'ils sentent leurs bourgeois qui ont pignon sur rue, & toujours » un *chez moi* à la bouche. Ils feroient

(*a*) *Pensées de M. Pascal.* Edition de 1672, pag. 279.

(*b*) Tom II. pag. 202. Edit. de Roterdam, 1702.

» mieux, ajoute cet excellent homme, de » dire, *notre Livre*, *notre Ouvrage*, *&c.* vu » que d'ordinaire il y a en cela plus du bien » d'autrui que du leur ». En effet, c'est une méchante coutume que de parler de soi-même, & de se citer par-tout, lorsqu'il n'est question que de son sentiment. Cela donne lieu à ceux qui nous écoutent de soupçonner que ce regard si fréquent vers soi même, ne naisse d'une secrette complaisance, qui nous porte souvent vers cet objet de notre amour, & excite en eux une aversion pour nous & pour tout ce que nous disons (*a*). PASCAL vouloit qu'on se désignât par la particule *on* (*b*).

La Philosophie proprement dite de ce grand homme consistoit en cette maxime : renoncer à tout plaisir & à toute superfluité, & il l'a réduite constamment en pratique. Non seulement il refusoit à ses sens tout ce qui pouvoit leur être agréable; mais il prenoit encore sans peine, sans dégoût, & même avec joie, tout ce qui pouvoit leur déplaire soit pour la nourriture, soit pour les remedes; & il retranchoit tous les jours tout ce qu'il ne jugeoit pas lui être absolument nécessaire, tant pour le vêtement, que pour la nourriture, pour les meubles, & pour toutes les autres choses. Il ne s'occupa sur la fin de ses jours que de pensées morales & chrétiennes, & il les mettoit par écrit selon qu'il les jugeoit bonnes. C'étoit sur le premier morceau de papier qu'il trouvoit sous sa main, & c'étoit souvent à demi mot; car il ne les écrivoit que pour lui. Aussi se contentoit-il fort légerement, pour ne pas se fatiguer l'esprit. Il mettoit seulement les choses qui étoient nécessaires, pour lui faire ressouvenir des vues & des idées qu'il avoit. On trouva après sa mort tous les morceaux de papier sur lesquels ces pensées étoient écrites, enfilées en diverses liasses, sans aucun ordre & sans suite. On les fit copier d'abord telles qu'elles étoient, & dans la même confusion où on les avoit trouvées; & on les mit ensuite dans l'ordre où elles sont imprimées aujourd'hui, sous le titre de *Pensées de M. Pascal sur la Religion, & sur quelques autres sujets, qui ont été trouvées après sa mort parmi ses papiers.* On trouve dans ces *Pensées*, 1°. Une peinture exacte de l'homme, c'est à dire, tout ce qui se passe au-dedans & au dehors de lui-même. 2°. Le tableau de l'homme qui, après avoir vécu dans l'ignorance, se considere lui-même, sa grandeur, sa bassesse, ses avantages, ses foiblesses, les lumieres qu'il a, les ténébres qui l'environnent, enfin les contrariétés qui se trouvent dans sa nature. 3°. La preuve de la vérité de la Religion Chrétienne par l'accomplissement des Prophéties.

Toute cette composition est belle, sublime, édifiante. Mais sur ce dernier article, sa vie vaut encore mieux que ses écrits. Cent volumes de sermons, dit *Bayle*, ne valent pas l'exposition de sa vie. Son humilité & sa dévotion mortifient plus les libertins, que si on lâchoit sur eux une douzaine de Missionnaires. On voit assez de gens qui disent qu'il faut se mortifier, mais on en voit bien peu qui le fassent; & personne n'appréhende de guérir quand il est malade, comme faisoit PASCAL (*c*). En un mot, *Bayle* avoit une idée si grande de ce Philosophe, qu'il le nomme un *individu paradoxe de l'espéce humaine.* Il mérite, dit-il, qu'on doute s'il est *né de femme*, comme cet homme de *Lucrece :*

Ut vix humanâ videatur stirpe creatus (*d*).

Morale de PASCAL, *ou connoissance générale de l'Homme.*

La premiere chose qui s'offre à l'homme, quand il se regarde, c'est son corps, qu'il ne peut connoître qu'en le comparant avec tout ce qui est au-dessus de lui, & tout ce qui est au-dessous, afin de voir ses justes bornes. Il faut donc qu'il ne s'arrête pas seulement à regarder les objets

---

(*a*) Voyez *la Logique, ou l'Art de penser*, troisiéme édit. pag. 307.

(*b*) *M. de Saint-Evremont* se moque un peu de l'usage du mot *On*, dans ses *Œuvres mêlées*, tom. IV. A-t-il raison ? c'est ce que je laisse à décider.

(*c*) *Nouvelles de la République des Lettres*, année 1684, mois de Décembre.

(*d*) *T. Lucret. Car. de rerum naturâ.* Lib. 1. Vers 730.

qui l'environnent, mais qu'il contemple la nature entiere dans sa haute & pleine majesté; & il trouvera alors que la terre qu'il habite n'est qu'un point a l'égard de cet espace immense que sa foible vue lui fait découvrir, & qu'il conçoit encore mieux. Considérant ce qu'il est au prix de ce qui est, il se reconnoît comme égaré dans ce canton détourné de la nature, dans ce petit cachot où il se trouve logé. Utile connoissance qui lui apprend à estimer la terre, les Royaumes, les Villes, & soi-même son juste prix. Que sont en effet toutes ces choses-là dans l'infini? Qui peut le comprendre? L'homme est dans la nature un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien & tout.

Son intelligence tient dans l'ordre des choses intelligibles le même ordre que son corps dans l'étendue de la nature; & tout ce qu'elle peut faire est d'appercevoir quelqu'apparence du milieu des choses, dans un désespoir éternel d'en connoître ni le principe, ni la fin.

Ses sens n'apperçoivent rien d'extrême. Trop de bruit l'assourdit; trop de lumiere l'éblouit; trop de distance & de proximité empêchent sa vue; trop de longueur & trop de briéveté obscurcissent son discours: trop de plaisir l'incommode; trop de consonnances lui déplaisent. Il ne sent ni l'extrême chaud, ni l'extrême froid: les qualités excessives sont ses ennemis, & ne lui sont point sensibles: il ne les sent pas: il les souffre. Trop de jeunesse & trop de vieillesse énervent l'esprit; trop & trop peu de nourriture troublent ses actions; trop & trop peu d'instructions abétissent. Les choses extrêmes sont pour lui comme si elles n'étoient pas. & il n'est point à leur égard: elles lui échappent, ou lui à elles.

L'homme n'est qu'un roseau le plus foible de la nature; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'Univers entier s'arme pour l'écraser. Une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Son esprit est même si peu de chose, que le moindre tintamarre qui se fait autour de lui le dérange. Il ne faut pas le bruit d'un canon pour déranger ses pensées, il ne faut que le bruit d'une girouette ou d'une poulie. Une mouche bourdonne-t-elle à son oreille? il cesse de raisonner; & afin qu'il puisse trouver la vérité, il est obligé de chasser cet insecte qui tient sa raison en échec, & trouble cette puissante intelligence qui gouverne les Villes & les Royaumes.

La justice & la vérité sont deux pointes si subtiles, que ses instrumens sont trop émoussés pour les toucher exactement: s'ils y arrivent, ils en écachent la pointe, & appuient tout autour, plus sur le faux que sur le vrai. Ces instrumens sont la raison & les sens: deux principes qui manquent souvent de sincérité, ou s'abusent réciproquement les uns & les autres. Les sens abusent la raison par de fausses apparences; & cette même piperie qu'ils lui apportent, ils la reçoivent d'elle à leur tour: elle s'en revanche. Les passions de l'ame troublent les sens, & leur font des impressions fâcheuses. Ils mentent & se trompent à l'envi.

Qu'est-ce en effet que nos principes, sinon des principes accoutumés? Dans les enfans, ce sont ceux qu'ils ont reçus de la coutume de leurs peres. Une différente coutume donnera d'autres principes naturels. Et s'il y en a d'ineffaçables à la coutume, il y en a aussi de la coutume ineffaçables à la nature. Qu'est-ce donc que cette nature sujette à être effacée? La coutume est une seconde nature qui détruit la premiere. Pourquoi la coutume n'est-elle pas naturelle? Cette nature ne seroit-elle qu'une premiere coutume, comme la coutume est une seconde nature?

Quoi qu'il en soit, les nécessités de la nature ravissent à l'homme une grande partie du temps qu'il a à vivre. Il ne lui en reste que très-peu dont il puisse disposer. Mais ce peu l'incommode si fort & l'embarrasse si étrangement, qu'il ne songe qu'à le perdre. Rien ne lui est plus insupportable que d'être obligé de vivre avec soi, & de penser à soi. Ainsi tout son soin est de s'oublier soi même, & de laisser couler ce temps si court & si précieux sans réflexion, en s'occupant des choses qui l'empêchent d'y penser. Voilà l'origine de toutes les occupations tumultuaires des

hommes, & de tout ce qu'on appelle divertissemens ou passe-temps, dans lesquels on n'a en effet pour but que d'y laisser passer le temps sans le sentir, ou plutôt sans se sentir soi-même, & d'éviter en perdant cette partie de la vie, l'amertume & le dégoût intérieur qui accompagneroient nécessairement l'attention qu'on feroit sur soi-même pendant ce temps-là. L'ame ne trouve rien en elle même qui la contente. Elle n'y voit rien qui ne l'afflige, quand elle y pense. C'est ce qui la contraint de se répandre au-dehors, & de chercher dans l'application aux choses extérieures, à perdre le souvenir de son état véritable. Sa joie consiste dans cet oubli; & il suffit pour la rendre misérable, de l'obliger de se voir & d'être avec soi. Un homme qui a assez de bien pour vivre, s'il savoit demeurer chez soi, n'en sortiroit pas pour aller sur la mer ou au siége d'une place; & si l'on ne cherchoit simplement qu'à vivre, on auroit peu de besoin de ces occupations si dangereuses.

Qu'on choisisse telle condition qu'on voudra, & qu'on y assemble tous les biens & toutes les satisfactions qui semblent pouvoir contenter un homme. Si celui qui est dans cet état est sans occupation & sans divertissement, & qu'on le laisse faire réflexion sur ce qu'il est, cette félicité languissante ne le soutiendra pas. Il tombera par nécessité dans les vues affligeantes de l'avenir; & si on ne l'occupe hors de lui, le voilà nécessairement malheureux. La dignité royale paroît assez grande d'elle-même, pour rendre celui qui la possède heureux à la vue de ce qu'il est. Cependant si un Roi reste tout seul sans aucune satisfaction des sens, sans aucun soin dans l'esprit, sans compagnie, pensant à soi tout à loisir, ce Roi sera un homme plein de miseres & qui les ressentira comme un autre. Voilà pourquoi les Souverains ont toujours auprès d'eux un grand nombre de gens qui veillent à faire succéder le divertissement aux affaires, & qui observent tout le temps de leur loisir pour leur fournir des plaisirs & des jeux, en sorte qu'il n'y ait point de vuide. C'est-à-dire qu'ils sont environnés de personnes qui ont un soin merveilleux de prendre garde que le Roi ne soit seul & en état de penser à soi, parce qu'elles savent qu'il sera malheureux, tout Roi qu'il est, s'il y pense.

Ainsi la principale chose qui soutient les hommes dans les grandes charges, d'ailleurs si pénibles, c'est qu'ils sont sans cesse détournés de penser à eux.

De-là vient que les hommes aiment tant le bruit & le tumulte du monde; que la prison est un supplice si horrible, & qu'il y a si peu de personnes qui soient capables de souffrir la solitude.

On doit donc reconnoître que l'homme est si malheureux, qu'il s'ennuieroit même sans aucune cause étrangere d'ennui, par le propre état de sa condition naturelle: & il est avec cela si vain & si léger, qu'étant plein de mille causes essentielles d'ennui, la moindre bagatelle suffit pour le divertir. De sorte qu'à le considérer sérieusement, il est encore plus à plaindre de ce qu'il peut se divertir à des choses si frivoles & si basses, que de ce qu'il s'afflige de ses miseres effectives; & ses divertissemens sont encore moins raisonnables que son ennui.

Ainsi les divertissemens qui font le bonheur des hommes, ne sont pas seulement bas: ils sont encore faux & trompeurs. Ils ont pour objet des fantômes & des illusions, qui seroient incapables d'occuper l'esprit de l'homme, s'il n'avoit perdu le sentiment & le goût du vrai bien, & s'il n'étoit rempli de bassesse, de vanité, de légéreté, d'orgueil & d'une infinité d'autres vices. Et ces divertissemens ne nous soulagent dans nos miseres qu'en nous causant une misere plus réelle & plus effective. Car c'est ce qui nous empêche principalement de songer à nous, & qui nous fait perdre insensiblement le temps: perte plus nuisible à l'homme que le mal qui lui cause l'ennui. En effet l'ennui peut contribuer plus que toutes choses à lui faire chercher sa véritable guérison; & le divertissement qu'il regarde comme son plus grand bien, est au contraire son plus grand mal, puisqu'il l'éloigne de chercher le remede à ses maux.

Cependant on a une si grande idée de l'homme, qu'on ne peut souffrir d'en être méprisé, & de n'être pas dans l'estime des hommes; & toute notre félicité consiste dans cette estime. Il est vrai que, quoique cette fausse gloire que les hommes cherchent, soit une marque de leur misere & de leur bassesse, c'en est une aussi de leur excellence. Car quelques possessions qu'ils aient sur la terre, & de quelque santé & commodité qu'ils jouissent, ils ne sont pas satisfaits s'ils ne sont dans l'estime de leurs semblables. Leur nature, qui est là-dessus plus forte que toute leur raison, les convainc plus fortement de la grandeur de l'homme, que la raison ne les convainc de sa bassesse.

Ce qui fortifie en nous cette idée que nous avons de la grandeur de l'homme, c'est les connoissances qu'il a acquises, les découvertes qu'il a faites, les sciences qu'il a créées. Les sciences ont deux extrémités qui se touchent. La premiere est la pure ignorance naturelle où se trouvent tous les hommes en naissant. L'autre extrémité est celle où arrivent les grandes ames, qui ayant parcouru tout ce que les hommes peuvent savoir, trouvent qu'elles ne savent rien, & se trouvent dans cette même ignorance d'où elles étoient parties. Mais c'est une ignorance savante qui se connoît. Ceux d'entre-deux, qui sont sortis de l'ignorance naturelle, & n'ont pu arriver à l'autre, ont quelque teinture de cette science suffisante, & font les entendus. Ceux-ci troublent le monde, & jugent plus mal que les autres.

Il y a aussi des gens qui s'estiment, parce qu'ils possedent quelque connoissance particuliere qu'ils croyent supérieure à tout, & méprisent ceux qui ne sont pas à cet égard aussi habiles qu'eux. Ce sont encore des troubles-fêtes. On peut avoir le sens droit, & n'aller pas également à toutes choses. On peut l'avoir droit dans un certain ordre de choses, & s'éblouir dans les autres. Les uns tirent bien les conséquences de peu de principes. Les autres tirent bien les conséquences des choses où il y a beaucoup de principes. En effet, une nature d'esprit peut être telle qu'elle puisse bien pénétrer peu de principes jusqu'au fond, & qu'elle ne puisse pénétrer les choses où il y a beaucoup de principes.

Il y a donc deux sortes d'esprit; l'un de pénétrer vivement & profondément les conséquences des principes, & c'est-là l'esprit de justesse; l'autre de comprendre un grand nombre de principes sans les confondre, & c'est-là l'esprit de Géométrie. L'un est force & droiture d'esprit; l'autre est étendue d'esprit. Or l'un peut être sans l'autre, l'esprit pouvant être fort & droit, & pouvant être aussi étendu & foible.

Il y a beaucoup de différence entre l'esprit de Géométrie & l'esprit de finesse. En l'un les principes sont palpables, mais éloignés de l'usage commun: de sorte qu'on a peine à tourner la tête de ce côté-là, manque d'habitude; mais pour peu qu'on s'y tourne, on voit les principes à plein; & il faudroit avoir tout-à-fait l'esprit faux pour mal raisonner sur des principes si gros, qu'il est presqu'impossible qu'ils échappent.

Mais dans l'esprit de finesse, les principes sont dans l'usage commun, & devant les yeux de tout le monde. On n'a que faire de tourner la tête, ni de se faire violence. Il n'est question que d'avoir bonne vue, mais il faut l'avoir bonne; car les principes en sont si déliés, & en si grand nombre, qu'il est presque impossible qu'il n'en échappe. Or l'omission d'un principe mène à l'erreur: ainsi il faut avoir la vue bien nette pour voir tous les principes; & ensuite l'esprit juste pour ne pas raisonner faussement sur les principes connus.

Tous les Géomètres seroient donc fins, s'ils avoient la vue bonne; car ils ne raisonnent pas faux sur les principes qu'ils connoissent; & les esprits fins seroient Géomètres, s'ils pouvoient plier leurs vues vers les principes inaccoutumés de Géométrie.

Ce qui fait donc que certains esprits fins ne sont pas Géomètres, c'est qu'ils ne peuvent du tout se tourner vers les principes de Géométrie; mais ce qui fait que des Géomètres ne sont pas fins, c'est qu'ils ne voyent pas ce qui est devant eux; &

qu'étant accoutumés aux principes nets & grossiers de Géométrie, & à ne raisonner qu'après avoir bien vu & manié leurs principes, ils se perdent dans les choses de finesse où les principes ne se laissent pas ainsi manier. On les voit à peine : on les sent plutôt qu'on ne les voit : on a de la peine à les faire sentir à ceux qui ne les sentent pas d'eux-mêmes. Ce sont choses tellement délicates & si nombreuses, qu'il faut un sens bien délicat & bien net pour les sentir, & sans pouvoir le plus souvent les démontrer par ordre comme en Géométrie, parce qu'on n'en possede pas ainsi les principes, & que ce seroit une chose infinie de l'entreprendre. Il faut tout d'un coup voir la chose d'un seul regard, & non par progrès de raisonnement, au moins jusqu'à un certain degré. Et ainsi il est rare que les Géomètres soient fins, & que les fins soient Géomètres; à cause que les Géomètres veulent traiter géométriquement les choses fines, & se rendent ridicules, voulant commencer par les définitions, & ensuite par les principes : ce qui n'est pas la maniere d'agir en cette sorte de raisonnement. Ce n'est pas que l'esprit ne le fasse; mais il le fait tacitement, naturellement & sans art; car l'expression en passe tous les hommes, & le sentiment n'en appartient qu'à peu.

Et les esprits fins au contraire ayant ainsi accoutumé de juger d'une seule vue, sont si étonnés quand on leur présente des propositions où ils ne comprennent rien, & où, pour entrer, il faut passer par des définitions & des principes stériles, & qu'ils n'ont point accoutumé de voir ainsi en détail, qu'ils s'en rebutent & s'en dégoûtent. Mais les esprits faux ne sont jamais ni fins, ni Géomètres.

Les Géomètres qui ne sont que Géomètres, ont donc l'esprit droit, mais pourvu qu'on leur explique bien toutes choses par définitions & par principes : autrement ils sont faux & insupportables, car ils ne sont droits que sur les principes bien éclaircis. Et les fins qui ne sont que fins, ne peuvent avoir la patience de descendre jusqu'aux premiers principes des choses spéculatives & d'imagination, qu'ils n'ont jamais vues dans le monde & dans l'usage (*a*), &c.

Il y a diverses classes de forts, de beaux, de bons esprits & de pieux, dont chacun doit régner chez soi & non ailleurs. Ils se rencontrent quelquefois, & le fort & le beau se battent sottement, à qui sera le maître l'un de l'autre; car leur maîtrise est de divers genres. Ils ne s'entendent pas; & leur faute est de vouloir régner partout. Rien ne le peut, non pas même la force : elle n'est pas faite pour le royaume des Savans : elle n'est maîtresse que des actions extérieures.

Mais les véritables génies sont ceux qui, sans être ni Mathématiciens, ni Poëtes de profession connoissent les principes de toutes choses, & raisonnent bien de tout, & de ce qu'ils savent, & de ce qu'ils n'ont pas étudié. Ils ne sont ni Poëtes, ni Géomètres; mais ils jugent de tous ceux-là. On ne les devine point. On ne s'apperçoit point en eux d'une qualité plutôt que d'une autre. Ils savent s'accommoder à tous les besoins de l'homme, à toutes ses connoissances.

La seule chose qui peut embarrasser un homme de génie, c'est de s'assurer s'il raisonne bien sur un objet, que d'autres voyent bien différemment de lui; car il faut qu'il préfere ses lumieres à celles de tant d'autres; & cela est hardi & difficile. *Epictete* demandoit pourquoi nous ne nous fâchons pas, si on nous dit que nous sommes boiteux, & que nous avons mal à la tête; & que nous nous fâchons, si on nous dit que nous raisonnons mal, ou que nous choisissons mal. C'est que nous sommes certains que nous n'avons pas mal à la tête, & que nous ne sommes pas boiteux. Mais nous ne sommes pas si assurés que nous raisonnons bien, & que nous choisissons le vrai. De sorte que n'en ayant d'assurance qu'à cause que nous le voyons de toute notre vue, quand un autre voit de

(*a*) *Pensées de M. Pascal.* A Paris, 1683. pag. 314-316.

toute

toute sa vue le contraire, cela nous met en suspens & nous étonne; & notre surprise devient extrême, quand mille autres se moquent & de notre raisonnement, & de notre choix.

Comment donc être assuré si on dit la vérité? Notre raison & notre sentiment ne forment-ils pas une intelligence vive & lumineuse, & cela ne suffit-il pas pour nous faire connoître les premiers principes? Nous savons que nous ne rêvons point, quelqu'impuissance où nous soyons de le prouver par raison. Cette impuissance ne conclud autre chose que la foiblesse de notre raison, mais non pas l'incertitude de toutes nos connoissances. Car la connoissance des premiers principes, comme, par exemple, qu'il y a espace, temps, mouvement, nombre, matiere, est aussi ferme qu'aucune de celles que nos raisonnemens nous donnent: & c'est sur ces connoissances d'intelligence & de sentiment qu'il faut que la raison s'appuie, & qu'elle fonde tout son discours. Les principes se sentent, les propositions se concluent, le tout avec certitude quoique par différentes voies. Et il est aussi ridicule que la raison demande au sentiment & à l'intelligence des preuves de ces premiers principes pour y consentir, qu'il seroit ridicule que l'intelligence demandât à la raison un sentiment de toutes les propositions qu'elle démontre. Cette impuissance ne peut donc servir qu'à humilier la raison qui voudroit juger de tout; mais non pas à combattre notre certitude, comme s'il n'y avoit que la raison capable de nous instruire. Plût à Dieu que nous n'en eussions jamais besoin, & que nous connussions toutes choses par instinct & par sentiment!

Cela n'empêche pas que l'homme ne soit grand, & sa grandeur paroît même en ce qu'il se connoît misérable. Un arbre ne se connoît pas misérable. Il est vrai que c'est être misérable que de se connoître misérable; mais c'est aussi être grand que de connoître qu'on est misérable. Ainsi toutes ses miseres prouvent sa grandeur.

Que l'homme donc s'estime son prix. Qu'il s'aime; car il a en lui une nature capable de bien; mais qu'il n'aime pas pour cela les bassesses qui y sont. Qu'il se méprise, parce que cette capacité est vuide; mais qu'il ne méprise pas pour cela cette capacité naturelle. Il a en lui la capacité de connoître la vérité, & d'être heureux. Toute sa dignité consiste dans la pensée. C'est de-là qu'il faut qu'il se releve, non de l'espace & de la durée.

Travaillons donc à bien penser. Voilà le principe de toute la Morale.

Le fond de cette Morale de PASCAL a été censuré avec peu de ménagement par l'Auteur célebre des *Lettres Philosophiques* (M. de V***), & son suffrage est d'un assez grand poids pour inspirer de la défiance sur sa justesse. Il convient sans doute à l'Histoire de notre Philosophe, & à la vérité, d'examiner sa censure, & de mettre le lecteur en état de porter son jugement à cet égard. Si la doctrine de PASCAL est fausse, j'ai eu tort de la réduire en systême; mais si elle est vraie, il est juste que la critique de M. D. V. tombe.

Cet homme illustre attaque d'abord le fond de l'ouvrage de PASCAL, je veux dire ses *Pensées*, & le but que ce grand homme s'étoit proposé en les écrivant. Il prétend qu'il impute à l'essence de notre nature ce qui n'appartient qu'à certains hommes; & il l'accuse de dire éloquemment des injures au genre humain. Il est même très-persuadé que s'il eût suivi dans le livre qu'il méditoit, le dessein qui paroît dans ses *Pensées*, » il auroit fait un » livre plein de paralogismes éloquens & » de faussetés admirablement déduites ». (*Lett. Phil. p.* 137.) Ce jugement est rigoureux, & vraisemblablement il n'a pas été assez réfléchi; car M. D. V. avoue que PASCAL étoit un grand génie. » C'est assez, » dit-il, d'avoir cru appercevoir quelques » erreurs d'inattention dans ce grand gé» nie: c'est une consolation pour un esprit » aussi borné que le mien, d'être bien per» suadé que les plus grands hommes se » trompent comme le vulgaire » (p. 185).

Il faut convenir qu'on ne peut s'exprimer d'une maniere plus modeste. Mais si PASCAL étoit un *grand génie*, comment auroit-il fait un livre plein de paralogismes? Un pareil livre peut-il être l'ouvrage d'un *grand génie*, disons mieux, celui même d'un génie médiocre? Il n'y a qu'un esprit absolument faux qui puisse le produire. Il est bien étonnant qu'un homme aussi éclairé que M. D. V. n'ait pas pris garde à cette contradiction. Notre Philosophe a pu se tromper. Peut-être ses *Pensées* ne sont-elles pas toutes justes, parce qu'un Philosophe, quelque grand qu'il soit, est toujours un homme. Mais quand on reconnoît que ce Philosophe est un grand génie, on doit le supposer judicieux, & y regarder à deux fois avant que de censurer ses productions. Ses idées ne sont pas toujours à la portée de tout le monde, parce qu'elles tiennent de la nature de celui qui les a produites : elles sont fines, subtiles, sublimes même comme leur Auteur; & ces qualités exigent une grande attention de la part de ceux qui en veulent saisir le véritable sens.

Après ce début, M. D. V. examine en particulier les *Pensées* de PASCAL; & voici comment il les censure.

I. Les foiblesses les plus apparentes, dit notre Philosophe, sont des forces à ceux qui prennent bien les choses. Par exemple, les deux généalogies (de J. C.) de S. Mathieu & de S. Luc se contrarient, & cela prouve que ces deux généalogies n'ont pas été faites de concert. Cette pensée est belle & simple; car si les travaux de S. Mathieu & de S. Luc eussent été absolument semblables, on pourroit dire, humainement parlant, que ces deux Evangélistes se sont entendus entr'eux; au lieu que leur contrariété apparente prouve que chacun a écrit suivant ses propres connoissances, sans d'autre intention que de dire ce qu'il a su. Cependant l'Auteur des *Lettres Philosophiques* croit que cette pensée est capable de faire tort à la Religion, & il est surpris que les Editeurs des *Pensées* de *Pascal* ayent fait imprimer celle ci.

II. Que chacun examine sa pensée, il la trouvera toujours occupée au passé & à l'avenir. Le présent n'est jamais notre but. Le passé & le présent sont nos moyens. Le seul avenir est notre objet. C'est une des pensées de PASCAL. Son censeur répond à cela, que bien loin de se plaindre de cette disposition, il faut remercier l'Auteur de la nature de ce qu'il nous donne cet instinct qui nous porte sans cesse vers l'avenir. Mais qui est-ce qui se plaint? PASCAL ne se plaint ni na murmure. Il dit seulement, telle chose se passe dans l'esprit de l'homme. Tel est l'homme. Et cette remarque, que personne n'avoit faite avant lui, est très-fine & très-vraie. Comment donc a-t-on pu avancer que PASCAL a *donné dans un lieu commun très-faux*?

III. PASCAL dit que les hommes ont un instinct secret qui les porte à chercher le divertissement au-dehors, & que l'homme est si malheureux, qu'il s'ennuieroit même sans aucune cause étrangere d'ennui, par le propre état de sa condition. Il n'y a personne qui ne sente cette vérité affligeante. M. D. V. veut néanmoins que cet instinct secret soit un bien, & il prétend « que l'Auteur de la nature a attaché l'ennui à l'inaction, afin de nous forcer par-là à être utiles au prochain & à nous-mêmes ». Il y a deux méprises dans cette critique. Premierement, il ne s'agit point de savoir si cet instinct secret que l'homme a, peut être utile ou non, mais s'il existe, & cette existence est très-réelle. En second lieu, notre Philosophe ne parle que de divertissement, de dissipation, & non de l'action qui nous fait sortir de nous-mêmes pour être utile au prochain; & il est certain qu'il est très-humiliant pour l'homme de trouver son bonheur dans des divertissemens, dans l'oubli de lui-même, dans une sorte d'ivresse.

IV. PASCAL déplore l'état d'un homme qui oublie dans quelque divertissement la perte qu'il vient de faire d'un fils tendrement aimé. Et son censeur dit à cela « que la dissipation est un remede plus sûr contre la douleur, que le Quinquina contre la fievre ». Mais la question n'est pas de savoir si c'est-là un remede sûr, mais si ce

remede convient à la nature d'un être qui sent & qui réfléchit. Il est évident que cet oubli de son affliction, pendant le temps qu'on se dissipe, marque beaucoup de légéreté, peut-être aussi un peu de folie. Car être heureux ou rire dans une grande affliction, c'est à dire, éprouver deux sentimens opposés, c'est n'être point affecté, ou n'avoir point de sentiment.

V. De ces vérités, PASCAL conclud que ce n'est pas être heureux, que de pouvoir être réjoui par le divertissement : car il vient d'ailleurs & de dehors : ainsi il est dépendant & sujet à être troublé par mille accidens, qui font des afflictions inévitables. » Celui-là est véritablement heu» reux, répond M. D. V. qui a du plaisir, » & ce plaisir ne peut venir que du dehors ». Qu'est-ce que cela signifie? On ne parle point du bonheur actuel, mais de la félicité propre de l'homme, de sa condition heureuse ou malheureuse. Or une félicité qui peut être troublée par des accidens, & qui peut procurer des afflictions, n'est pas une véritable félicité.

VI. Si notre condition étoit véritablement heureuse, il ne faudroit pas nous divertir d'y penser. C'est une pensée de PASCAL. En voici la critique. » Notre condi» tion est de penser aux objets extérieurs » avec lesquels nous avons un rapport né» cessaire. Il est faux qu'on puisse divertir » un homme de penser à la condition hu» maine ». Il me semble que dans cette critique on n'a pas saisi la pensée de PASCAL, qui est de la plus grande justesse. On ne peut nier que si notre condition étoit véritablement heureuse, il ne faudroit pas la perdre de vue. Par le mot *condition*, on entend notre état, c'est-à-dire, si nous étions naturellement ou essentiellement heureux par notre propre constitution ; & cela étant, la félicité de l'homme devroit consister dans la contemplation de cet état, dans sa propre jouissance, sans aucune distraction. Toutes les fois qu'on se livre à quelques amusemens, à la dissipation, qu'on sort de soi-même, on perd la condition de vue ; & cela arrive presque toujours.

VII. La mort est plus aisée à supporter, dit PASCAL, sans y penser, que la pensée de la mort sans péril. Réponse de M. D. V. » On ne peut pas dire qu'un homme sup» porte la mort aisément ou mal-aisément, » quand il n'y pense point du tout. Qui ne » sent rien, ne supporte rien ». M. D. V. s'est encore trop pressé dans sa critique. PASCAL compare ici le mal physique, qui est la douleur de la mort, au mal moral, qui est la pensée de la mort. La douleur physique peut être fort considérable ; mais elle l'est moins encore, suivant PASCAL, que le mal moral de la mort, c'est-à-dire, la seule pensée de la mort sans aucune douleur physique.

VIII. Tout notre raisonnement se réduit au sentiment. Cette pensée de PASCAL est très fine. Nous ne cédons qu'à ce que nous sentons, parce que nous ne jugeons qu'une chose est vraie ou fausse, bonne ou mauvaise, que quand nous la connoissons, ou nous la sentons telle ou telle. Tout notre raisonnement ne conduit qu'à développer notre sentiment. Quoique cela soit de la plus grande évidence, M. D. V. fait cette réponse singuliere : » Notre raison» nement se réduit à céder au sentiment en » fait de goût, non en fait de science ». Le censeur entend ici par sentiment, une affection particuliere que l'homme éprouve à la vue d'un objet quelconque, soit agréable, soit désagréable ; de sorte qu'il juge de la qualité de cet objet par cette unique affection. Au lieu qu'en fait de science, l'ame ne sent une vérité que quand la raison l'a développée, & notre raisonnement cesse lorsque nous éprouvons ce sentiment. De même que nous n'avons rien à prouver à une personne, lorsque nous lui avons fait connoître ou *sentir* qu'elle a tort ou raison. Et voilà ce que tous les Philosophes entendent par le mot *sentiment*. Ce que M. D. V. appelle de ce nom, est le goût proprement dit.

IX. Une des plus belles pensées de PASCAL est celle-ci. Les sciences ont deux extrémités qui se touchent. La premiere est la pure ignorance naturelle où se trouvent tous les hommes en naissant. L'autre

eſt celle où arrivent les grandes ames, qui ayant parcouru tout ce que les hommes peuvent ſavoir, trouvent qu'elles ne ſavent rien.

C'eſt cette vérité qui faiſoit dire à *Socrate*: Je ſais une ſeule choſe qui eſt que je ne ſais rien: *Unum ſcio quòd nihil ſcio.* *Socrate* ſavoit cependant beaucoup, mais il ignoroit tout ce qu'il lui importoit le plus de connoître ſur l'état & la condition propre de l'homme. Les grands génies apprennent bien tout ce que peuvent connoître les hommes; mais quand ils l'ont appris, ils reconnoiſſent que ces connoiſſances ſont plutôt des amuſemens qu'une ſcience véritable. Avec beaucoup de ſagacité on peut bien découvrir les principes de toutes les ſciences; & quand on a découvert tout cela, on ſe trouve ſans occupation. L'eſprit n'a plus rien où il puiſſe s'arrêter. Il eſt véritablement oiſif; & il ſe trouve auſſi ignorant ſur les choſes qu'il voudroit connoître, qu'il l'étoit en venant au monde, ſur les choſes qu'il ne connoiſſoit pas.

M. D. V. auroit bien fait de ſupprimer la critique qu'il a faite de cette penſée. Il ſuffira de l'expoſer pour juger s'il a pris la peine de l'entendre. « Cette penſée, dit-il, » eſt un pur ſophiſme; & la fauſſeté con» ſiſte dans le mot d'*ignorance* qu'on prend » en deux ſens différens. Celui qui ne ſait » ni lire, ni écrire, eſt un ignorant; mais » un Mathématicien, pour ignorer les prin» cipes cachés de la nature, n'eſt pas au » point d'ignorance dont il étoit parti » quand il commença à apprendre à lire. » M. Newton ne ſavoit pas pourquoi » l'homme remue ſon bras quand il le » veut; mais il n'en étoit pas moins ſavant » ſur le reſte. Celui qui ne ſait point l'Hé» breu & qui ſait le Latin, eſt ſavant par » comparaiſon à celui qui ne ſait que le » François ». Quand on compare cette réponſe avec le texte de PASCAL, on ne peut ſe perſuader qu'elle vienne du plus bel eſprit que la France ait produit. Il n'y a pas un mot dans la critique qu'on puiſſe rapporter à la penſée critiquée. L'Auteur des *Lettres Philoſophiques* parle, on ne ſait pas pourquoi, d'une ignorance particuliere, & il s'agit ici d'une ignorance abſolue & générale. Dans un exemplaire qu'un Savant (M. J**.) m'a prêté de ces Lettres, je trouve cette note au bas de la remarque du Cenſeur: « M. D. V. donne-là le nom » de ſcience à des futilités ».

Il ſeroit poſſible de juſtifier preſque toutes les autres *Penſées* critiquées dans les *Lettres Philoſophiques*; mais c'en eſt aſſez pour effacer peut être la mauvaiſe impreſſion que cette critique avoit pu faire ſur leur juſteſſe. Si l'Auteur illuſtre auquel on l'attribue, eût pris la peine de lire PASCAL avec attention, il auroit autrement apprécié ſon ouvrage. Sa cenſure ainſi que ſes *Lettres* en général ſentent la précipitation. On y trouve des fautes d'inattention qui ſurprennent. Par exemple, en parlant de *Clarke*, l'Auteur dit que ce grand Métaphyſicien étoit *un moulin à raiſonnement*: deux mots abſolument contradictoires; car le mot *moulin* exclud celui de *raiſonnement*. Un automate qui raiſonne n'eſt plus un automate. Dans l'Hiſtoire de *Clarke*, j'avois négligé de relever ce terme de mépris à l'égard d'un des plus ſubtils Logiciens que l'Angleterre ait produit, parce que je ſais combien on doit ſe défier de ſoi-même, lorſqu'il s'agit d'être d'un ſentiment différent de celui d'un homme qui a autant d'eſprit, de connoiſſances & de modeſtie que M. D. V***.

Découvertes de PASCAL *ſur la Géométrie.*

Il eſt l'inventeur des nombres *figurés*, proprement dits. (Je dis figurés proprement dits; car *Maurolicus* & *Faulhaber* ont parlé avant lui des nombres poligones (*a*)) Ce ſont des nombres qui peuvent repréſenter quelque figure géométrique par rapport à laquelle on les conſidere. Il arrange ces nombres dans un certain ordre, dont

(*a*) Voyez *Nombre Poligone* dans le *Dictionnaire Univerſel de Mathématiques & de Phyſique*. Art. *Nombre*.

il a formé un triangle ; & après avoir nommé la premiere bande du triangle, c'est-à-dire celle qui forme la base, les nombres du premier ordre, celle qui suit nombre du second ordre, &c. il a trouvé ce beau Théorème. » Un nombre de quelque ordre » que ce soit, étant multiplié par la racine » précédente, & divisé par l'exposant de » son ordre, donne pour quotient le nom» bre suivant, qui précede cette racine ». Il a découvert encore ces deux-ci. I. » Deux » nombres inégaux étant donnés, trouver » en combien de manieres le petit est con» tenu dans le grand ». II. » Trouver la » somme d'une suite de nombres naturels, » élevés à des exposans quelconques ».

Avec ces découvertes PASCAL soumet à des regles invariables le calcul des hasards & celui des combinaisons. On peut même dire qu'on lui doit la naissance de l'Arithmétique des infinis ; car cette Arithmétique que M. *Wallis* a inventée, est fondée sur la propriété des nombres figurés, dont ce Mathématicien fait sur-tout un grand usage pour la quadrature des courbes (a).

Par la considération des élémens des courbes, c'est à dire de leurs parties infiniment petites, il a imaginé des méthodes générales pour en trouver la longueur, l'espace qu'elles renferment, les solides que cet espace forme, leur centre de gravité, &c. Et il est ainsi le créateur de la Géométrie de l'infini, par le moyen de laquelle on a fait tant de découvertes.

Découvertes de PASCAL sur la Physique.

1°. La masse qui environne la terre, presse par son poids tous les corps.

2°. La pesanteur de la masse de l'air est la cause de tous les effets qu'on avoit attribués à l'horreur du vuide, comme l'élévation de l'eau dans les pompes, la suspension de l'eau dans les tuyaux bouchés par la partie supérieure, l'ascension de l'eau dans les siphons, l'enflure de la chair dans les ventouses.

3°. Une pompe n'éleve jamais l'eau à Paris plus de trente-deux pieds, & elle ne l'éleve jamais moins de vingt-neuf pieds & demi.

4°. Un siphon dont la jambe la plus courte a trente-deux pieds, ne fait jamais son effet à Paris ; & celui dont la courte jambe a vingt-neuf pieds & au-dessous, fait toujours son effet à Paris.

5°. Un siphon qui a dix pieds de haut, fait son effet en tous les lieux du monde, car il n'y a point de montagne assez haute pour l'en empêcher ; & un siphon qui a cinquante pieds de haut, ne fait son effet en aucun lieu du monde, car il n'y a point de caverne assez profonde pour que le poids de la colonne d'air soit assez considérable afin de soulever l'eau à cette hauteur.

6°. Au niveau de la mer, les pompes aspirantes élevent l'eau à la hauteur de trente & un pieds deux pouces à peu près. Dans les lieux plus élevés que le niveau de la mer de vingt toises, l'eau s'éleve à trente & un pieds seulement, parce que dix toises d'élévation causent un pouce de diminution à la hauteur où l'eau s'éleve. D'où il suit que dans ceux qui sont élevés au-dessus de la mer de cent toises, l'eau monte seulement à trente pieds quatre pouces ; de deux cens toises, vingt-neuf pieds six pouces, &c.

7°. La masse entiere de la sphère de l'air qui environne la terre, pèse 8, 283, 889, 440 000 000 000 livres, c'est-à dire, huit millions de millions de millions, deux cens quatre-vingt-trois mille huit cens quatre-vingt-neuf millions de millions, quatre cens quarante mille millions de livres.

(a) M. *Jean Bernoulli* a encore découvert une très-belle propriété du triangle arithmetique. C'est que les bandes perpendiculaires du triangle expriment les coëficiens des puissances d'un binome. *Joh. Bernoulli Opera omnia.* Tom. II. pag. 460.

8°. Les liqueurs pèsent suivant leur hauteur.

9°. Les poids inégaux qui se trouvent en équilibre par un arrangement quelconque, sont tellement disposés par cet arrangement, que leur centre commun ne sauroit jamais descendre, quelque situation qu'ils prissent; d'où il suit qu'ils doivent demeurer en repos, c'est-à-dire en équilibre.

10°. Un vaisseau plein d'eau ayant des ouvertures, & des forces à ces ouvertures qui leur soient proportionnées, ces forces seront en équilibre. C'est une conséquence du principe précédent, & le fondement de l'équilibre des liqueurs.

FIN.

